ced thanks

ada

quality
legibility
n the

are filmed
ing on
d impres-
te. All
ng on the
mpres-
a printed

fiche
"CON-
END"),

d at
ge to be
med
, left to
s as
ate the

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

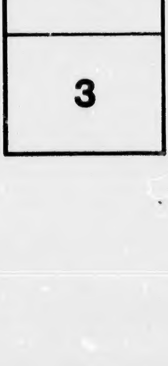
Bibliothèque nationale du Canada

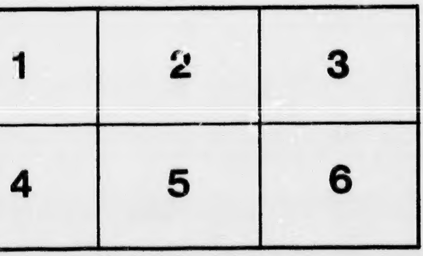
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LE
CHANSONNIER
DES
COLLÉGES

Mis en musique

TROISIEME EDITION, REVUE ET AUGMENTEE

Le chant, c'est le baume de l'âme.
(*Lyre Canadienne.*)

QUÉBEC

AU BUREAU DE L'ABEILLE

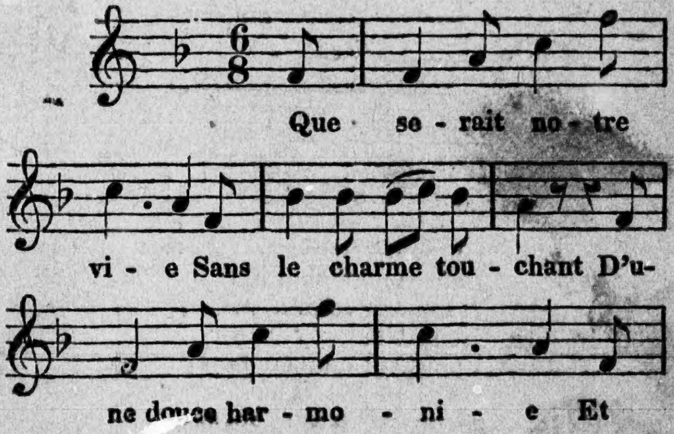
1860

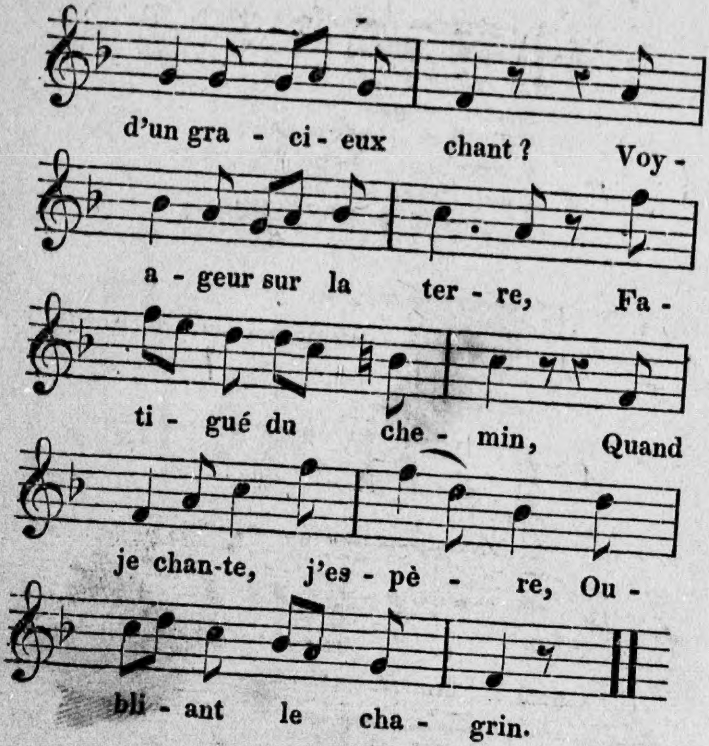
1838

LE CHANSONNIER DES COLLEGES.

LE CHANTEUR.

Allegro. *Mozart.*





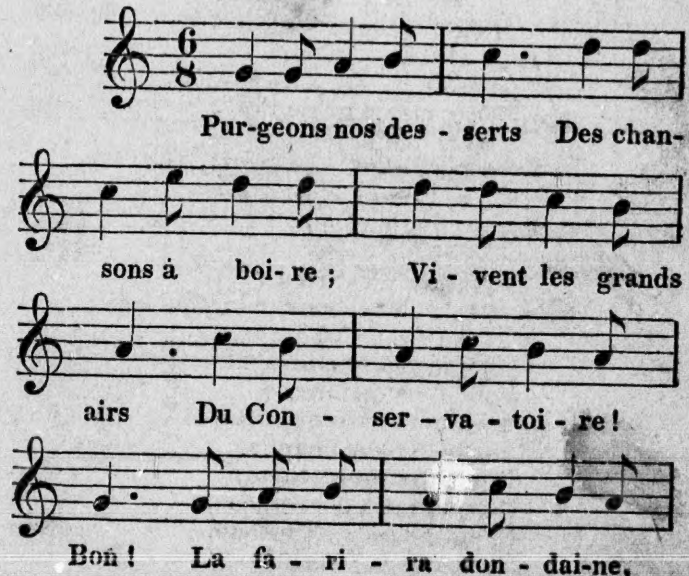
Un contretemps m'arrête :
Faut-il me rebuter ?
A vaincre je m'apprête,
Et sais encor chanter.
Ranimant mon courage,
Le chant est à mon cœur
Ce qu'est au vert bocage
Du matin la fraîcheur.

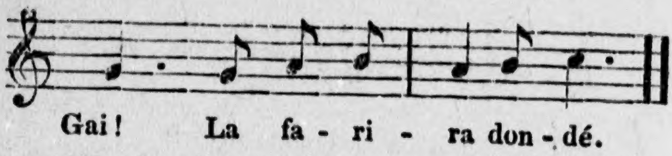
La gentille alouette,
Le rossignol des bois,
La caille et la fauvette
Font résonner leur voix,
Dans l'air, dans la prairie.
J'aime leurs chants joyeux :
Aussi, toute la vie,
Je veux chanter comme eux.

Ch. Lami.

LA MUSIQUE.

Allegro.





L'Opéra toujours
Fait bruit et merveilles ;
On y voit les sourds
Boucher leurs oreilles.
Bon ! &c.

Acteurs très-profonds,
Sujets de disputes.
Messieurs les bouffons,
Soufflez dans vos flûtes.
Bon ! &c.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.
Bon ! &c.

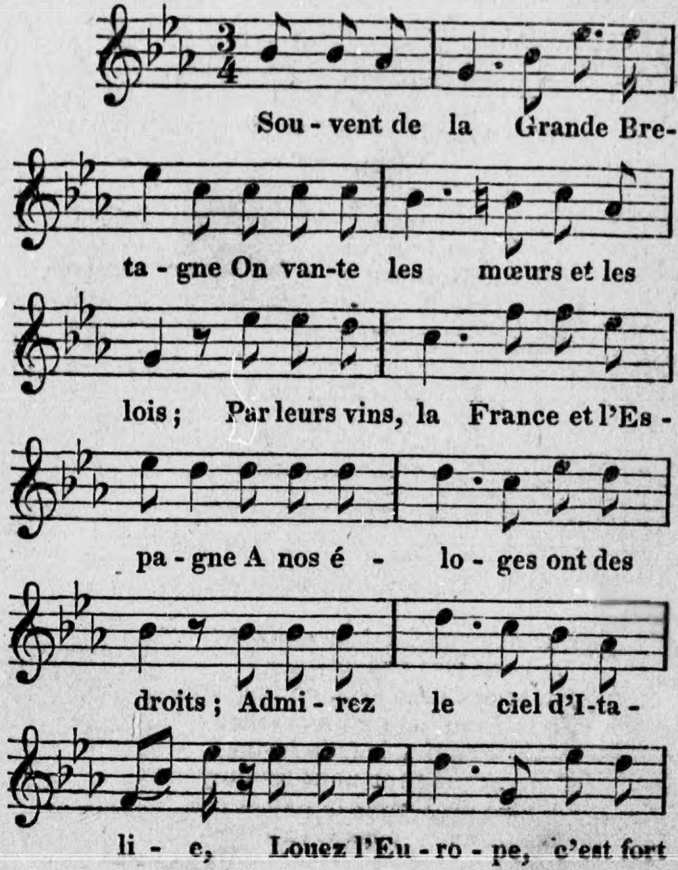
Nature n'est rien ;
Mais on recommande
Goût italien
Et grâce allemande.
Bon ! &c.

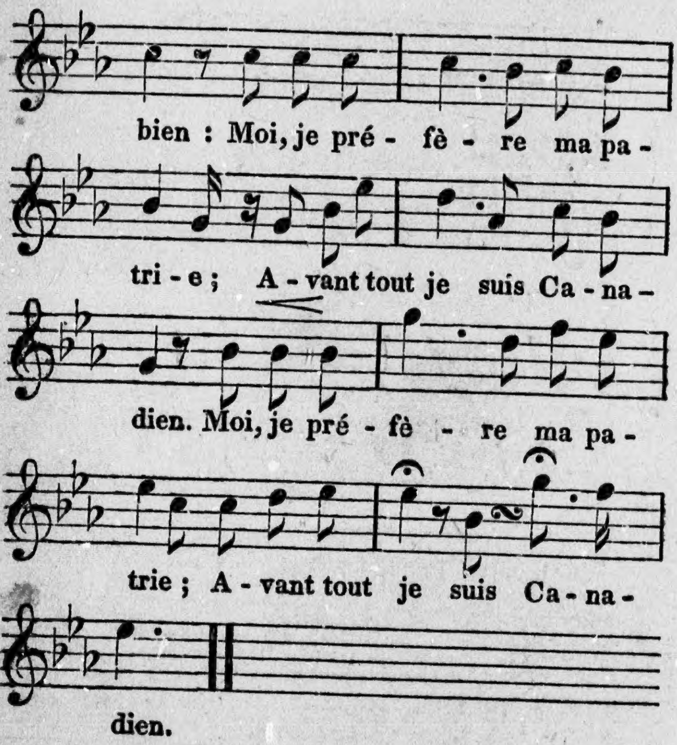
Si nous t'enterrons,
Bel art dramatique,
Pour toi nous dirons
La messe en musique.
Bon ! &c.

BÉRANGER.

AVANT TOUT JE SUIS CANADIEN.

Andantino. *J. B. Labelle.*





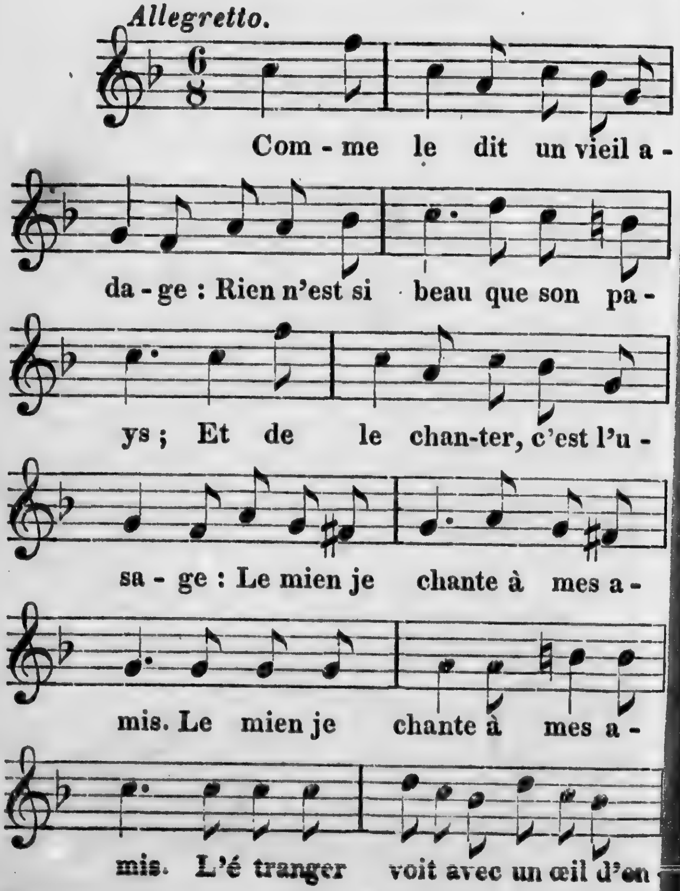
Sur nous quel est donc l'avantage
De ces êtres prédestinés ?
En science, en arts, en langage,
Je l'avoue, ils sont nos aînés ;
Mais d'égaler leur industrie,
Nous avons chez nous les moyens :
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

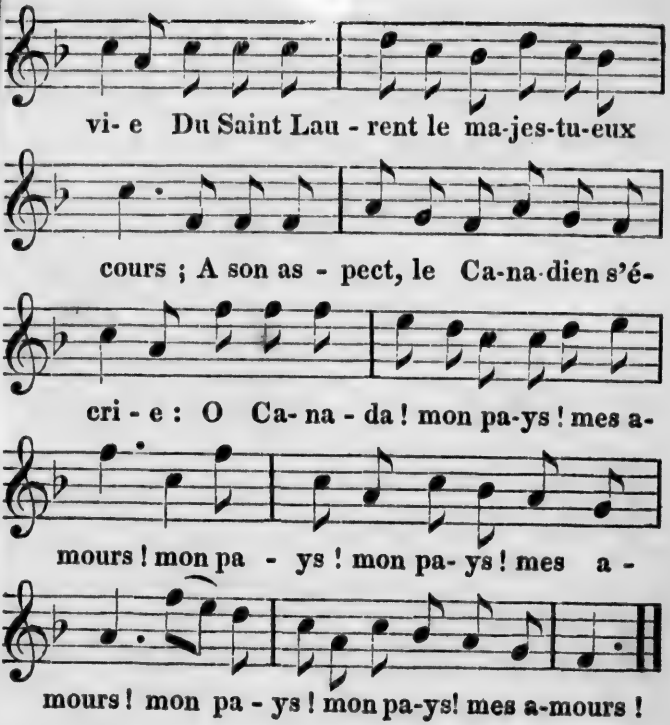
Vingt ans, les Français de l'histoire
Ont occupé seuls le crayon ;
Ils étaient fils de la victoire,
Sous l'immortel Napoléon.
Ils ont une armée aguerrie,
Nous avons de vrais citoyens :
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

Tous les jours, l'Europe se vante
Des chefs-d'œuvre de ses auteurs :
Comme elle, ce pays enfante
Journaux, poètes, orateurs.
En vain le préjugé nous crie :
Cédez le pas au monde ancien :
Moi, je préfère ma patrie ;
Avant tout je suis Canadien.

Originaires de la France,
Aujourd'hui sujets d'Albion,
A qui donner la préférence,
De l'une ou l'autre nation ?
Mais n'avons-nous pas, je vous prie,
Encor de plus puissants liens ?
A tous préférons la patrie ;
Avant tout soyons Canadiens.

O CANADA ! MON PAYS !





Maints ruisseaux et maintes rivières
Arrosent nos fertiles champs :
Et de nos montagnes altières
On voit de loin les longs penchants.
Vallons, côteaux, forêts, chûtes, rapides :
De tant d'objets est-il plus beau concours ?
Qui n'aimerait tes lacs aux eaux limpides ?
O Canada ! mon pays ! mes amours !

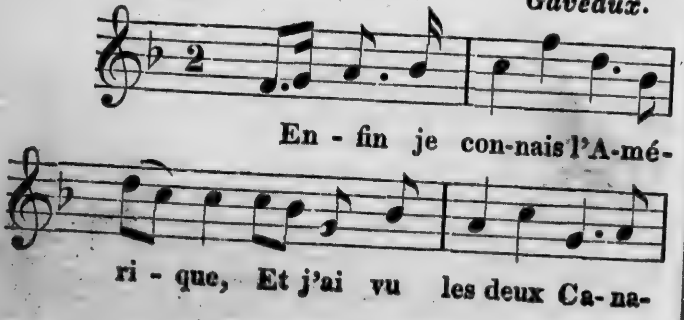
Le Canadien, comme ses pères,
Aime à rire et à s'égayer.
Doux, aisé, vif en ses manières,
Poli, galant, hospitalier,
A son pays il ne fut jamais traître ;
A l'esclavage il résista toujours,
Et sa maxime est la paix, le bien-être
Du Canada, son pays, ses amours.

O mon pays ! de la nature
Vraiment tu fus l'enfant chéri ;
Mais l'étranger souvent parjure
En ton sein le trouble a nourri.
Puissent tous tes enfants enfin se joindre,
Et valeureux voler à ton secours !
Car le beau jour déjà commence à poindre,
O Canada ! mon pays ! mes amours !

G. E. Cartier.

LE HAUT ET LE BAS-CANADA.

Allegro. *Gaveaux.*



es,

es,

e ;

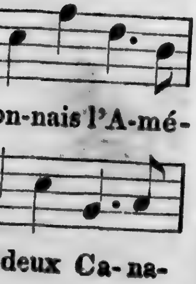
-être
s.

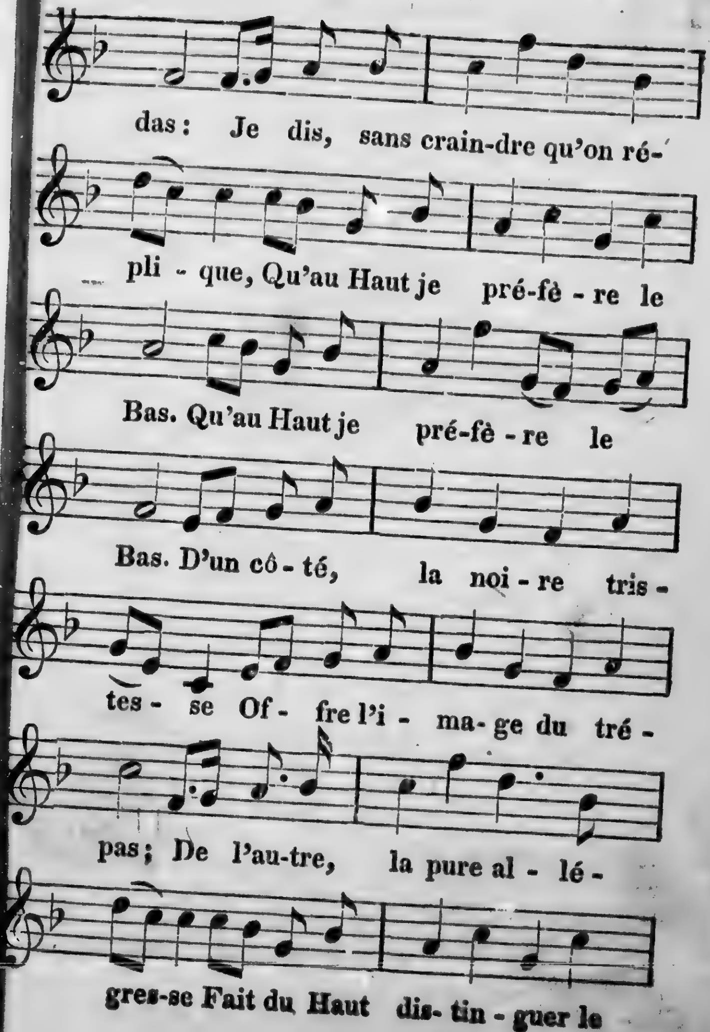
oindre,

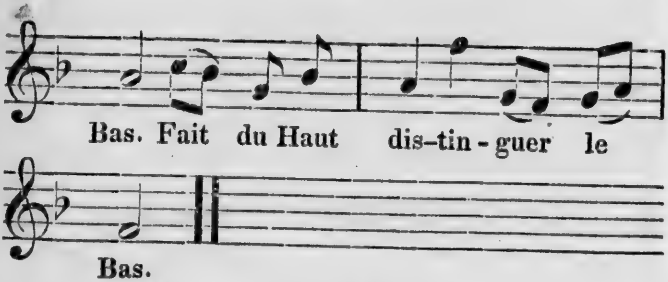
à poindre,
s !
CARTIER.

ANADA.

Gaveaux.







Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cime des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats,
Et chante, en gagnant la chaumière,
Qu'il fait plus dur en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet de la montagne,
Séjour horrible des frimas ;
Choisis la fertile campagne,
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui, d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats :
Pour éviter le sol aride,
Vois-le voler du Haut en Bas.

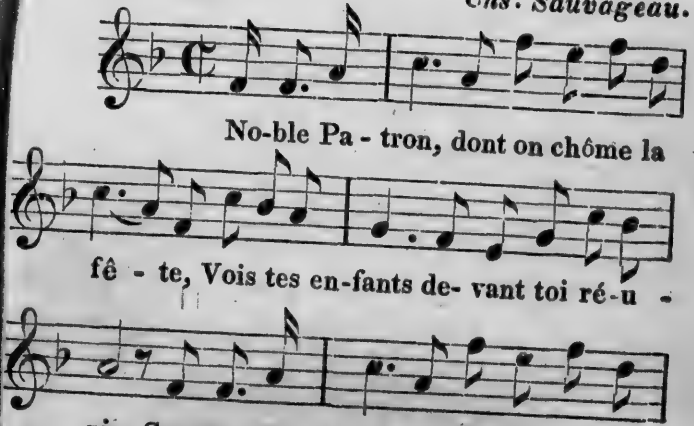
Vois l'orme que, dans sa furie,
Le vent agite avec fracas :
Son ombrage et l'herbe fleurie
Font au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas :
Etendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

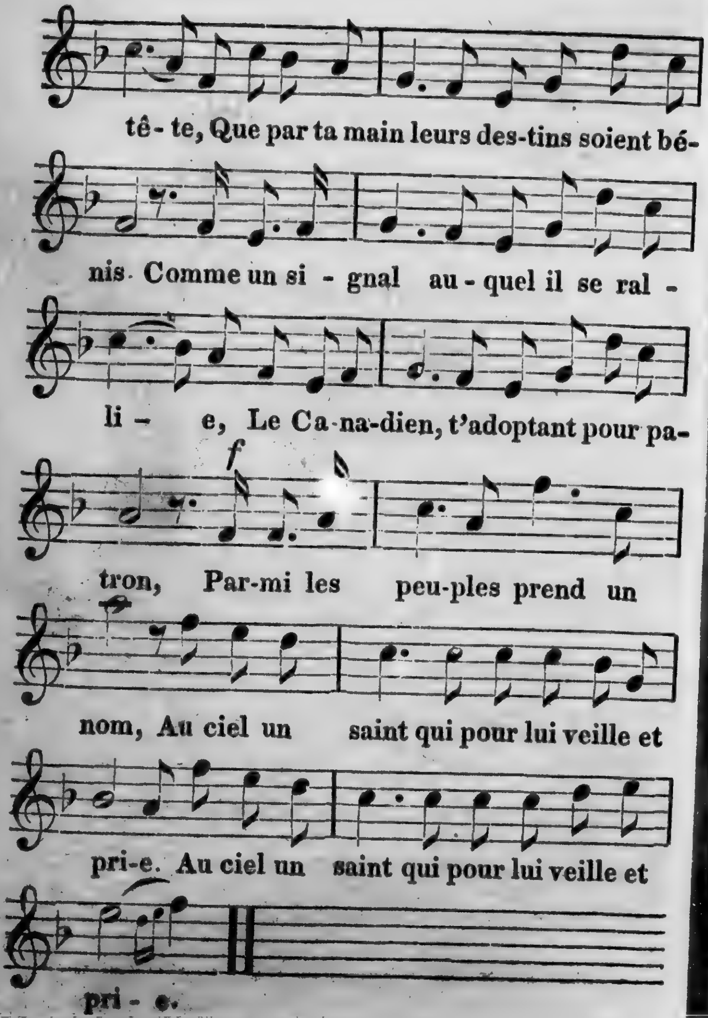
Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas :
Là, frétillant sur votre chaise,
Livrez-vous aux plus doux ébats :
Buvez, et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

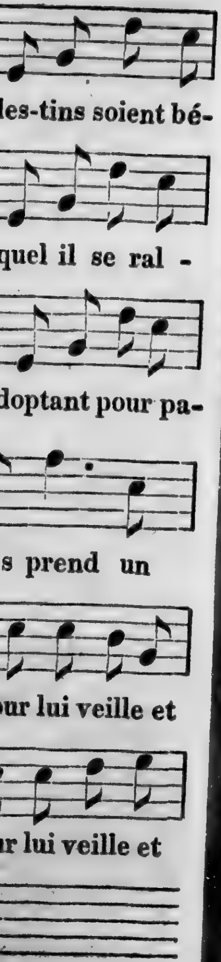
J. Mermet,
Adjt. du régiment de Watteville.

CHANT CANADIEN.

Moderato. *Chs. Sauvageau.*




tê - te, Que par ta main leurs des-tins soient bé-
nis. Comme un si - gnal au - quel il se ral -
li - e, Le Ca-na-dien, t'adoptant pour pa-
f
tron, Par-mi les peu-ples prend un
nom, Au ciel un saint qui pour lui veille et
pri-e. Au ciel un saint qui pour lui veille et
pri - e.



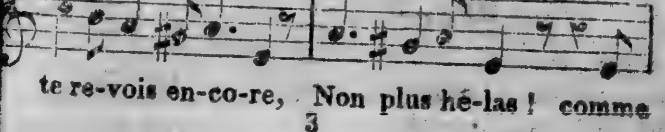
Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé ;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage,
Par eux conquis, et par nous conservé :
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien retrouvant son patron,
  Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (*bis.*)

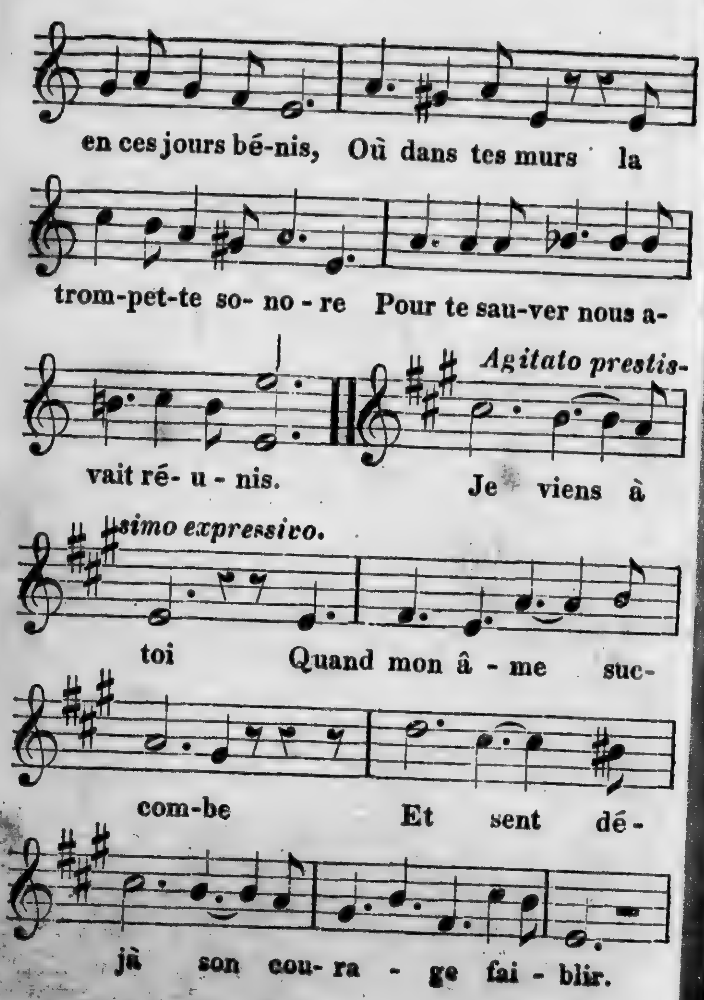
Aux jours d'épreuve où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer, tu guidas le pouvoir :
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
  Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie. (*bis.*)

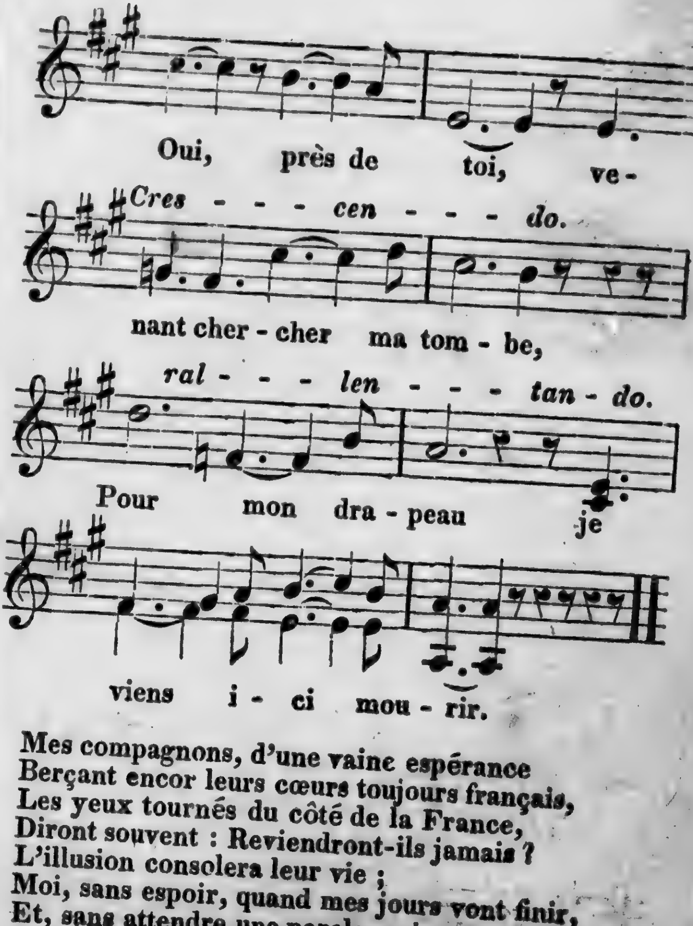
F. R. ANGERS.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

Largement. *Ch. W. Sabatier.*




en ces jours bé-nis, Où dans tes murs la
trom-pet-te so- no - re Pour te sau-ver nous a-
Agitato prestis-
vait ré- u - nis. Je viens à
simo expressivo.
toi Quand mon â - me suc-
com-be Et sent dé -
jà son cou- ra - ge fai - blir.



Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : Reviendront-ils jamais ?
L'illusion consolera leur vie ;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et, sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

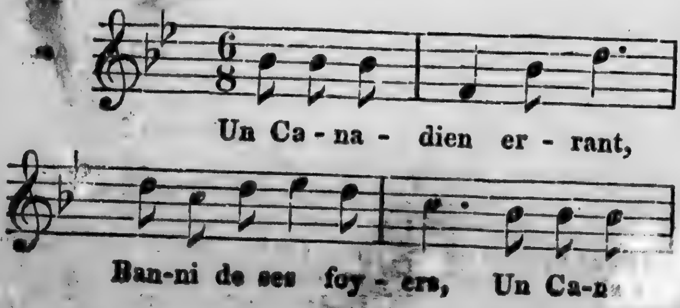
Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles
Naguère, hélas ! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et, dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

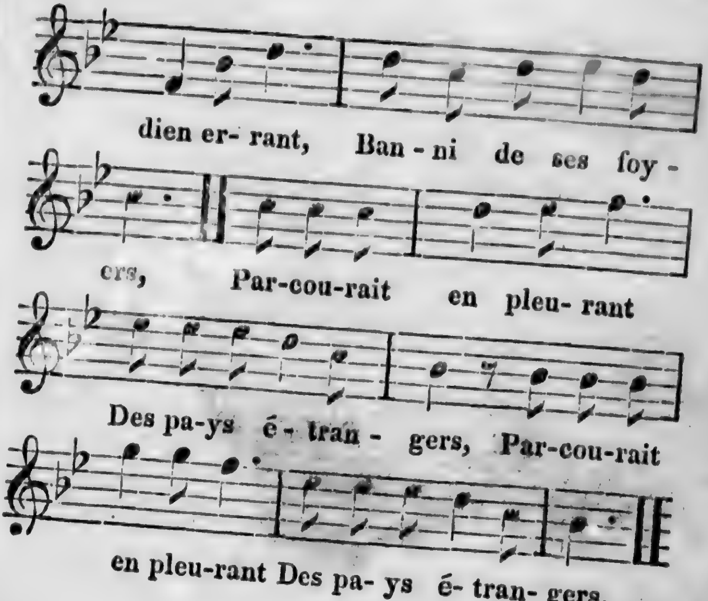
Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans une froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux je viens ici mourir.

O. Crémazie.

LE CANADIEN EXILÉ.

Andante.





Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots :

« Si tu vois mon pays,
« Mon pays malheureux,
« Va dire à mes amis
« Que je me souviens d'eux.

« Pour jamais séparé
« Des amis de mon cœur,

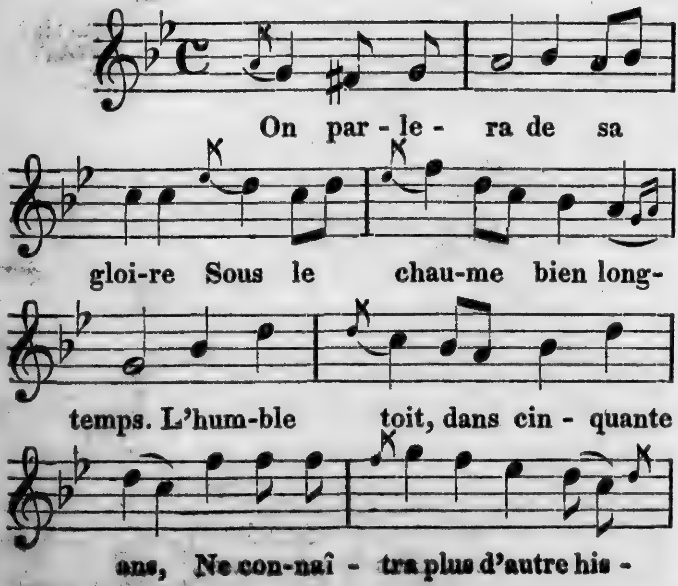
« Hélas ! oui, je mourrai,
« Je mourrai de douleur.

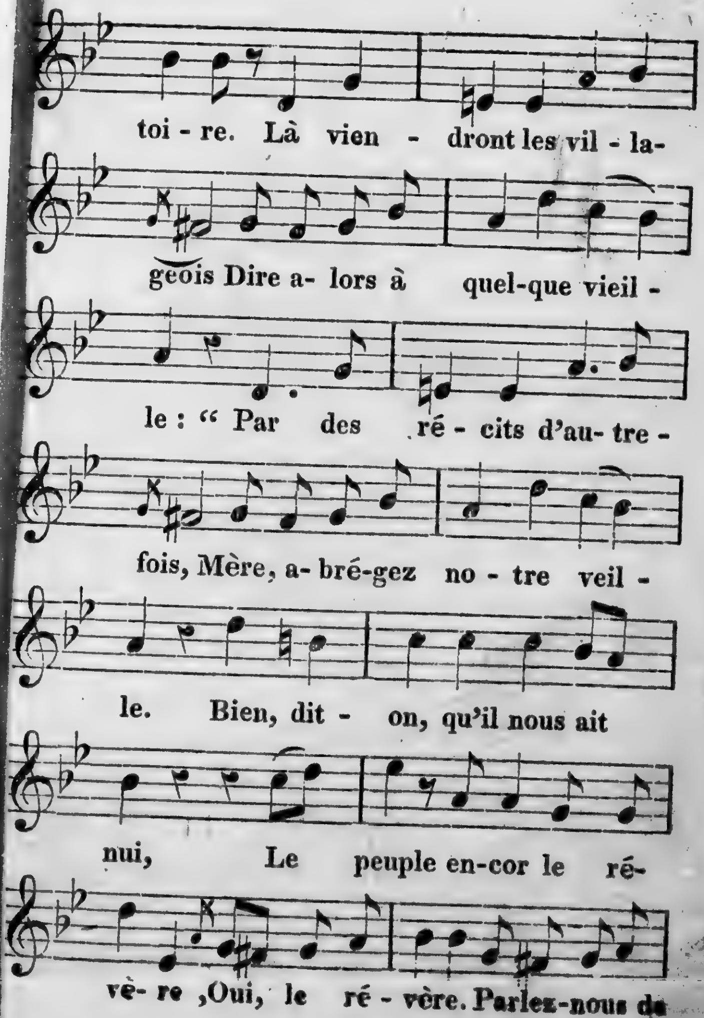
« Plongé dans les malheurs,
« Loin de mes chers parents,
« Je passe dans les pleurs
« D'infortunés moments. »

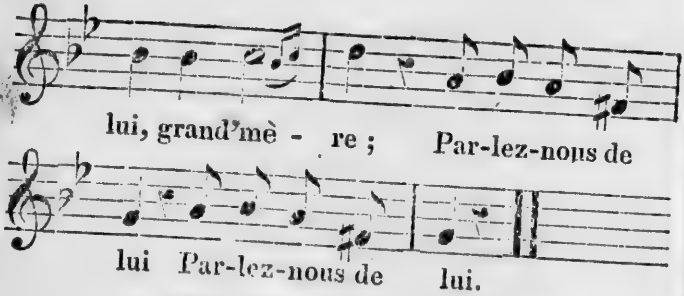
A. LAJOIE.

LES SOUVENIRS DU PEUPLE.

Andantino.




toi - re. Là vien - dront les vil - la-
geois Dire a- lors à quel-que vieil -
le : " Par des ré - cits d'au- tre -
fois, Mère, a- bré-gez no - tre veil -
le. Bien, dit - on, qu'il nous ait
nui, Le peuple en-cor le ré-
vè- re ,Oui, le ré - vère. Parlez-nous de



—Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
—Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

—L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.

—Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

—Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre.... bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
—Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

—J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits,
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

—Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,

Est mort dans une île déserte.
  Longtemps aucun ne l'a cru ;
 On disait : Il va paraître.
 Par mer il est accouru ;
 L'étranger va voir son maître.
 Quand d'erreur on nous tira,
 Ma douleur fut bien amère !
   Fut bien amère !
—Dieu vous bénira, grand'mère ;
   Dieu vous bénira ! "

BÉRANGER.

CHANT DU VIEUX SOLDAT CANADIEN.

Allegretto. *A. Dessane.*

Pau-vre sol-dat, aux jours de ma jeu-

nes-se, Pour vous, Français, j'ai combattu long-

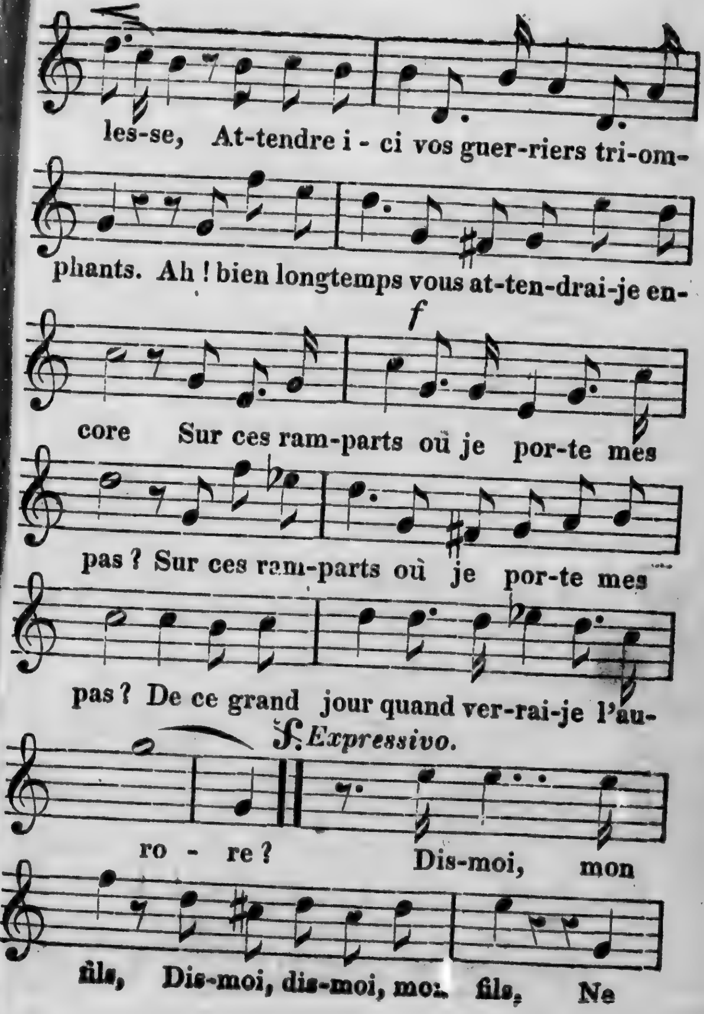
temps ; Je viens en- cor, dans ma tris-te vieil-

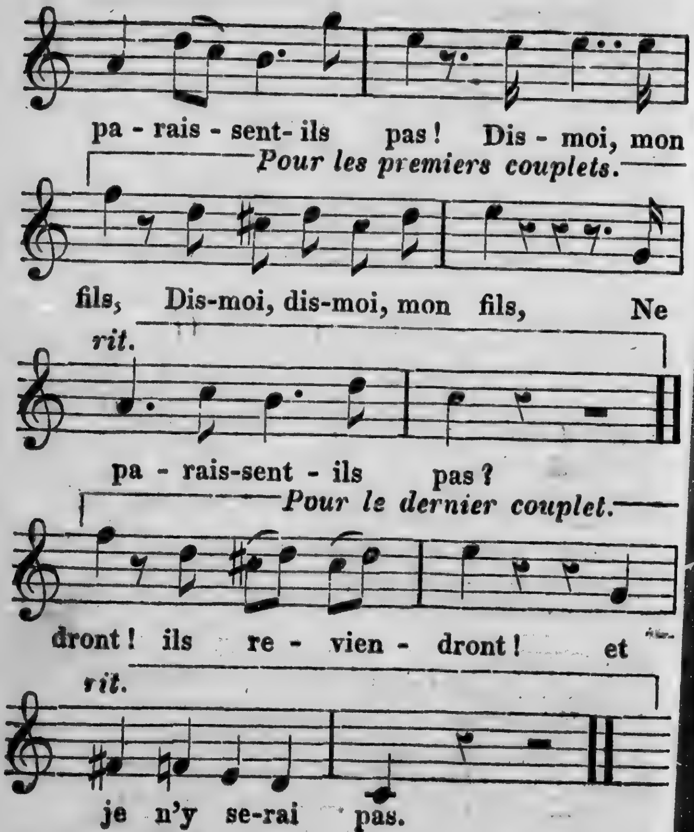
…serte.
…a cru ;
…re.
… ;
…maître.
…s'tira,
…ère !
…nd'mère ;
…"

BÉRANGER.

…CANADIEN.

A. Dessane.





Qui nous rendra cette époque heroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux,
Renouvelaient dans la jeune Amérique
Les vieux exploits chantés par nos aïeux ?

Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,
Venaient combattre et mourir en soldats,
Qui redira leurs charges meurtrières ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Napoléon, rassasié de gloire,
Oublierait-il nos malheurs et nos vœux,
Lui dont le nom, soleil de la victoire,
Sur l'univers se lève radieux ?
Serions-nous seuls privés de la lumière
Qu'il verse à flots aux plus lointains climats ?
O ciel ! qu'entends-je ? une salve guerrière !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Quoi ! c'est, dis-tu, l'étendard d'Angleterre
Qui vient encor, porté par ses vaisseaux,
Cet étendard que moi-même, naguère,
A Carillon j'ai réduit en lambeaux.
Que n'ai-je, hélas ! au milieu des batailles,
Trouvé plutôt un glorieux trépas,
Que de le voir flotter sur nos murailles !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Le drapeau blanc, la gloire de nos pères,
Rougi depuis dans le sang de mon roi,
Ne porte plus aux rives étrangères
Du nom français la terreur et la loi.
Des trois couleurs l'invincible puissance
T'appellera pour de nouveaux combats ;
Car c'est toujours l'étendard de la France.
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Pauvre vieillard, dont la force succombe,
Rêvant encor l'heureux temps d'autrefois,

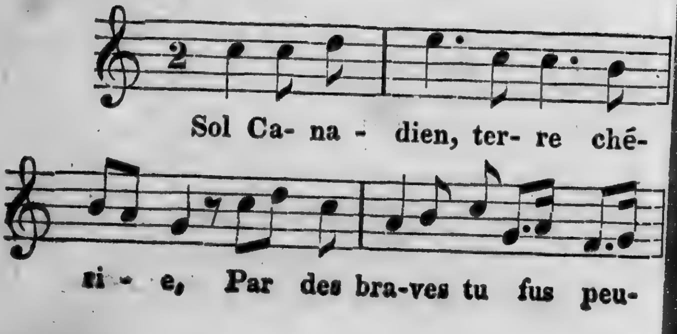
J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
Le saint espoir qui réveille ma voix.
Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas !

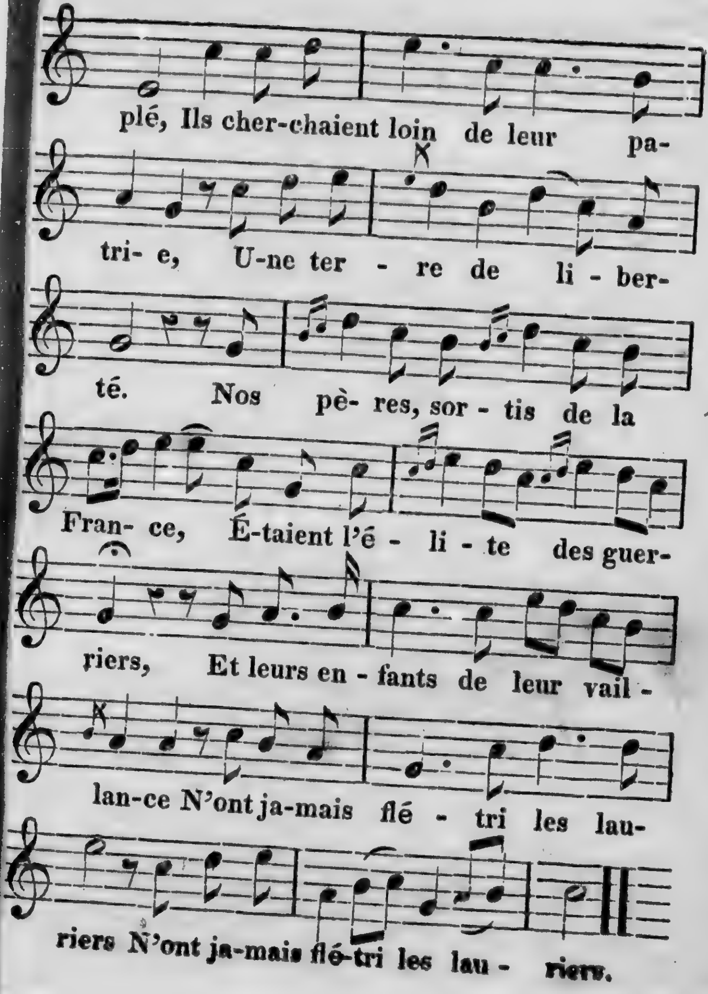
Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort, hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
Ils reviendront ! et je n'y serai pas !

O. Crémazie.

SOL CANADIEN.

Allegretto.




plé, Ils cher-chaient loin de leur pa-
tri- e, U-ne ter - re de li - ber-
té. Nos pè- res, sor - tis de la
Fran- ce, É-taient l'é - li - te des guer-
riers, Et leurs en - fants de leur vail -
lan-ce N'ont ja-mais flé - tri les lau-
riers N'ont ja-mais flé-tri les lau - riers.

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô sublimes montagnes,
Bords du superbe Saint-Laurent.
Habitant de cette contrée
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée :
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion, ton digne soutien ;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage :
Tu n'as pour maître que tes lois.
Tu n'es point fait pour l'esclavage ;
Albion veille sur tes droits.

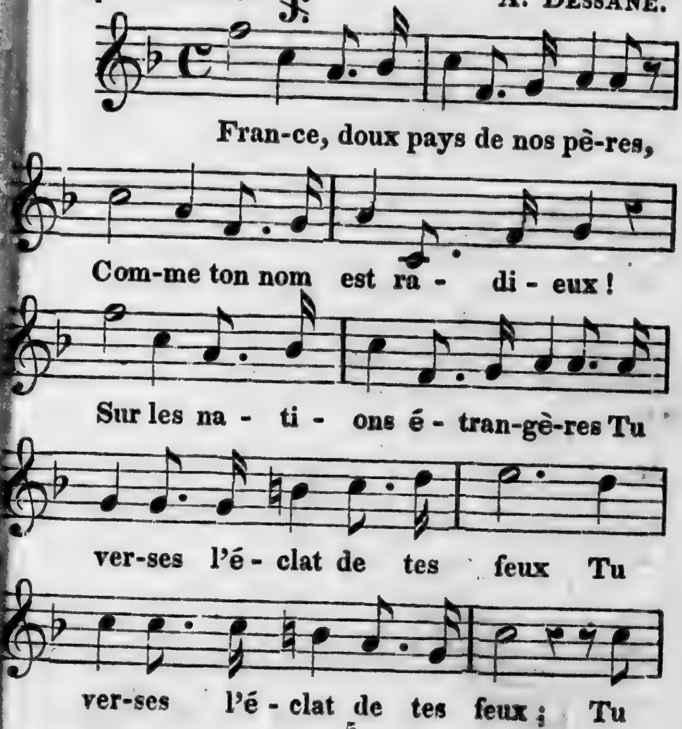
Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
Soutiens-toi seule, ô ma patrie !
Méprise un secours étranger.
Nos pères sortis de la France,
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfants de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

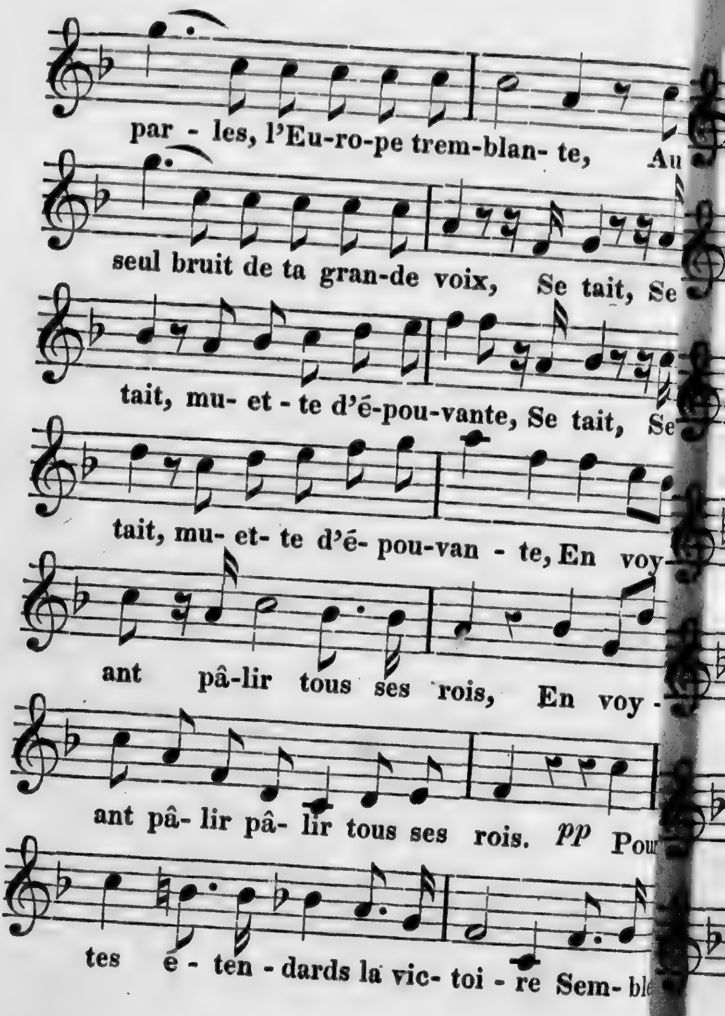
Isidore Bédard.

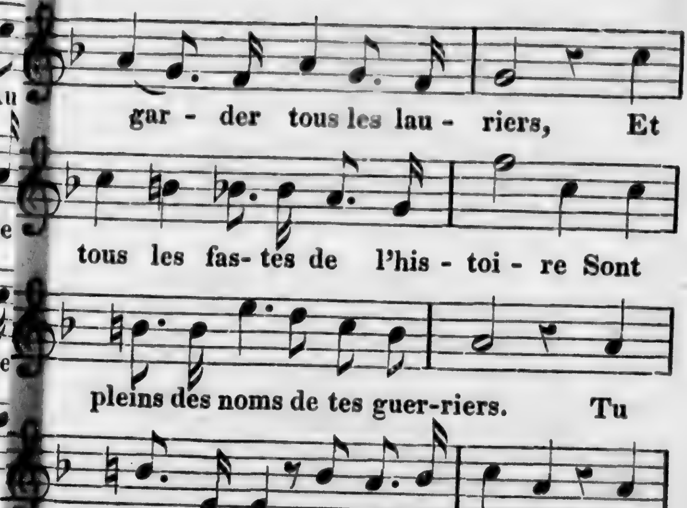
HOMMAGE A LA FRANCE.

(*Chant Canadien.*)

Tempo di marcia. A. Dessane.




par - les, l'Eu-ro-pe trem-blan- te, Au
seul bruit de ta gran-de voix, Se tait, Se
tait, mu- et - te d'é-pou-vante, Se tait, Se
tait, mu- et- te d'é- pou-van - te, En voy-
ant pâ-lir tous ses rois, En voy -
ant pâ- lir pâ- lir tous ses rois. pp Pour
tes é - ten - dards la vic- toi - re Sem-


gar - der tous les lau - riers, Et
tous les fas- tes de l'his - toi - re Sont
pleins des noms de tes guer-riers. Tu
fais sur- gir a - vec ton glai- ve, Qui
voit s'en-fuir l'aigle autrichien, Un nouveau
mon-de qui se lè - ve Sur les dé -
bris d'un monde an - cien. Ah ! D. C.

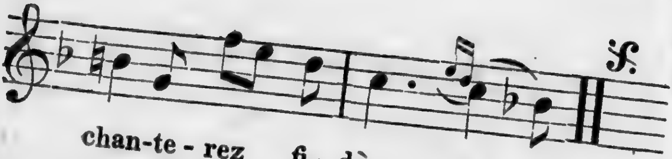
Comme l'astre qui sur le monde
Répand à grands flots ses rayons,
Ta pensée ardente féconde
L'univers comblé de tes dons.
Dans le malheur, c'est toi qu'implore
La voix des peuples opprimés,
Comme soupire après l'aurore
Le chantre des bois embaumés. Ah!
France, &c.

Sur les plages les plus lointaines
Tes marins vont porter ta loi ;
Déja les tribus africaines
Devant ton nom tremblent d'effroi.
Ton drapeau, sur le fleuve Jaune,
En vengeant tes droits méconnus,
Verra bientôt trembler le trône
Du sectateur de Mencius. Ah!
France, &c.

Ainsi, toujours puissante et fière,
Tu t'avances comme un géant,
Et tous les grands cœurs de la terre
Bénissent ton nom bienfaisant.
Tu vas, sans craindre les années,
Rayonnante comme un saphir,
Vers les sublimes destinées
Que Dieu garde à ton avenir. Ah!
France, &c.

O. Crémazie.

LA FRANCE EST BELLE.



Faut-il défendre nos sillons ?
Voyez cent jeunes bataillons
S'élancer, brûlants tourbillons,
Où la foudre étincelle !
La France est belle, &c.

De nos états jadis rivaux,
Le temps, au prix de longs travaux,
Fonda, pour des siècles nouveaux,
L'unité fraternelle.
La France est belle, &c.

Maint peuple, sortant du sommeil,
Salue, à l'horizon vermeil,
Les trois couleurs de ton soleil,
O reine universelle !
La France est belle, &c.

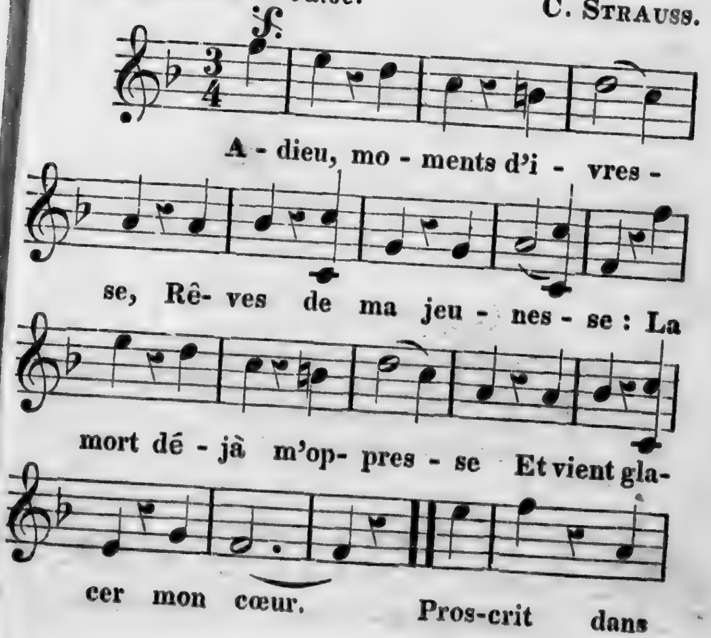
Bon ange, elle aime à protéger
Le proscrit du bord étranger :
Il vit sans trouble et sans danger,
Murmurant sous son aîle :

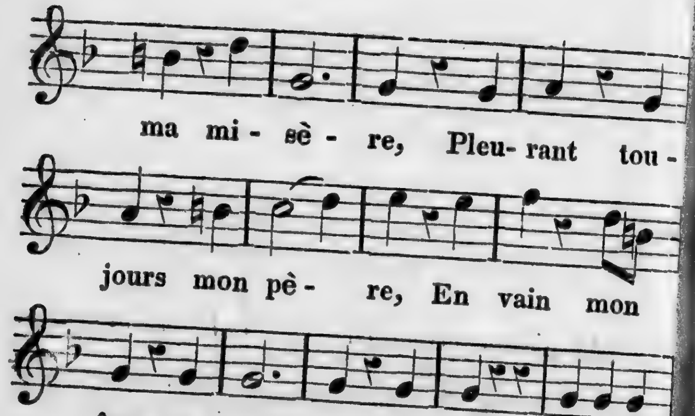
" La France est belle ;
" Ses destins sont bénis :
" Vivons chez elle,
" Heureux bannis ! "

Et nous, ses fils, avec ardeur
Nous travaillons pour sa grandeur,
Offrant à Dieu, son créateur,
Des cœurs brûlants de zèle.
La France est belle, &c.

ADIEU, FRANCE CHÉRIE.

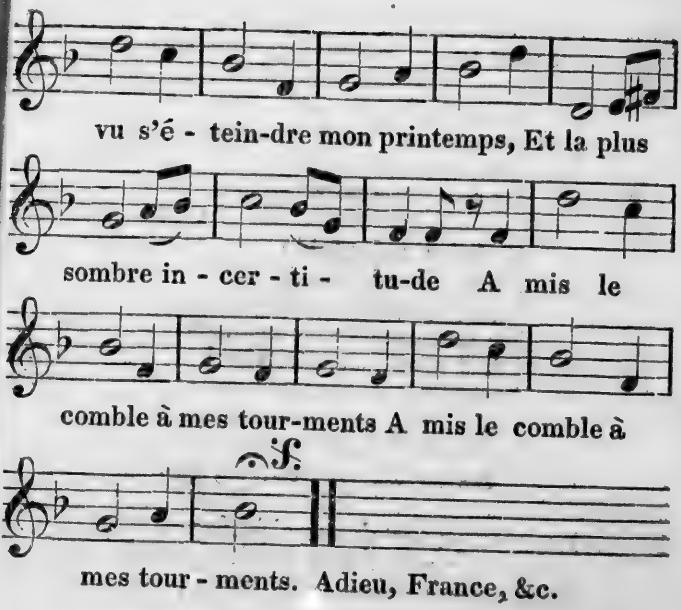
Mouvement de valse. C. STRAUSS.





(*Comme le commencement.*)

Adieu, France chérie,
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
O ma belle patrie !
Je pleure mon trépas.



Berceau de mon enfance,
Heureuse et belle France !
J'admire la vaillance
De tes jeunes héros :
Ils ont quitté la terre ;
Mais leur noble poussière
Soulève encor la pierre
Qui couvre leurs tombeaux.
Adieu, France chérie, &c.

Au moins, dans sa haute infortune,
Mon père eut un vaste renom ;

Mais hélas ! ma vie importune
S'enfuit en ne laissant qu'un nom.

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

O glaive redoutable
D'un génie indomptable !
Vingt ans infatigable,
Tu fis trembler les rois.
C'est mon seul héritage !
La gloire est son partage ;
Qu'il reste comme un gage
Des plus brillants exploits.
Adieu, France chérie, &c.

Longtemps une douce chimère
Berça mon cœur d'un tendre espoir.
On me parla d'une autre terre ;
Je ne devais jamais la voir.

O ma belle patrie !
Que n'ai-je pu t'offrir mon bras !
Adieu, France chérie,
Le ciel veut mon trépas.

Crevel de Charlemagne.

rtune
un nom.

bras !

s.

!

;
ge
s.
&c.

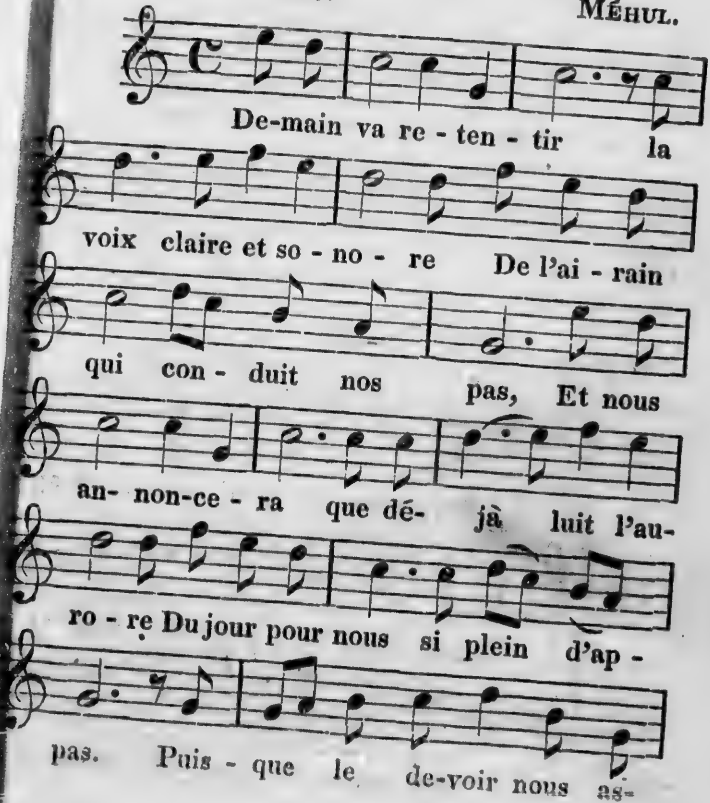
espoir.

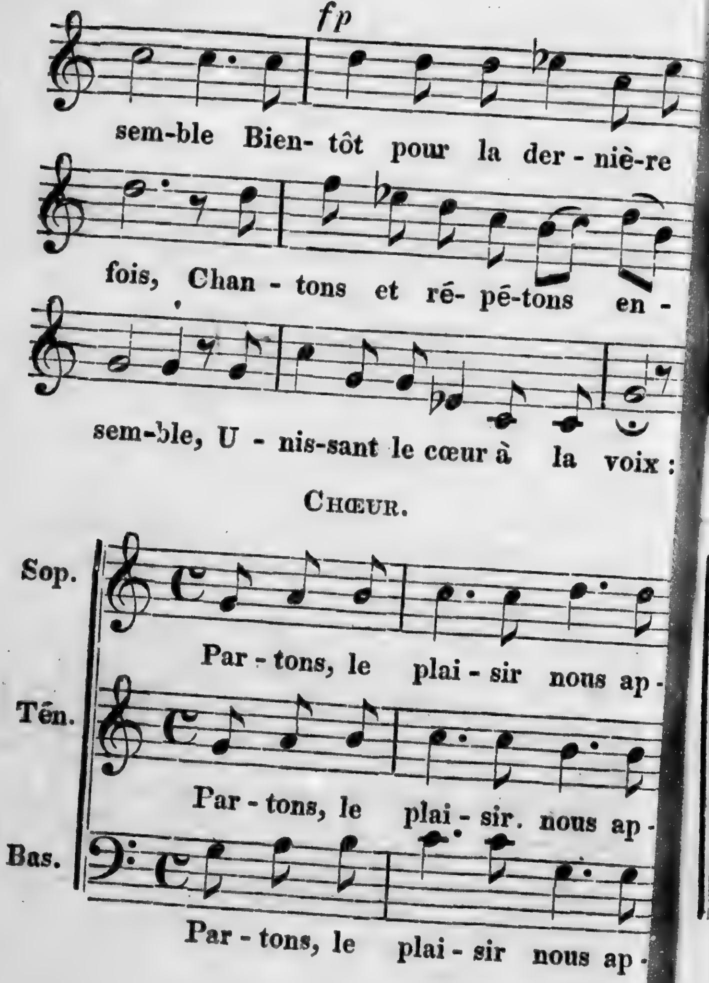
!

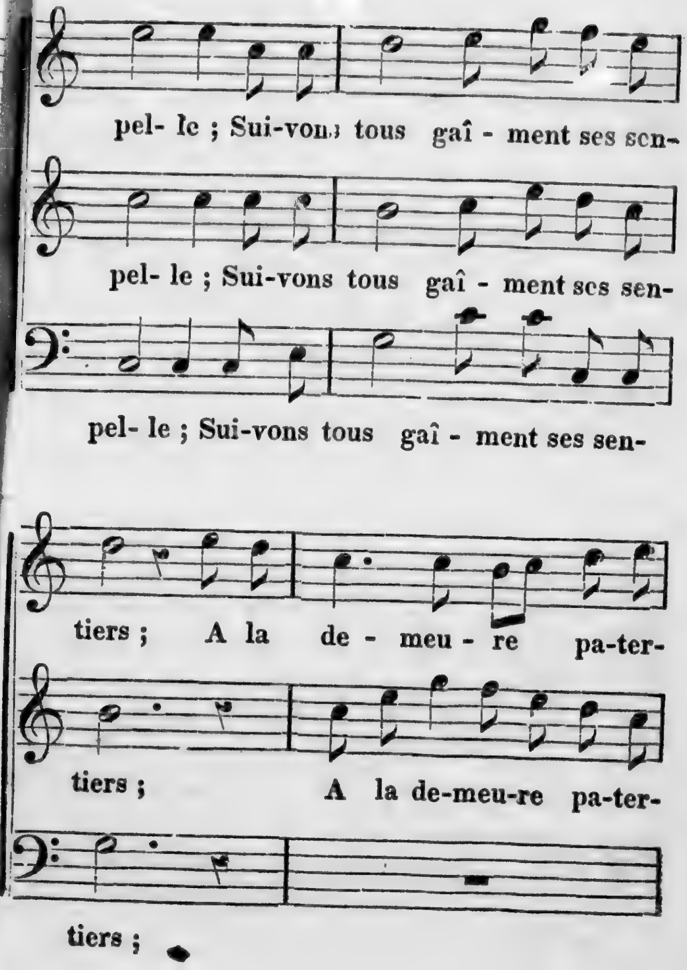
LEMAGNE.

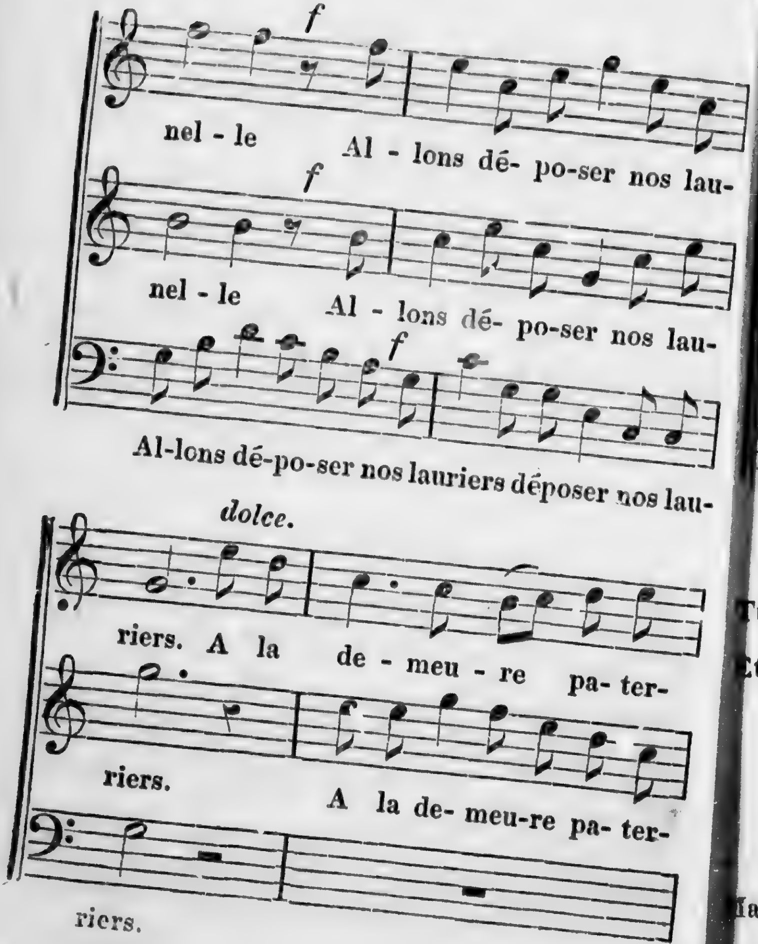
LE CHANT DE DÉPART DES ÉCOLIERS.

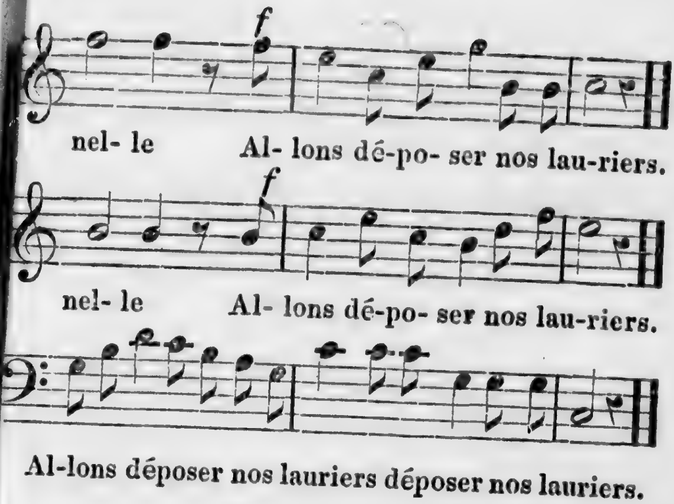
Allegro marziale. MÉHUL.




fp
sem-ble Bien- tôt pour la der - niè-re
fois, Chan - tons et ré- pé-tons en -
sem-ble, U - nis-sant le cœur à la voix :
Chœur.
Sop.
Par - tons, le plai - sir nous ap -
Tén.
Par - tons, le plai - sir. nous ap -
Bas.
Par - tons, le plai - sir nous ap -


pel- le ; Sui-vons tous gaî - ment ses sen-
pel- le ; Sui-vons tous gaî - ment ses sen-
pel- le ; Sui-vons tous gaî - ment ses sen-
tiers ; A la de - meu - re pa-ter-
tiers ; A la de-meu-re pa-ter-
tiers ;


f
nel - le Al - lons dé- po-ser nos lau-
f
nel - le Al - lons dé- po-ser nos lau-
f
Al-lons dé-po-ser nos lauriers déposer nos lau-
dolce.
riers. A la de - meu - re pa- ter-
riers. A la de- meu-re pa- ter-
riers.



Tu souris à mes vœux, après dix mois d'absence,
Toit chéri ! séjour du bonheur !
Et vous, sentiers aimés, qu'en ma première enfance,
Je parcourais bouillant d'ardeur !
Oui, je vais revoir mon bocage,
L'étang et le bruyant ruisseau
Dont l'onde serpente à l'ombrage
Du peuplier et de l'ormeau.
Partons, &c.

Mais déjà le voilà le verger de mon père
Et le berceau où tant de fois,
Dans les beaux soirs d'été, près de ma tendre mère,
J'écoutais les bons villageois.

Oh ! qu'il me tarde encor d'entendre
Chanter là-bas sur le côteau,
Quand la nuit invite à descendre
L'heureux habitant du hameau !
Partons, &c.

Lorsqu'ils nous reverront au sein de la famille,
Que nos parents seront joyeux !
Et le vieux serviteur, déposant sa faucille,
Viendra s'asseoir au milieu d'eux.
Nous dirons avec complaisance
Et nos plaisirs et nos labeurs.
Dans ce premier soir de vacance,
Que nous goûterons de douceurs !
Partons, &c.

Partons donc ; mais, avant de quitter cet asile,
Jurons tous aux pieds de l'autel
De garder notre cœur à la vertu docile,
Pur et fervent jusqu'au rappel.
Puisqu'il faut quitter notre guide,
Supplions la reine d'amour
De daigner sous sa sainte égide
Nous protéger jusqu'au retour.
Partons, &c.

T. C.

CHANT DE MORT DES SPARTIATES.

AIR DU *Chant du Départ des Ecoliers*, p. 43.

Recevez notre encens, vous que la Grèce adore,
Muses, chastes filles des cieux :
Car avant que la nuit sur nous descende encore,
La mort aura fermé nos yeux.
Le Mède altier partout s'avance,
Et, répété par les échos,
L'airain trouble au loin le silence
Qui couvre déjà nos tombeaux.

Guerriers, voilà l'heure qui sonne :
Là-bas nous attend le trépas.
Vive à jamais Lacédémone !
Un Grec meurt, mais ne se rend pas.

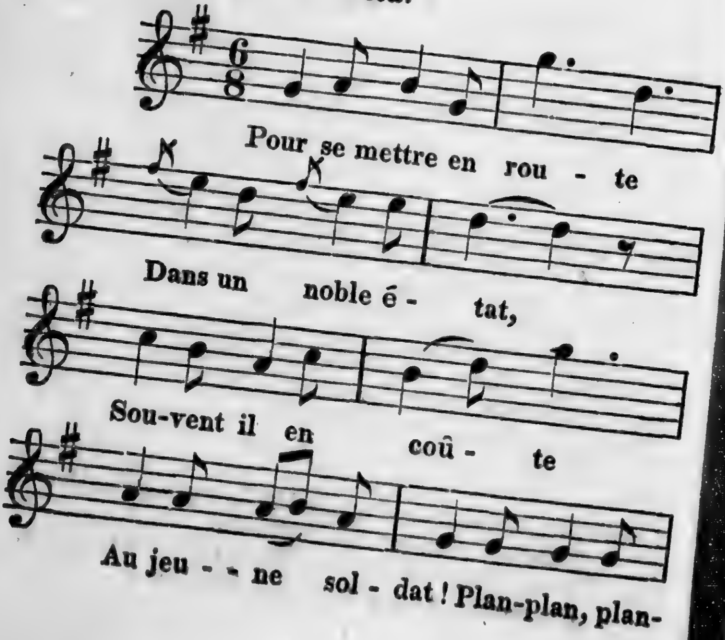
Quoi ! le Mède insolent souille notre rivage,
Et des Grecs fuiraient devant lui !
Déesses, soutenez nos bras, notre courage :
Jamais fils de Sparte n'a fui.
Derrière nous sont nos compagnes,
Nos enfants, nos pères, nos Dieux,
Nos cités, nos riches campagnes
Et la gloire de nos aïeux.
Guerriers, &c.

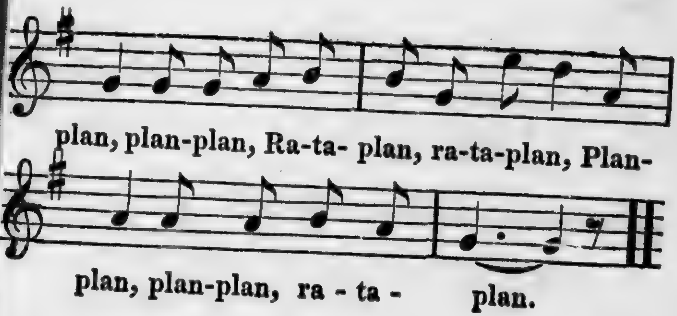
O vous, qui des héros que ces bor[illegible]nt vus naître
Aimez à chanter les exploits,
Vous direz : Ils n'ont point reconnu d'autre maître,
En mourant, que Sparte et ses lois :

Qu'au bord sombre, à sa voix dociles,
Le soir, au funèbre banquet,
Des défenseurs des Thermopyles,
Non, pas une ombre ne manquait !
Guerriers, &c.

DÉPART DU JEUNE SOLDAT.

Tempo di marcia.





Aussi du village
Partant à regret,
Ce n'est qu'avec rage
Qu'il fait son paquet.
Plan-plan, &c.

D'abord il s'obstine
A ne point chanter ;
Puis, simple machine,
Il va répéter :
Plan-plan, &c.

Mais plus il avance,
Et plus son chagrin
Cède à la cadence
De ce gai refrain :
Plan-plan, &c.

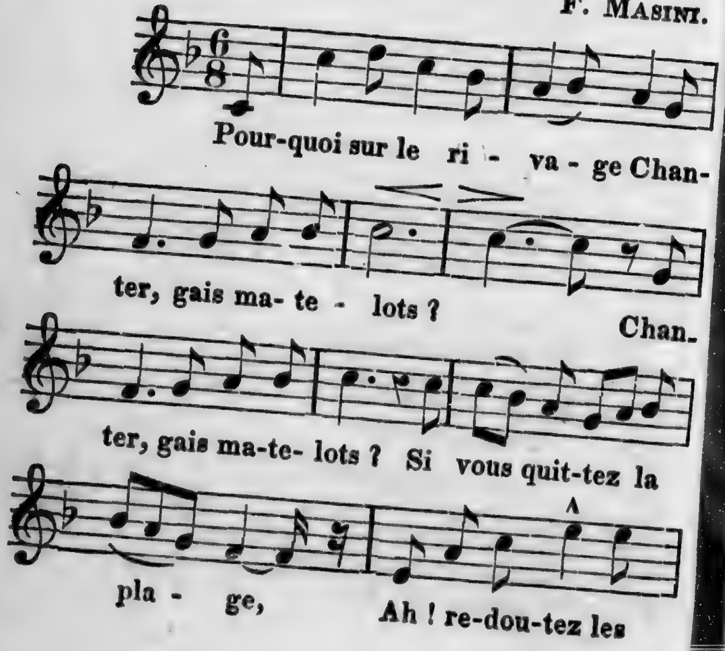
Vienne une bataille,
Le héros d'un jour
Brave la mitraille
Au son du tambour.
Plan-plan, &c.

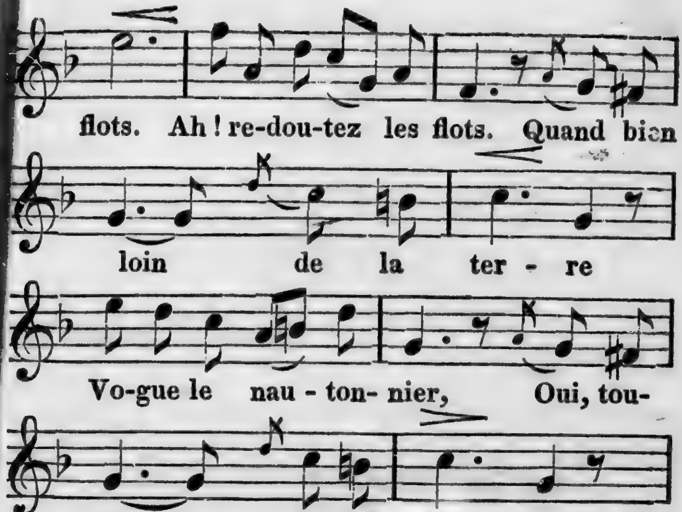
Près de son vieux père
Quand il reviendra,
Notre militaire
Longtemps redira :
Plan-plan, &c.

LE DÉPART DU MARINIER.

Legato.

F. MASINI.




flots. Ah ! re-dou-tez les flots. Quand bien
loin de la ter - re
Vo-gue le nau - ton- nier, Oui, tou-
jours ma pri - re
Est pour le ma - ri - nier,
rit.
a piacere.
Oui, tou - jours ma pri - ère
Est pour le ma - ri - nier.

Que toujours dans la voile
Le vent souffle léger,
Et qu'une blanche étoile
Vienne te diriger !
  Quand bien loin, &c.

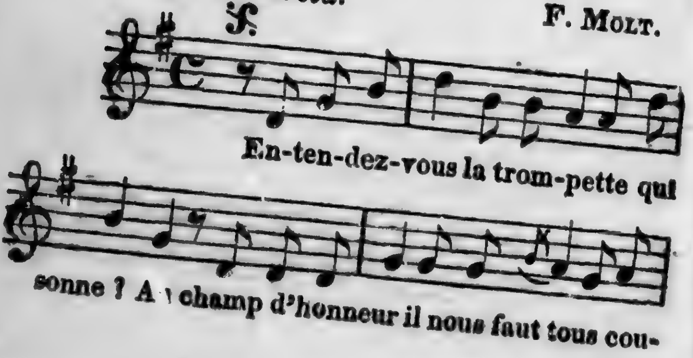
Ah! que l'onde tranquille
Soit docile à ta voix !
Que ta barque fragile
Obéisse à tes lois !
  Quand bien loin, &c.

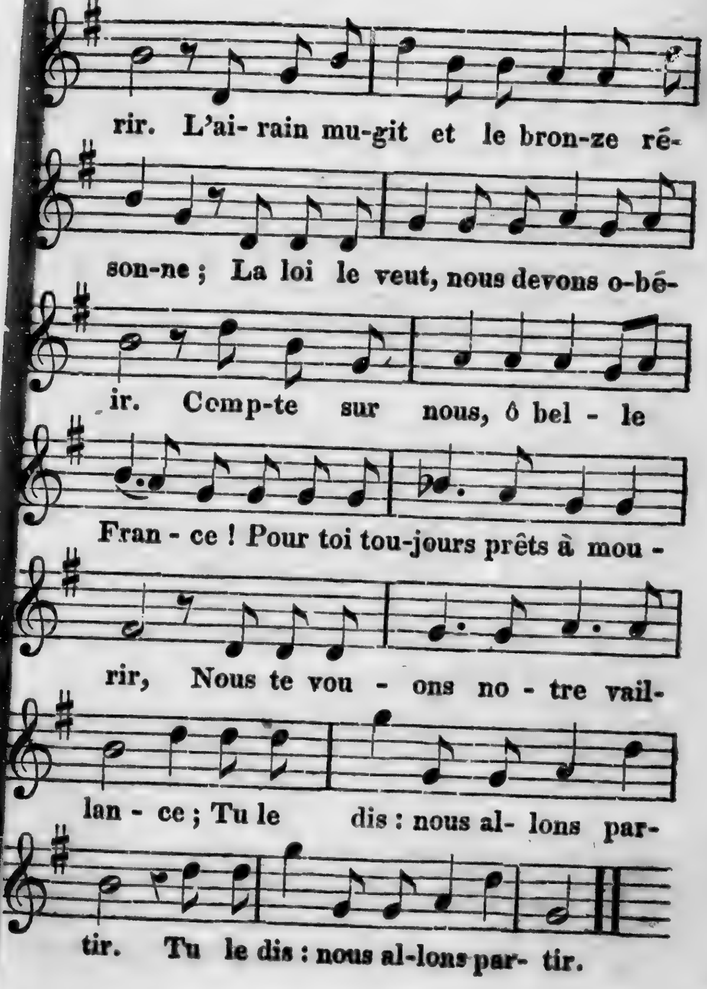
ORTAIRE CONSTANT.

LE DÉPART DES RECRUES.

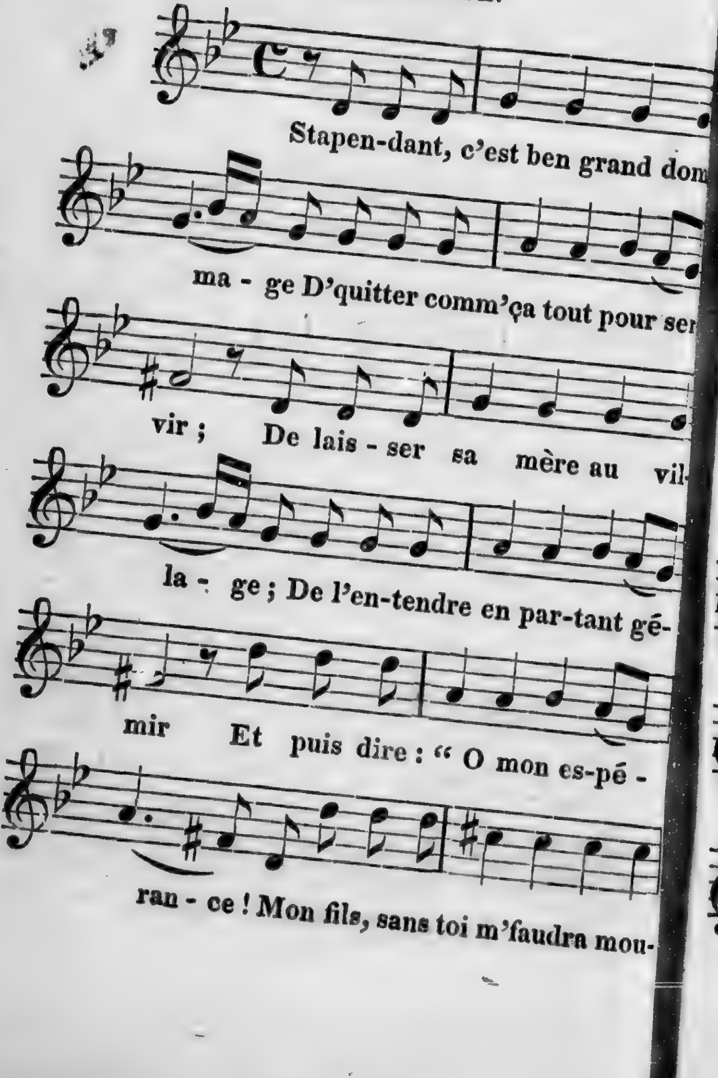
CHŒUR DE RECRUES.

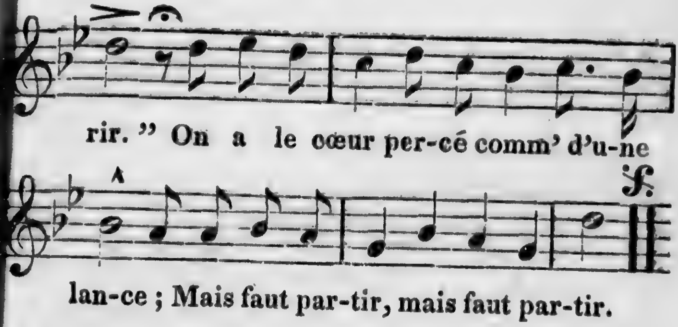
Tempo di marcia. F. MOLT.




rir. L'ai- rain mu-git et le bron-ze ré-
son-ne ; La loi le veut, nous devons o-bé-
ir. Comp-te sur nous, ô bel - le
Fran - ce ! Pour toi tou-jours prêts à mou -
rir, Nous te vou - ons no - tre vail-
lan - ce ; Tu le dis : nous al- lons par-
tir. Tu le dis : nous al-lons par- tir.

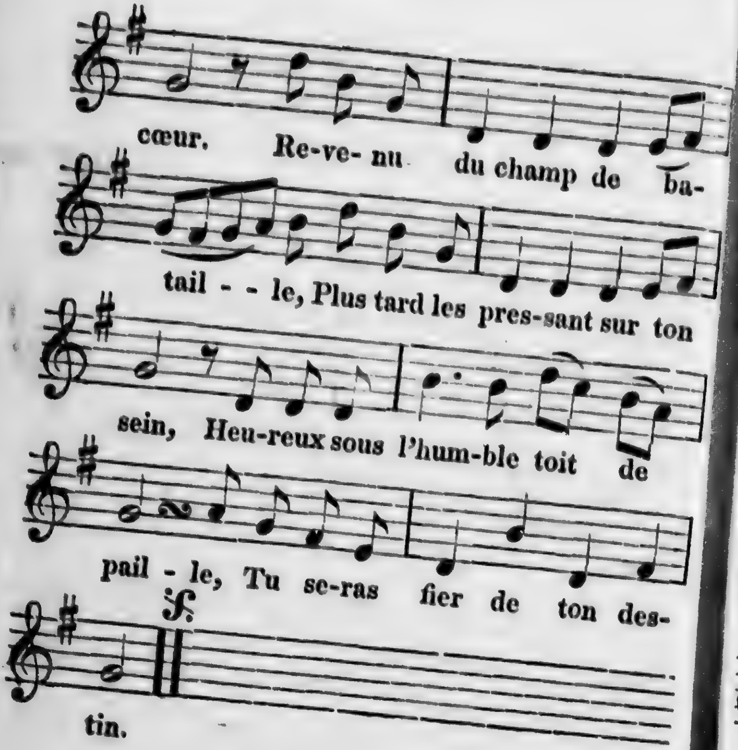
UNE RECRUE.


Stapen-dant, c'est ben grand dom
ma - ge D'quitter comm'ça tout pour ser
vir ; De lais - ser sa mère au vil-
la - ge ; De l'en-tendre en par-tant gé-
mir Et puis dire : « O mon es-pé -
ran - ce ! Mon fils, sans toi m'faudra mou-

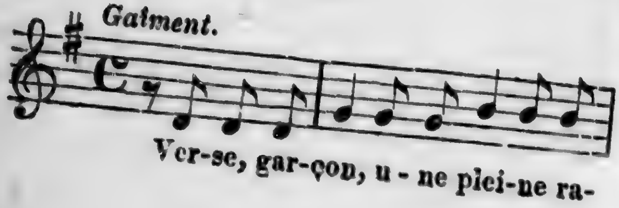

rir. " On a le cœur per-cé comm' d'u-ne
lan-ce ; Mais faut par-tir, mais faut par-tir.

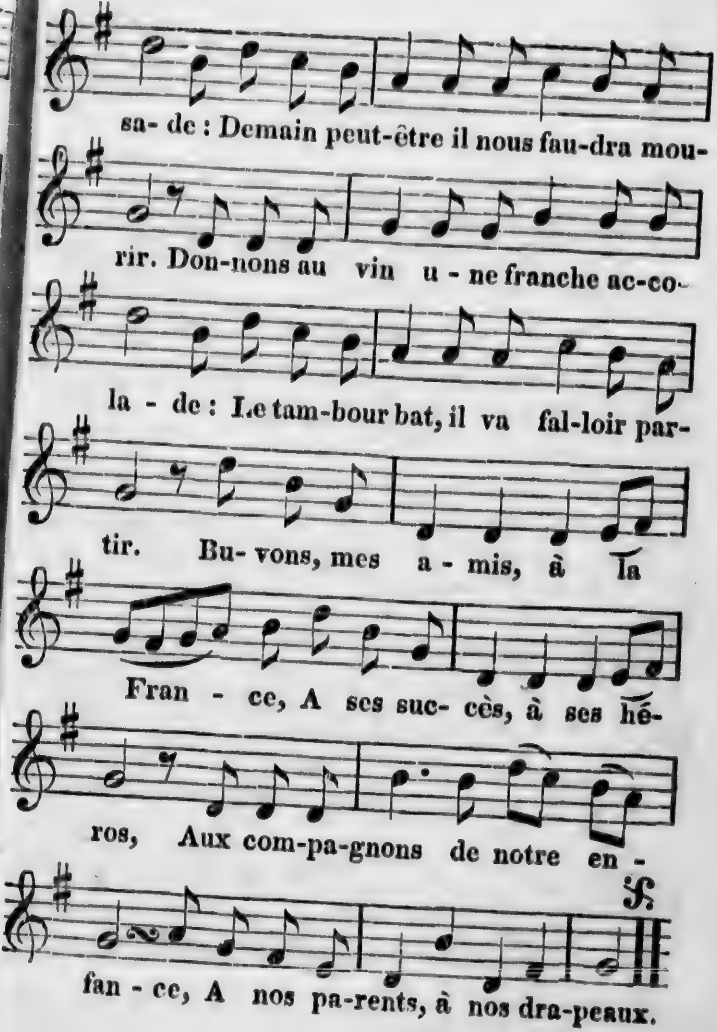
LE SERGENT.

Si tu lais-ses dans ton vil-
la - ge U - ne mère, un père, u - ne
sœur, Ar - me - toi du no - ble cou-
ra - ge Qui des hé - ros for - me le


cœur. Re-ve-nu du champ de ba-
tail - - le, Plus tard les pres-sant sur ton
sein, Heu-reux sous l'hum-ble toit de
pail - le, Tu se-ras fier de ton des-
tin.

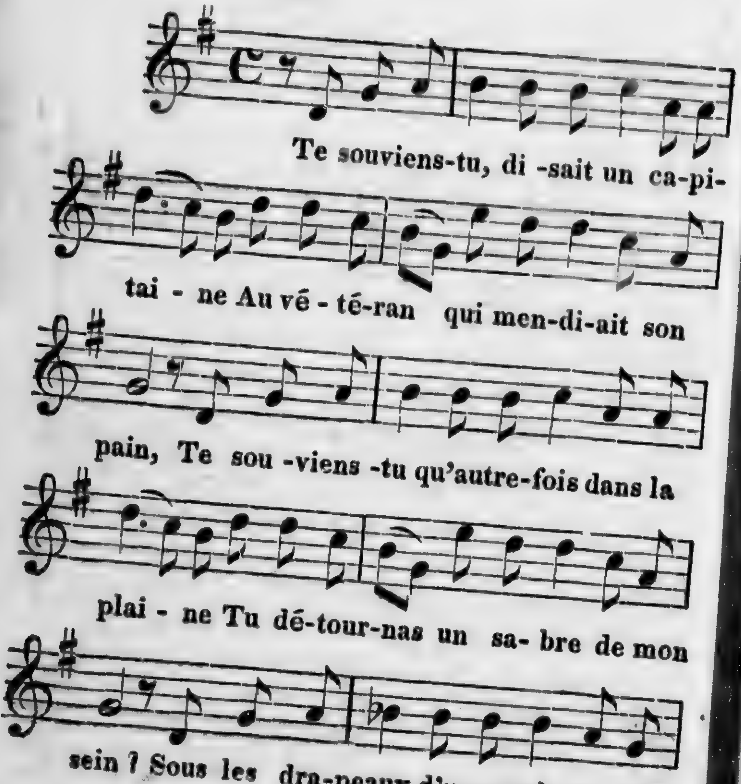
Le sergent.

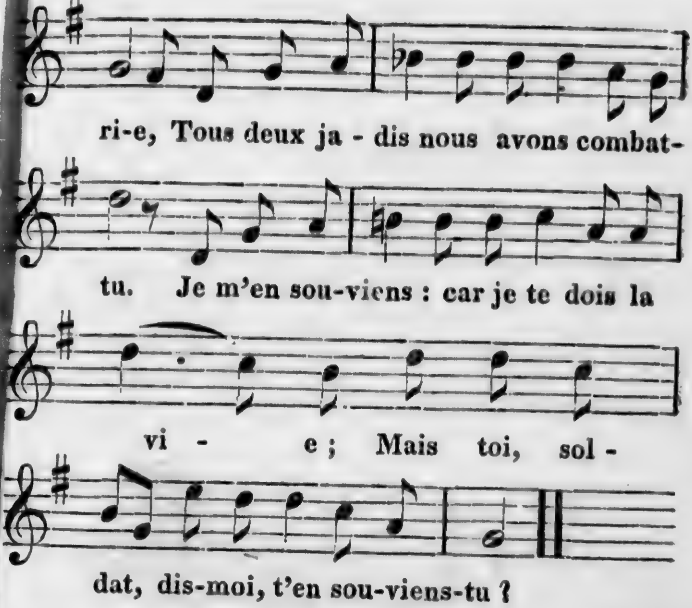

Gaiment.
Ver-se, gar-çon, u - ne plei-ne ra-


sa- de : Demain peut-être il nous fau-dra mou-
rir. Don-nons au vin u - ne franche ac-co-
la - de : Le tam-bour bat, il va fal-loir par-
tir. Bu- vons, mes a - mis, à la
Fran - ce, A ses suc- cès, à ses hé-
ros, Aux com-pa-gnons de notre en -
fan - ce, A nos pa-rents, à nos dra-peaux.

LES SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Andantino.





Te souviens-tu de ces jours trop rapides,
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les pyramides,
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde ;
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?

Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne ?
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées,
Où le Français, abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées,
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Ce fut alors qu'au milieu des alarmes
Nos pleurs coulaient ! Mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on courait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie,
Vivante encor, descendit au cercueil ?
Et que l'on vit dans la France flétrie
Les étrangers marcher avec orgueil ?
Garde en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et, quand enfin Bellone aura paru,
Jamais on n'ait besoin de te redire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu ?... mais ici je m'arrête :
Car je n'ai plus de noble souvenir.
Viens, mon ami, viens-t'en dans ma retraite
Attendre en paix un meilleur avenir,
Et si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière,
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

Émile Debraux.

LE VIEUX SOLDAT.

Air : *Te souviens-tu, p. 60.*

“ Ami fidèle, écho du bois sauvage,
“ Toi, qui toujours sus répondre à ma voix,
“ Redis les maux qu'a soufferts mon courage ;
“ Retrace-les pour la dernière fois.
“ Sans nul asile, après vingt ans de guerre,
“ N'espérant plus les dangers du combat,
“ Seul, j'habitai cet humble coin de terre,
“ En attendant la mort du vieux soldat.

“ Lorsque jadis l'aile de la victoire
“ Aux bords lointains portait nos étendards,
“ Combien ce fer, étincelant de gloire,
“ Avec orgueil brillait à mes regards !
“ Même aujourd'hui, partageant ma misère,
“ Il a gardé le feu de son éclat,
“ Et semble dire au chaume solitaire:
“ Attendons-nous la mort du vieux soldat ?

“ Viens, mon habit, que je t'admire encore ;
“ Réjouis-moi de tes nobles couleurs.
“ Pourquoi montrer la croix qui te décore ?
“ A son aspect je sens couler mes pleurs.
“ Quand nous étions sur le champ de bataille,
“ Le sort voulut qu'un boulet m'épargnât ;
“ Et je te vois, là, sur un peu de paille,
“ Attendre enfin la mort du vieux soldat !

« Jours d'Austerlitz, de Wagram, de Jemmap
« Mon cœur palpite à votre souvenir.
« Ah ! pardonnez la plainte qui m'échappe :
« Depuis longtemps je n'ai plus d'avenir.
« Sur ce rocher, souvent baigné de larmes,
« Que j'ai maudit et le traître et l'ingrat !
« Mais plus tranquille, appuyé sur mes armes,
« J'attends en paix la mort du vieux soldat ! »

Déjà la nuit remplaçait la lumière ;
Un voile épais couvrait l'azur des cieux.
Sa voix s'éteint ; il ferme la paupière....
Côteaux, vallons, ont reçu ses adieux !
Soudain alors au sein du bois sauvage,
D'un coup de foudre a retenti l'éclat....
Et, le matin, l'oiseau dans son ramage
Eut à pleurer la mort du vieux soldat !

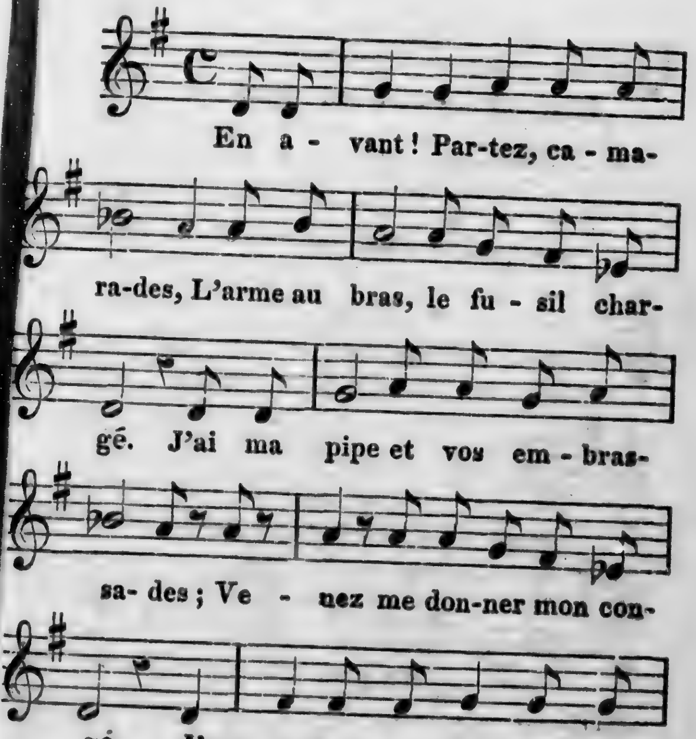
---

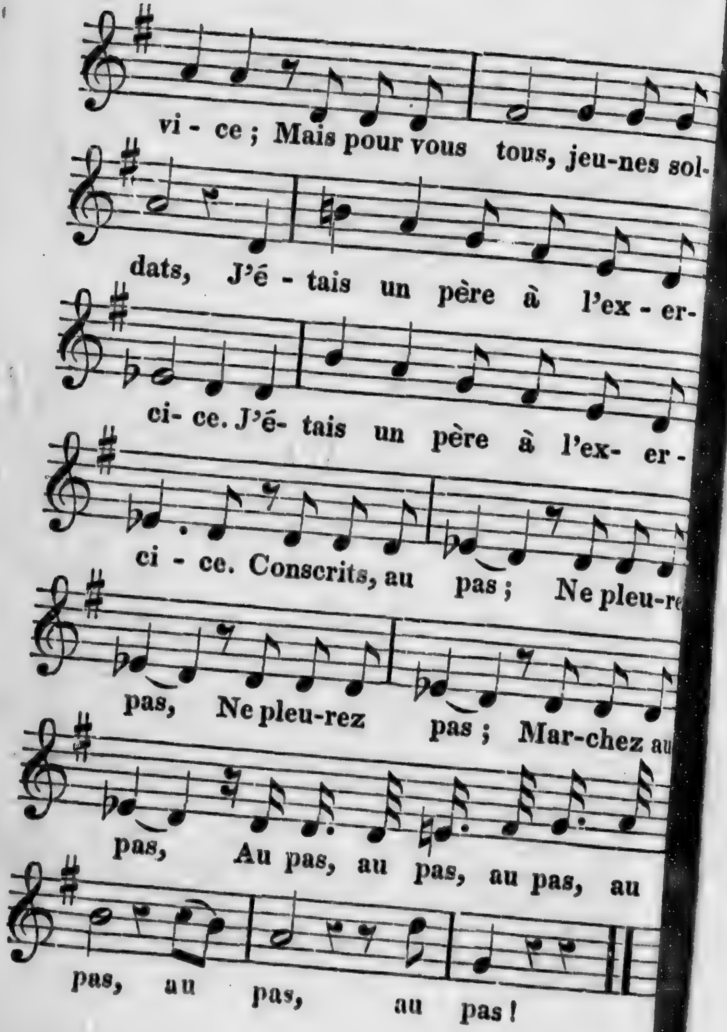
gram, de Jemmap
souvenir.
qui m'échappe :
us d'avenir.
né de larmes,
et l'ingrat !
é sur mes armes,
vieux soldat ! »

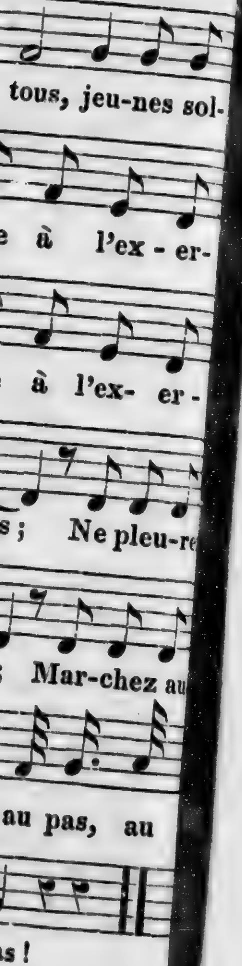
ère ;
les cieux.
apière....
adieux !
uvage,
éclat....
amage
oldat !

LE VIEUX CAPORAL.

Tempo di marcia.




vi - ce ; Mais pour vous tous, jeu-nes sol-
dats, J'é - tais un père à l'ex - er-
ci- ce. J'é- tais un père à l'ex- er -
ci - ce. Conscrits, au pas ; Ne pleu-re
pas, Ne pleu-rez pas ; Mar-chez au
pas, Au pas, au pas, au pas, au
pas, au pas, au pas !



Un morveux d'officier m'outrage !
Je lui fends... il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir.
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, &c.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambe contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire,
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, &c.

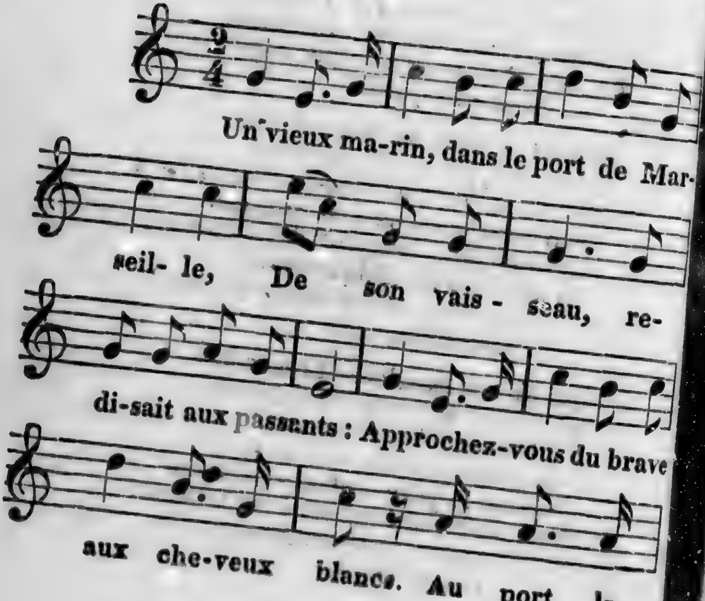
Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, des jardins vois-tu l'ombrage ?
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore,
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, &c.

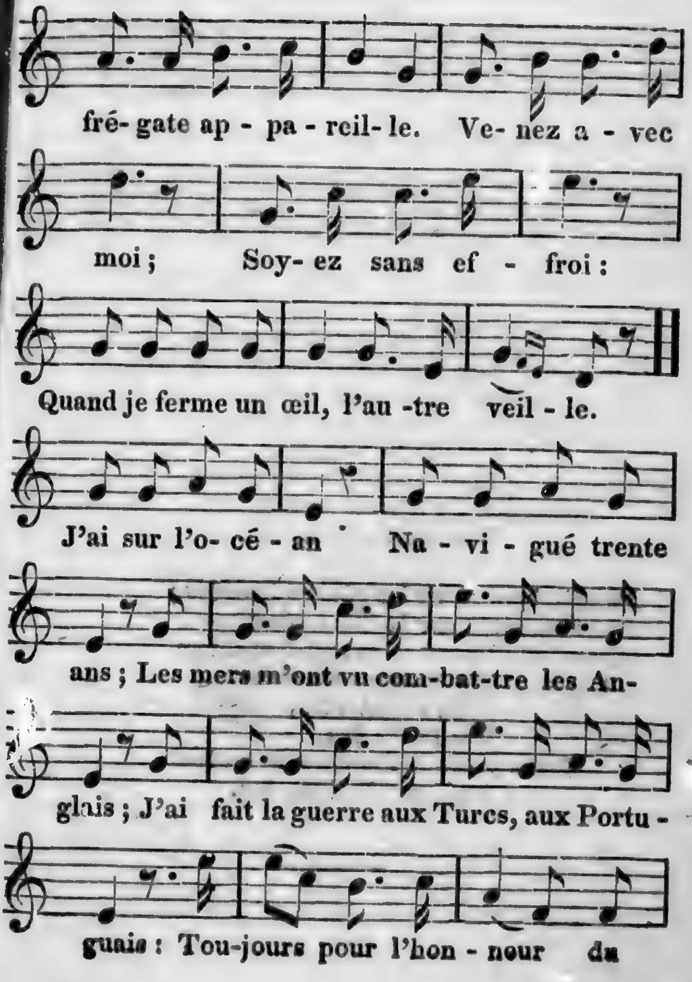
Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas :
Elle va prier pour mon âme.
Conscrits, &c.

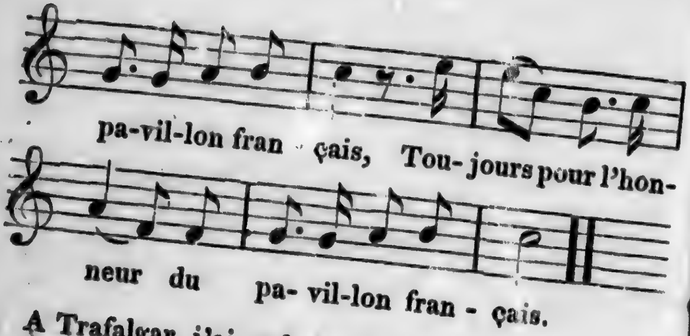
Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore... Allons ! tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Çà ! ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine,
Surtout ne tirez point trop bas,
Et qu'au pays Dieu vous ramène.
Conscrits, &c.

BÉRANGER.

LE VIEUX MARIN.



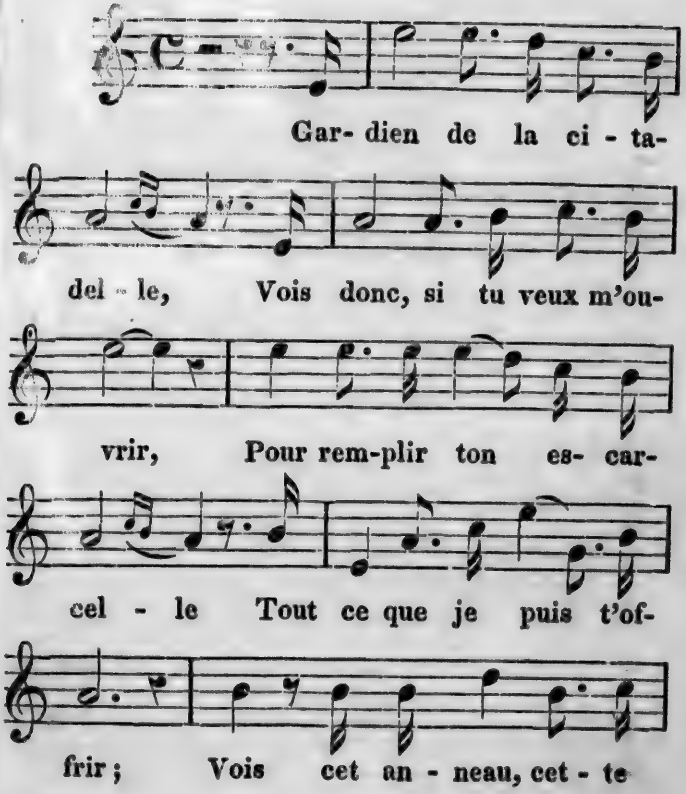

fré- gate ap - pa - reil- le. Ve- nez a - vec
moi ; Soy- ez sans ef - froi :
Quand je ferme un œil, l'au -tre veil - le.
J'ai sur l'o- cé - an Na - vi - gué trente
ans ; Les mers m'ont vu com-bat-tre les An-
glais ; J'ai fait la guerre aux Turcs, aux Portu -
guais : Tou-jours pour l'hon - neur du

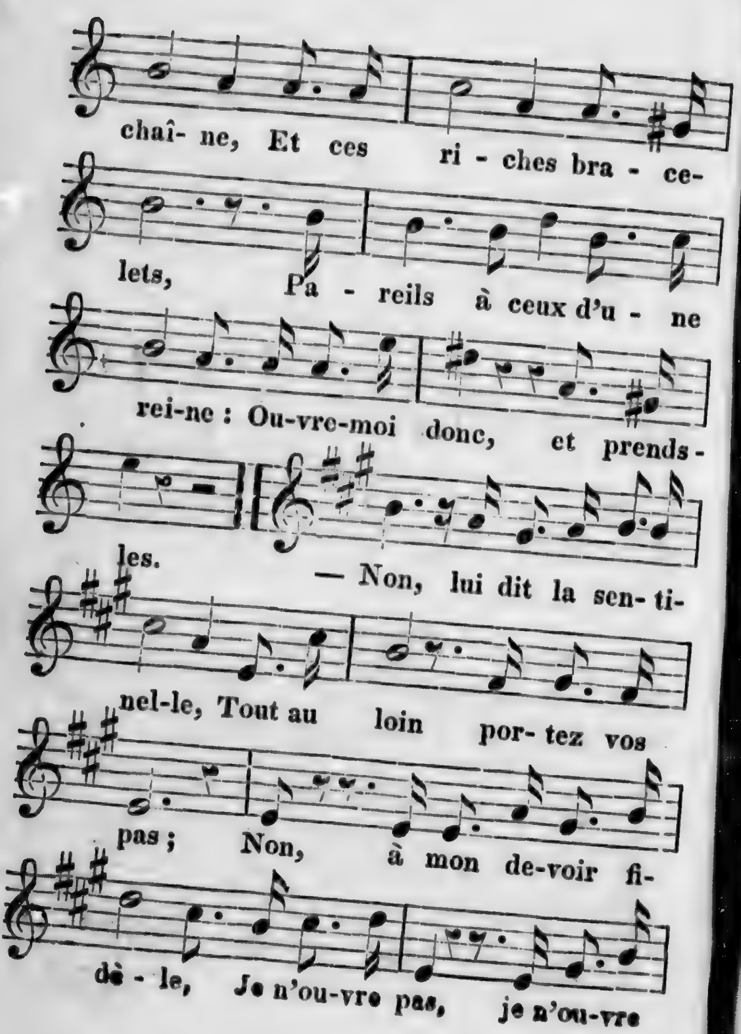


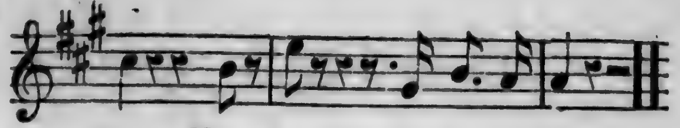
A Trafalgar, j'ai vu le jour horrible,
Sur le vaisseau que commandait Lucas ;
Et de Nelson le glorieux trépas
Fut lancé par ma main terrible ;
Et sur le Vengeur,
Tout couvert d'honneur,
Je coulais à fond l'Invincible.
J'ai sur l'océan, &c.

J'ai d'Aboukir vu les plages brûlées ;
J'ai combattu sur le Timoléon,
Quand d'Alténas le grand Napoléon
Chassait des troupes désolées.
Bien avant cela,
Sur le Ca Ira,
Trois jours je fus dans la mêlée.
J'ai sur l'océan, &c.

LE GARDIEN DE LA CITADELLE.




chaî- ne, Et ces ri - ches bra - ce-
lets, Pa - reils à ceux d'u - ne
rei-ne : Ou-vre-moi donc, et prends -
les. — Non, lui dit la sen- ti-
nel-le, Tout au loin por- tez vos
pas ; Non, à mon de-voir fi-
dè - le, Je n'ou-vre pas, je n'ou-vre

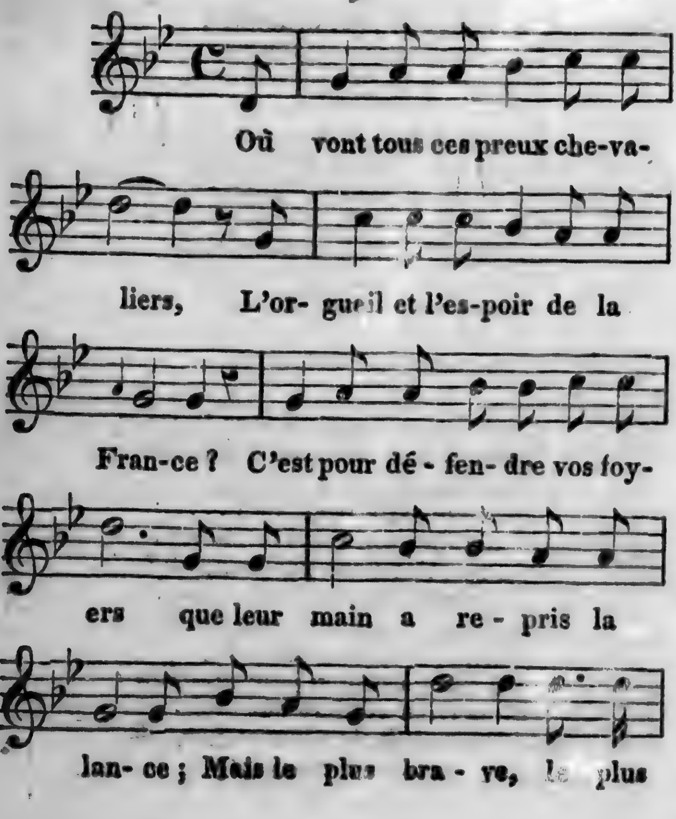


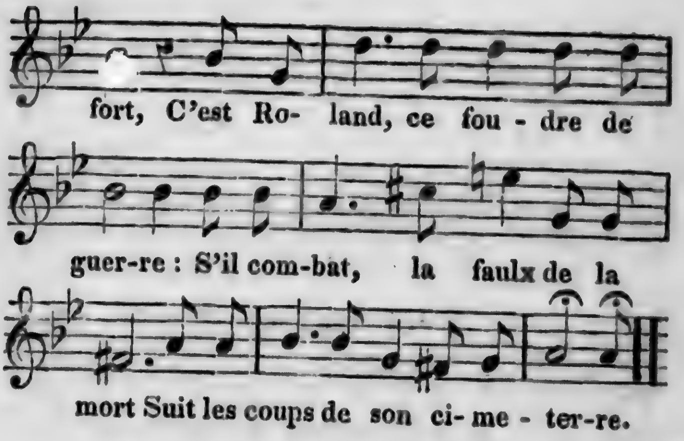
Ne demande pas, ordonne ;
Dis, pour te récompenser,
Que veux-tu que je te donne,
Si tu me laisses passer ?
J'ai, vois-tu, de la puissance ;
Je suis plus riche qu'un roi :
Parle, ami, sans défiance ;
Dis, que veux-tu ? réponds-moi.
—Rien, reprit la sentinelle ;
Tout au loin portez vos pas :
Car, à mon devoir fidèle,
Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
Non, non, je n'ouvre pas.

Tiens, ouvre-moi ; pour ta mère,
Prends, ami, voici de l'or ;
En songeant à sa misère,
Peux-tu refuser encor ? . . .
Vraiment, ton refus m'étonne,
Tu ne m'as donc pas compris ?
Ta pauvre mère est si bonne !
Serais-tu donc mauvais fils ?
—Ah ! reprit la sentinelle,
Ma mère est bien pauvre, hélas !
Mais Dieu veillera sur elle :
Je n'ouvre pas, je n'ouvre pas,
Non, non, je n'ouvre pas.

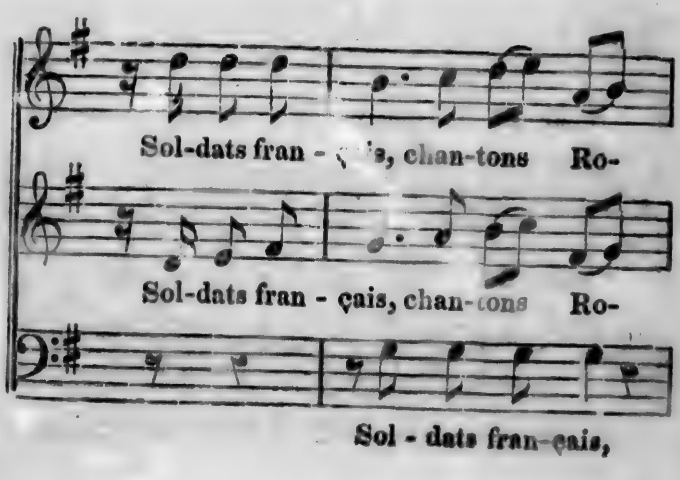
CHANSON DE ROLAND.

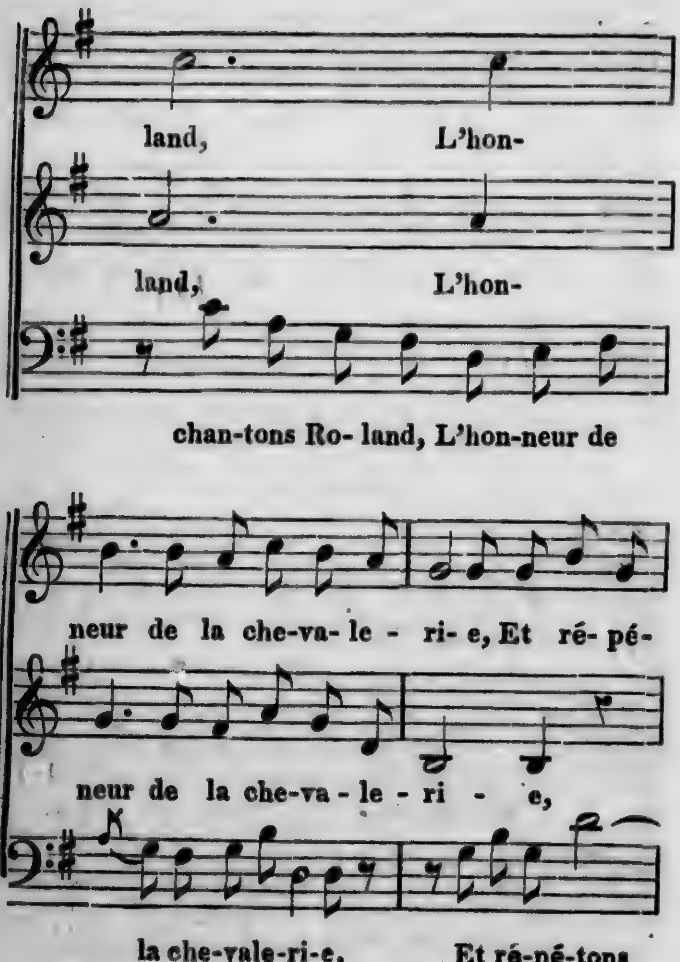
Andante.

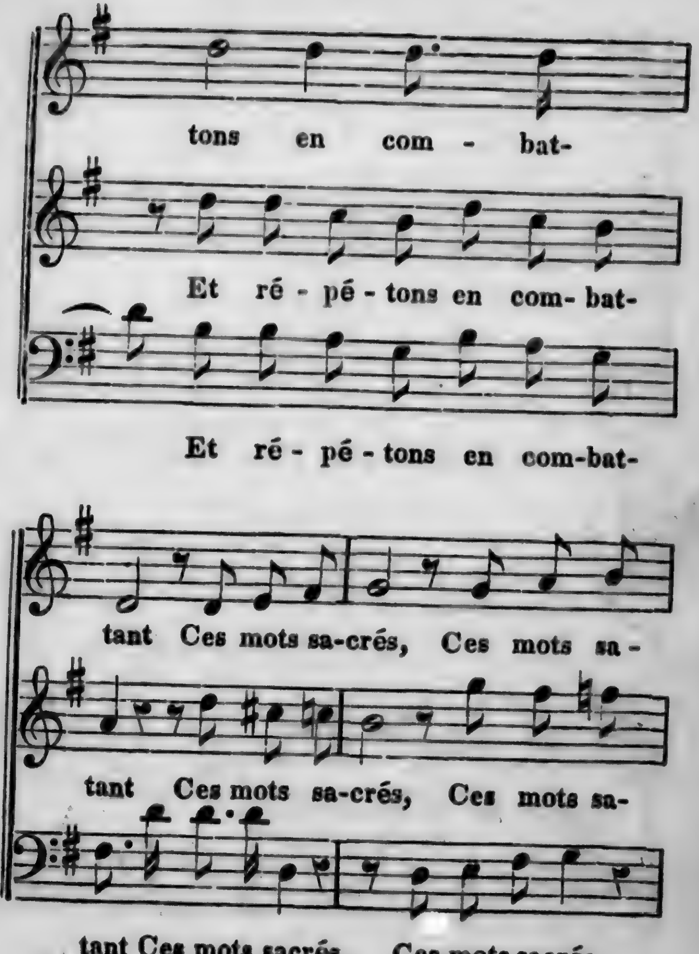


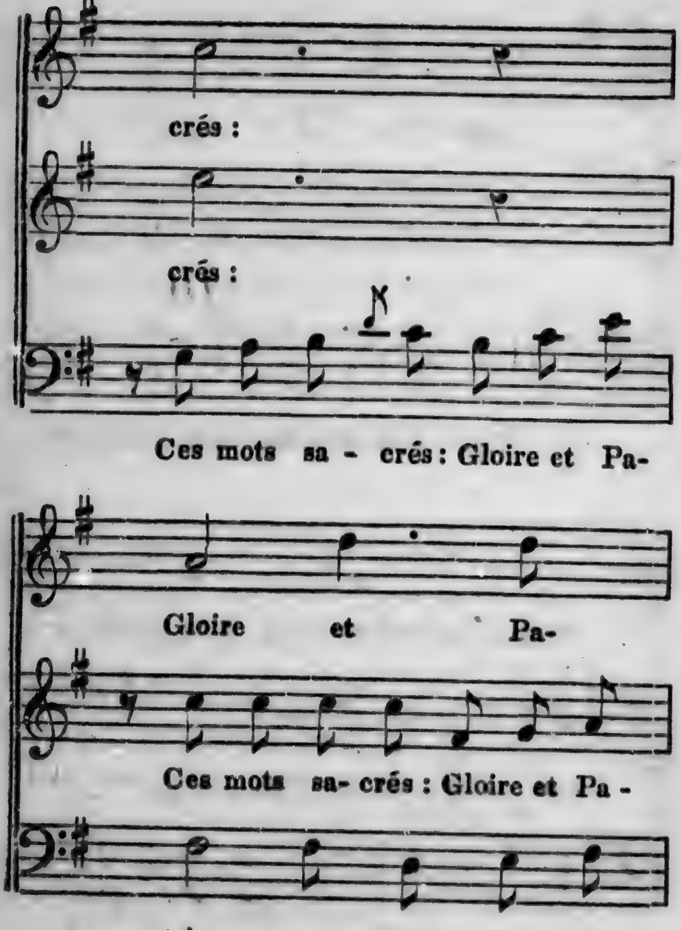

fort, C'est Ro- land, ce fou - dre de
guer-re : S'il com-bat, la faulx de la
mort Suit les coups de son ci- me - ter-re.

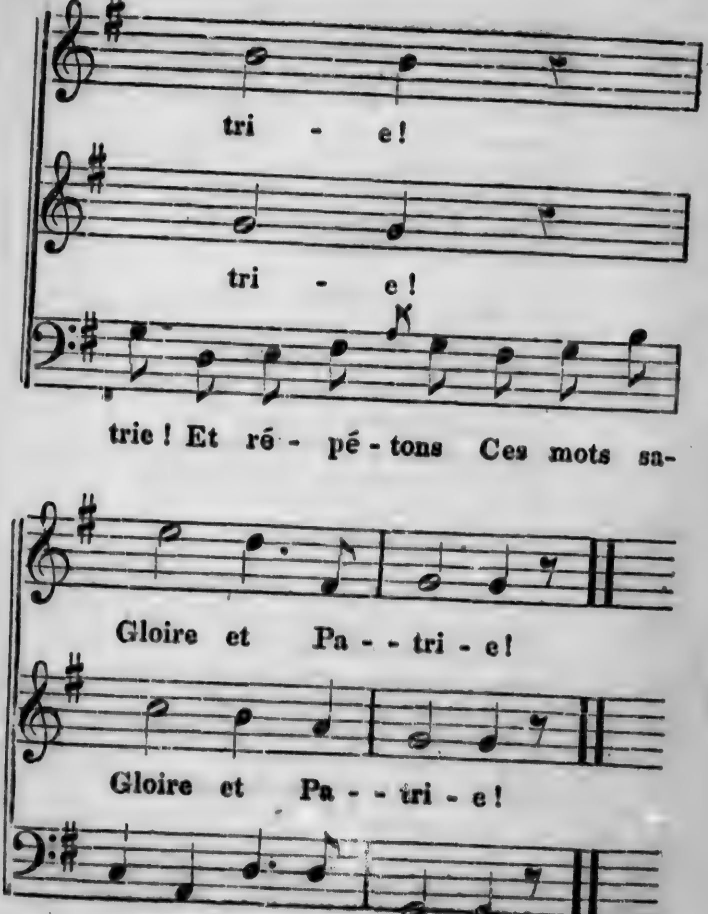
CHŒUR.


Sol-dats fran -
chan-tons Ro-
Sol-dats fran - çais, chan-
Ro-
Sol - dats fran-çais,


land, L'hon-
land, L'hon-
chan-tons Ro- land, L'hon-neur de
neur de la che-va- le - ri- e, Et ré- pé-
neur de la che-va - le - ri - e,
la che-vale-ri-e, Et ré-pé-tons


tons en com - bat-
Et ré - pé - tons en com- bat-
Et ré - pé - tons en com-bat-
tant Ces mots sa-crés, Ces mots sa -
tant Ces mots sa-crés, Ces mots sa-
tant Ces mots sacrés, Ces mots sacrés,


crés :
crés :
Ces mots sa - crés : Gloire et Pa-
Gloire et Pa-
Ces mots sa- crés : Gloire et Pa -
tri - - e ! Gloire et Pa


tri - e!
tri - e!
trie! Et ré - pé - tons Ces mots sa-
Gloire et Pa - - tri - e!
Gloire et Pa - - tri - e!
crés: Gloire et Pa - - tri - e!

Déjà mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes ;
Je vois leurs nombreux étendards
Briller sur les vertes campagnes.
Français, là sont vos ennemis ;
Que pour eux seuls soient les alarmes.
Qu'ils tremblent : tous seront punis. . .
Roland a demandé ses armes !
Soldats français, &c.

L'honneur est d'imiter Roland,
L'honnenr est près de sa bannière ;
Suivez son panache éclatant,
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin ;
Des ennemis que fait le nombre ?
Roland combat : ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre.
Soldats français, &c.

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire ;
Le héros cherche les périls :
Sans les périls qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'âme noble et fière :
Il ne comptait les ennemis
Qu'étendus morts sur la poussière.
Soldats français, &c.

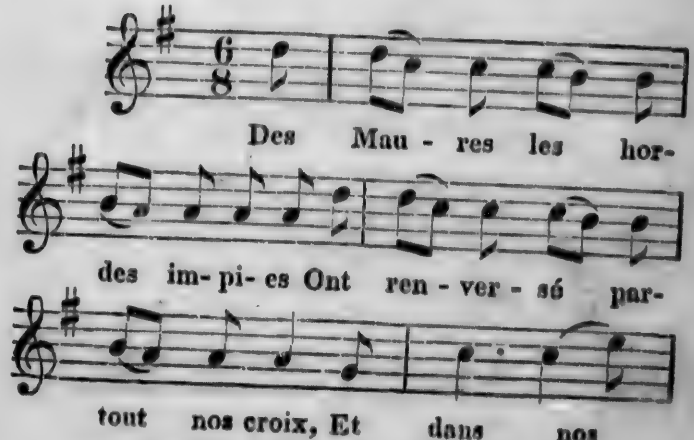
Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine :
Eh quoi ! Roland combat encor !
Il combat : ô terreur soudaine !

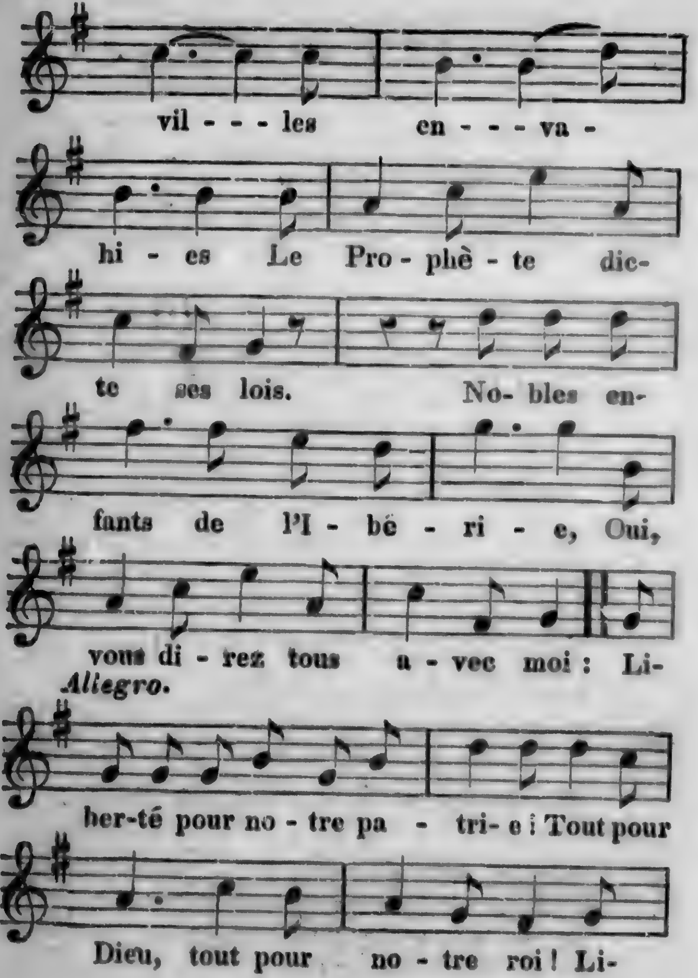
J'ai vu tomber ce fier vainqueur.
Le sang a baigné son armure :
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure :

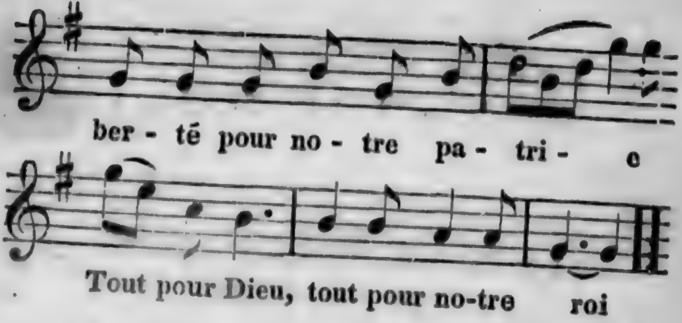
Soldats français, chantez Roland :
Son destin est digne d'envie.
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie !

LE CHANT DE VICTOIRE DE L'ESPAGNOL.

Andante.




vil - - - les en - - - va -
hi - es Le Pro - phè - te dic-
te ses lois. No- bles en-
fants de l'I - bé - ri - e, Oui,
vous di - rez tous a - vec moi : Li-
Allegro.
ber-té pour no - tre pa - tri- e ! Tout pour
Dieu, tout pour no - tre roi ! Li-



Parmi des ruines fumantes,
Ma mère expira sous leurs coups ;
Elle embrassait leurs mains sanglantes,
Demandant grâce à deux genoux.
Ma main était trop faible encore,
Je ne pus venger son trépas ;
Mais à l'ennemi qu'il abhorre,
L'Espagnol ne pardonne pas.

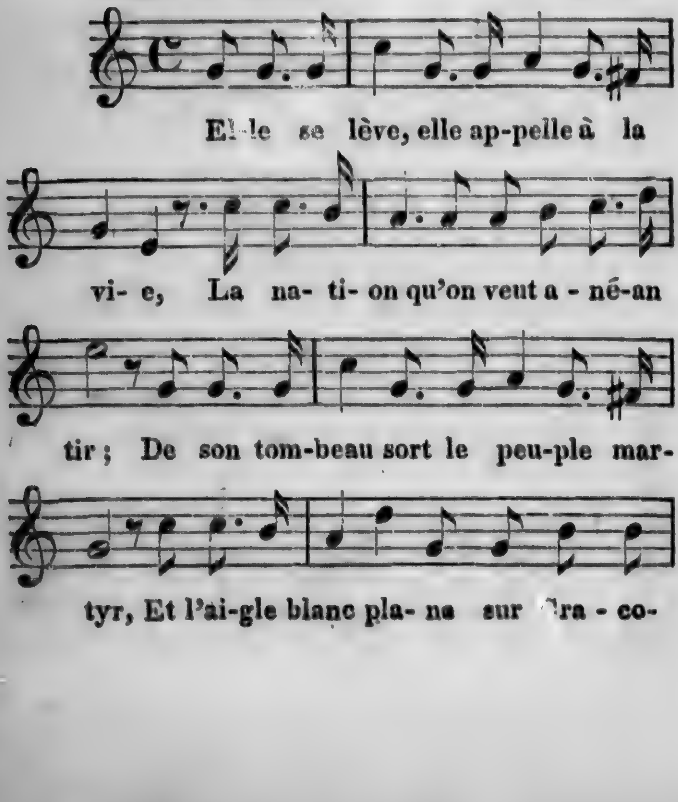
Aux montagnes de l'Asturie,
Flotte encore un noble étendard :
Pélage, au cri de la patrie,
A mis la main sur son poignard.
O bonne Dame de Liesse !
Porte à Dieu nos humbles accents,
Et veille en ces jours de détresse
Sur l'Espagne et sur ses enfants !

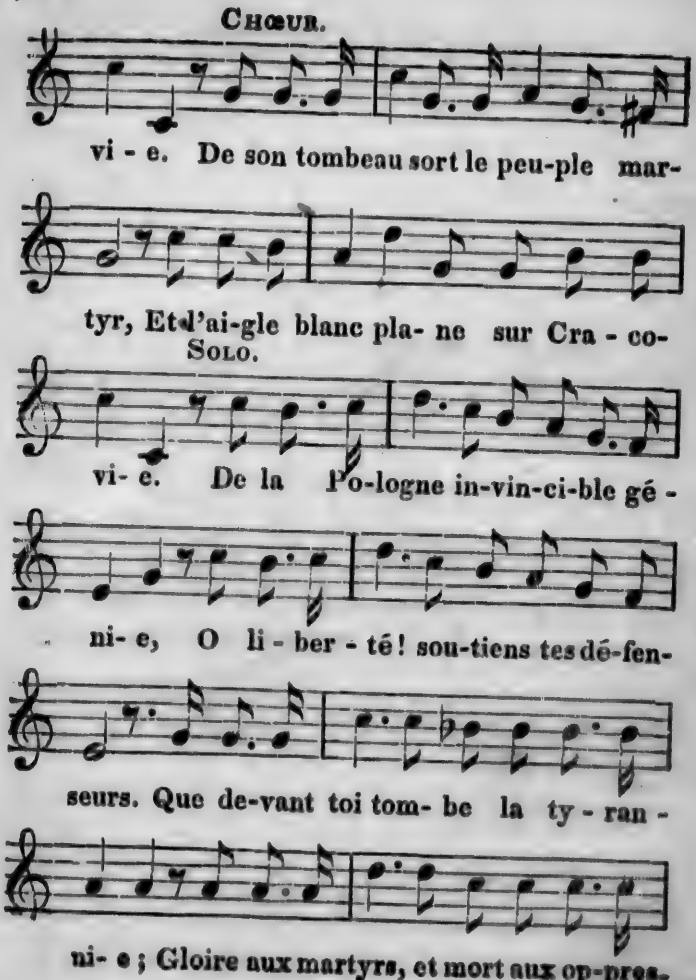
Vole, ma cavale légère,
La gloire des champs Andalous !
Adieu, cendres de mon vieux père,
Je vais combattre loin de vous.

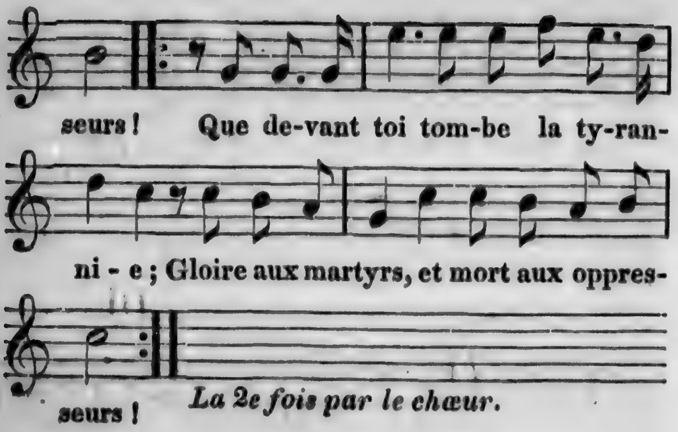
Dieu le veut, mon pays l'ordonne :
Il faut tout quitter pour la foi.
J'entends le clairon qui résonne ;
Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

LE RÉVEIL DE LA POLOGNE.

Tempo di marcia. **B. L.**




Chœur.
vi - e. De son tombeau sort le peu-ple mar-
tyr, Et l'ai-gle blanc pla- ne sur Cra - co-
Solo.
vi- e. De la Po-logne in-vin-ci-ble gé -
ni- e, O li - ber - té! sou-tiens tes dé-fen-
seurs. Que de-vant toi tom- be la ty - ran -
ni- e; Gloire aux martyrs, et mort aux op-pres-



Après quinze ans ressucite plus brave,
Sublime élan ! ce grand corps mutilé ;
Les rois bourreaux, qui le tenaient esclave,
Sous son regard intrépide ont tremblé.

Les rois tombaient, mais leur cœur se rassure.
N'ont-ils pas su, vautours unis entre eux,
Depuis un siècle élargir la blessure
Toujours saignante à ce flanc généreux ?

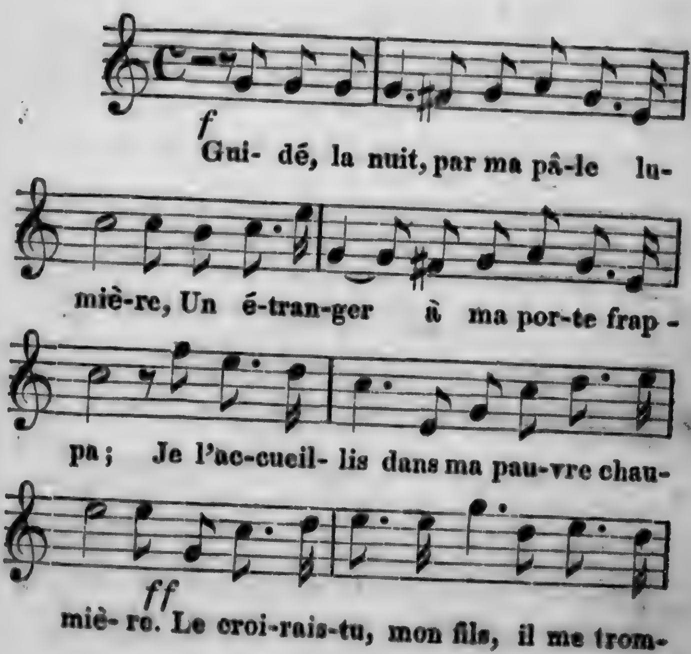
De l'héroisme impérissable exemple !
Duel à mort et toujours renaissant !
Un contre trois !... l'Europe les contemple,
Sans mettre fin à ce drame de sang.

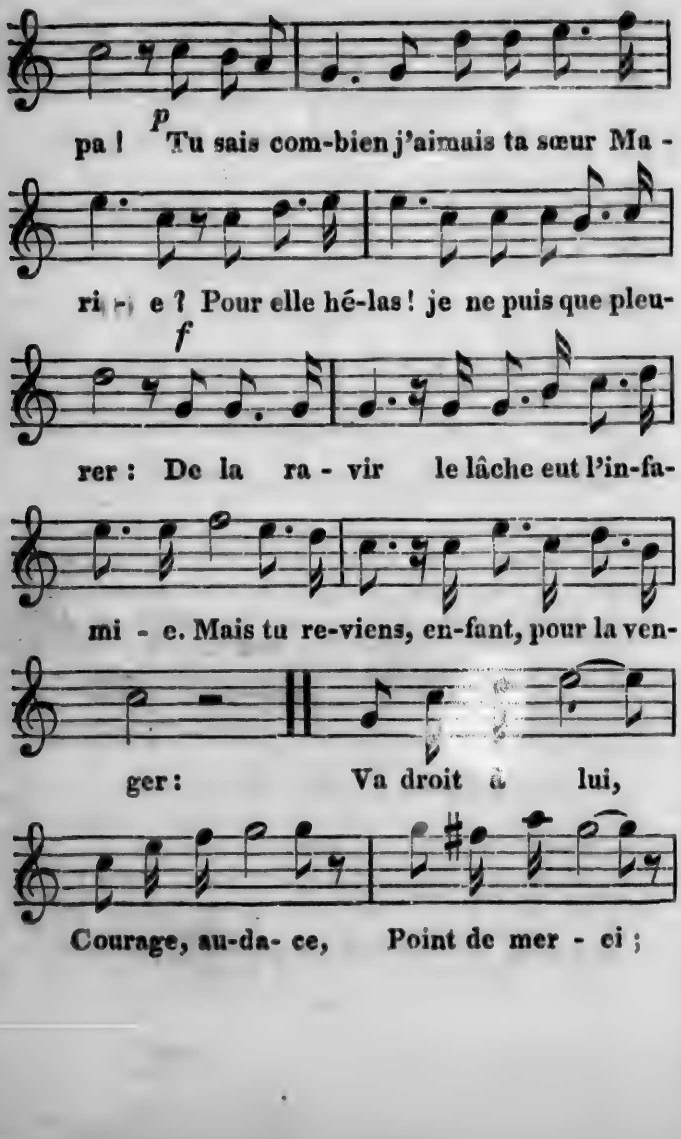
Ta noble lutte, hélas ! n'a pas d'issue :
Tu le sais bien, et partout tu combats,
Fière Pologne, immortelle vaincue !
Que l'on enchaîne et qu'on ne dompte pas.

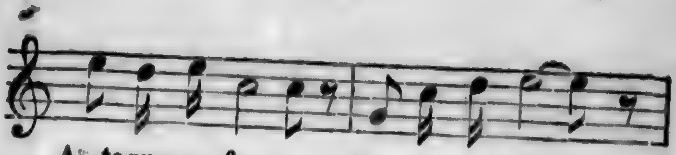
La France en vain rêve ta délivrance :
Quel bras fatal arrête son secours ?
Qui donc retient le grand cœur de la France ?
Qu'est devenu le peuple des trois jours ?

Louise Col

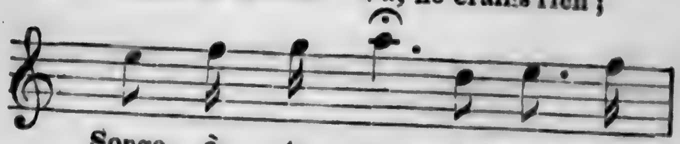
LA VENGEANCE CORSE.




pa ! Tu sais com-bien j'aimais ta sœur Ma -
ri - e ? Pour elle hé-las ! je ne puis que pleu-
rer : De la ra - vir le lâche eut l'in-fa-
mi - e. Mais tu re-viens, en-fant, pour la ven-
ger : Va droit à lui,
Courage, au-da- ce, Point de mer - ci ;



At-taque en fa - ce. Va, ne crains rien ;



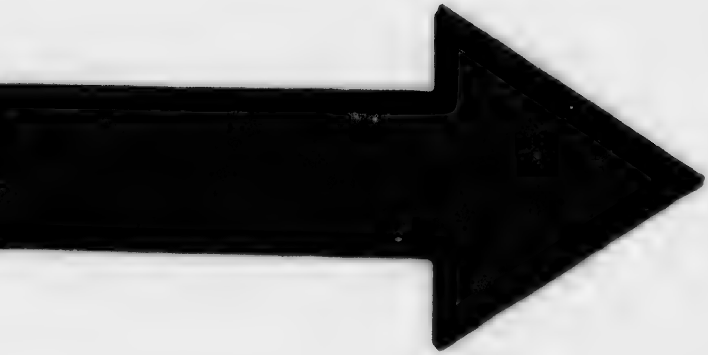
Songe à ta sœur, A - jus - te

bien, A- jus - te bien, Et frappe au cœur.

Toi, qui servis pendant longtemps la France,
Tu sais, mon fils, tout le prix de l'honneur ;
Oui, j'en suis sûr, de venger cette offense
Impatient, tu sens battre ton cœur.
Sur le terrain, où la mort vous rassemble,
Va, mon enfant, sois ferme et courageux ;
Par la pensée, ô fils ! soyons ensemble :
Car pour combattre, hélas ! je suis trop vieux.
Va droit à lui, &c.

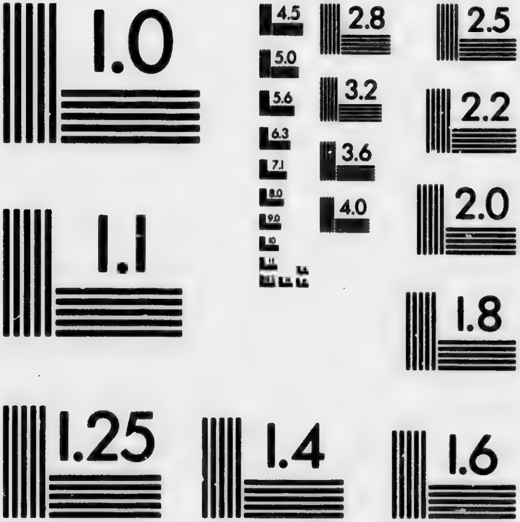
Vois ce rocher, c'est là qu'est sa demeure ;
La nuit, de l'aigle il partage le sort.
C'est là que doit sonner sa dernière heure ;
C'est là, mon fils, qu'il doit trouver la mort.
Oh ! le beau jour, que celui qui se lève !
Jour de vengeance ! enfin je suis heureux.

[redacted]



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

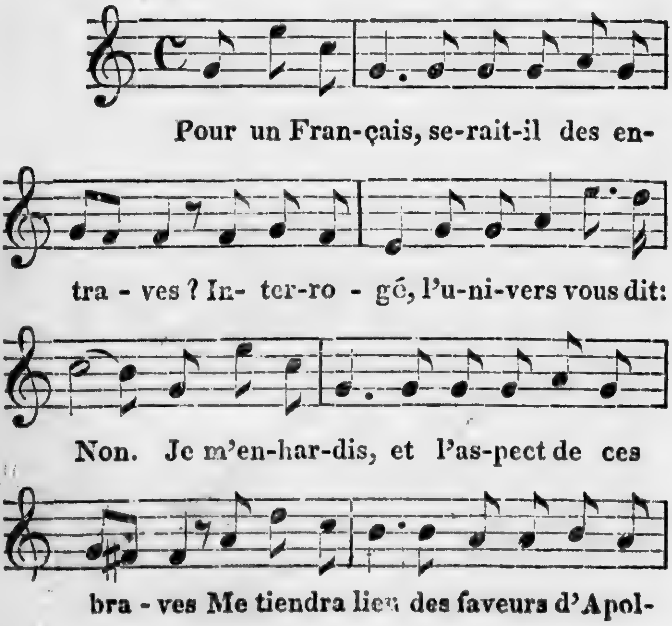


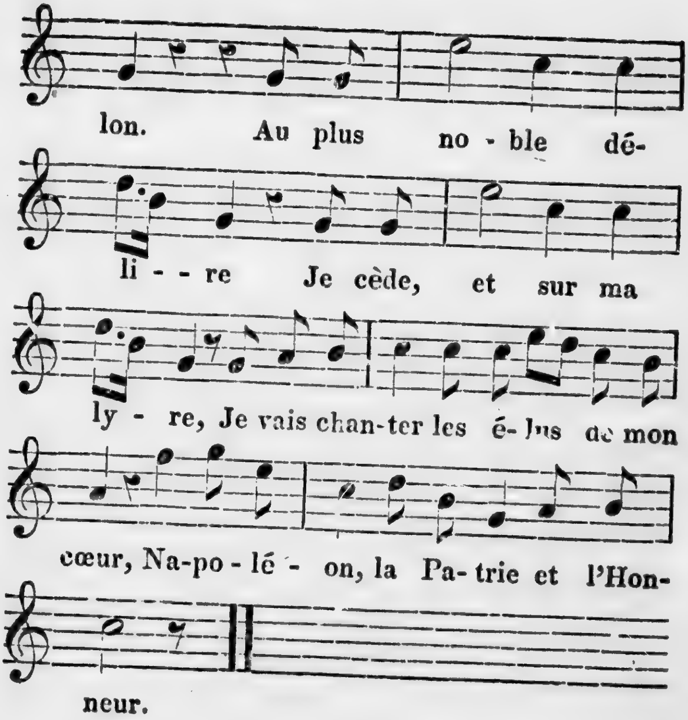
APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Que ce combat soit sans merci, ni trêve ;
Pars, mon enfant, pour toi je fais des vœux.
Va droit à lui, &c.

NAPOLÉON, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

Allegretto.





Napoléon a sauvé la Patrie :
Elle a donné le trône à ce guerrier.
Du double nœud qui tous deux les allie,
L'Honneur français est l'auguste ouvrier.
Soldats, votre courage
Garantit votre ouvrage.
On est bien fort quand on porte en son cœur
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

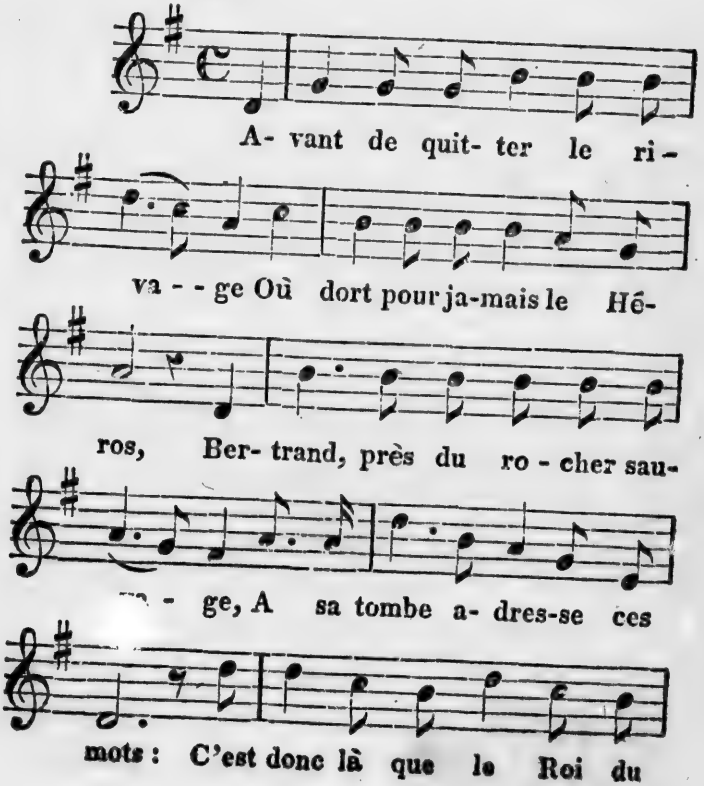
Lorsqu'à l'appel que lui fait la Patrie,
Sans balancer, chaque jeune Français
S'arrache aux bras d'une mère chérie,
Qu'il craint, hélas ! de ne revoir jamais,
Qui peut, tendre nature,
Apaiser ton murmure ?
Trois mots sacrés, que tu lis dans son cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

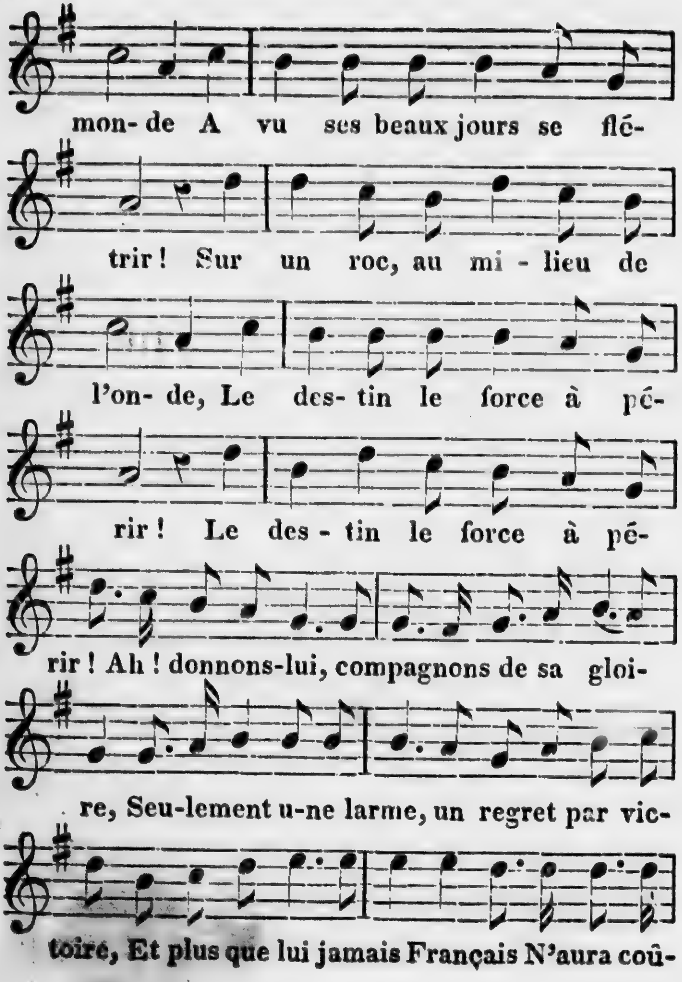
Lorsqu'au Français, vainqueur en Moscovie,
L'hiver jaloux livra d'affreux combats,
Il n'eut bientôt pour soutenir sa vie
Qu'un sang glacé par les âpres frimas.
O transport électrique !
O feu vraiment magique !
Trois mots sacrés ont réchauffé son cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

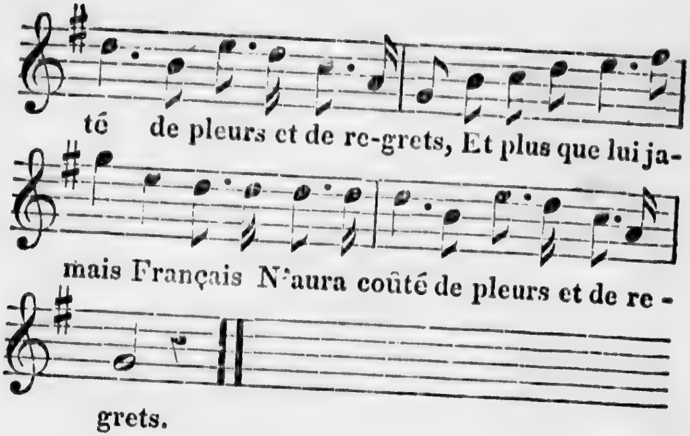
De l'univers Architecte suprême,
Entends les vœux qu'en ce jour nous formons :
Qu'en Albion ton flamboyant emblème
De nos guerriers guide les bataillons,
Et que de la Tamise
Par eux l'onde soumise,
Reporte aux mers ce cri libérateur :
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

LES ADIEUX DE BERTRAND.

Andantino.




mon- de A vu ses beaux jours se flé-
trir ! Sur un roc, au mi - lieu de
l'on- de, Le des- tin le force à pé-
rir ! Le des - tin le force à pé-
rir ! Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloi-
re, Seu-lement u-ne larme, un regret par vic-
toire, Et plus que lui jamais Français N'aura coû-



Lorsque sonna sa dernière heure,
Un nuage obscurcit mes yeux,
Et dans la céleste demeure
J'aperçus tous nos demi-dieux.
Ces preux que la France regrette
Tendaient les mains à ce Héros,
Et la mort, planant sur sa tête,
Pleurait sur le coup de sa faux.
Ah ! donnons-lui, &c.

Celui qui du haut des colonnes
Forçait les rois à se cacher ;
Celui qui donnait des couronnes,
Pour tombe a le creux d'un rocher !
Celui que protégeait Dieu même,
Hélas ! le vainqueur des vainqueurs,
Tombé loin de son diadème,
N'a plus d'autels que dans nos cœurs.
Ah ! donnons-lui, &c.

Du grand homme que je regrette,
Refusant tout bienfait nouveau,
Je ne veux qu'une violette,
Qui croisse au pied de son tombeau.
Avec moi j'emporte ses armes,
Nul mortel ne les touchera ;
Encor couvertes de ses larmes
Son fils un jour les portera.
Ah ! donnons-lui, &c.

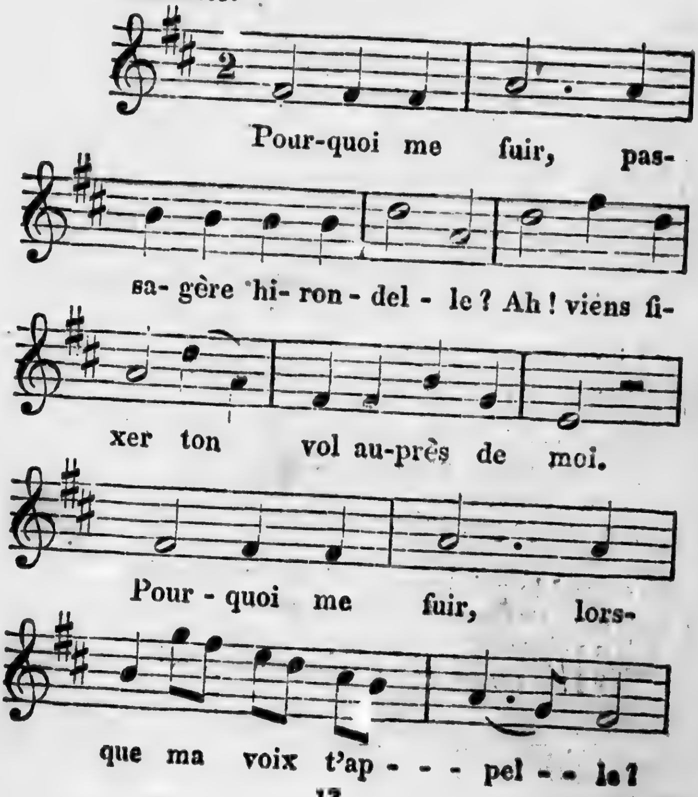
Adieu, dernier espoir des braves !
Le destin me dicte la loi
D'aller vivre au sein des esclaves
Qui jadis tremblaient devant toi ;
Et quand viendra ma dernière heure,
Que l'on m'accorde dans ce lieu,
Près de ta tombe, un peu de terre :
C'est là mon seul et dernier vœu.
Ah ! donnons-lui, &c.

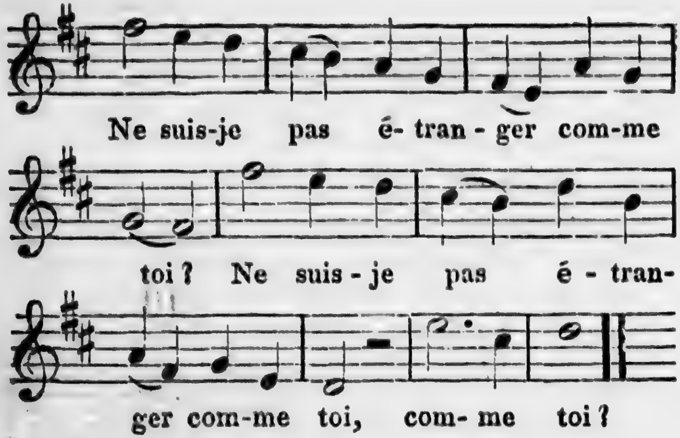
ÉMILE DEBREAUX.

L'HIRONDELLE ET LE PROSCRIT.

Ste. Hélène, 1821.

Andante.





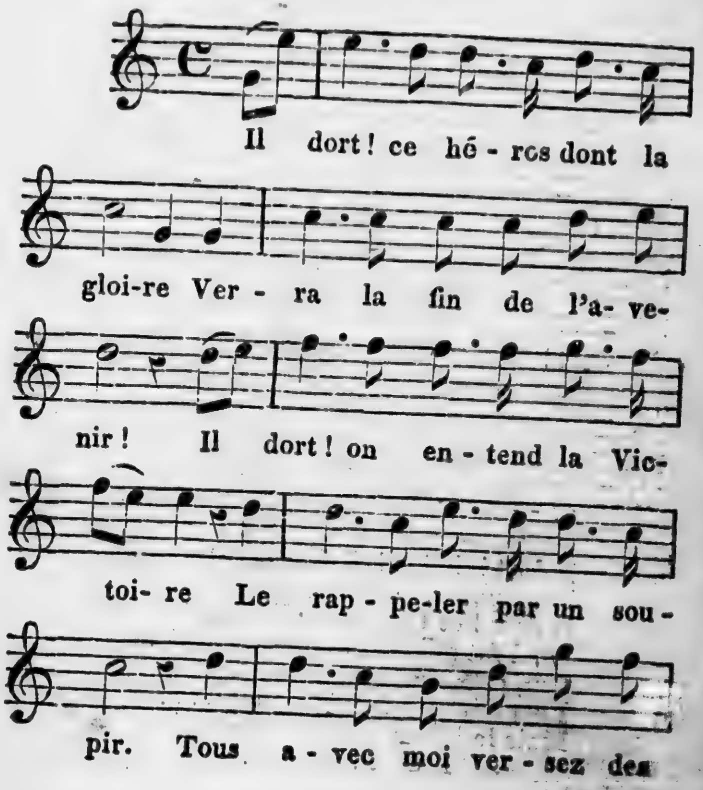
Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi.
Viens déposer ton nid sur ma fenêtre :
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

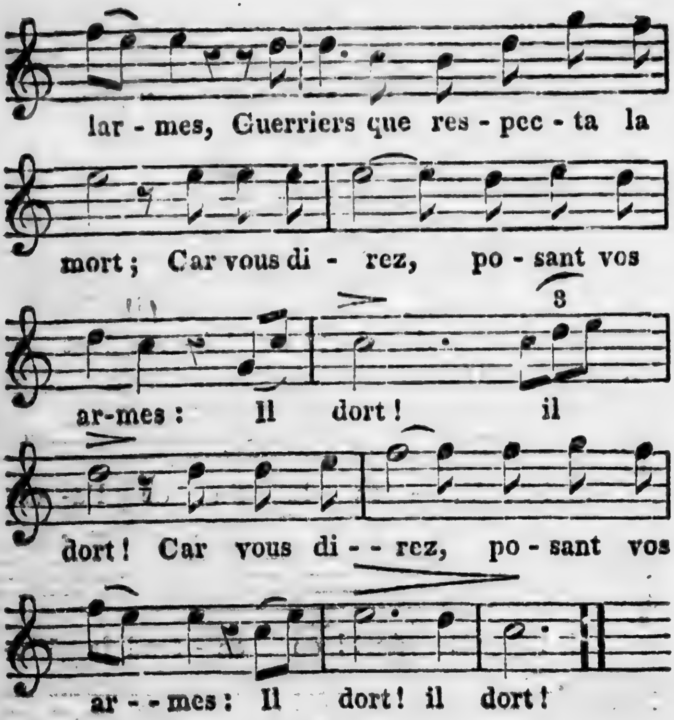
Dans ce désert le destin nous rassemble :
Ah ! ne crains pas d'y rester avec moi.
Si tu gémis, nous gémirons ensemble :
Ne suis-je pas exilé comme toi ?

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et ton exil et moi ;
Tu voleras au pays de Zéphire,
Ne puis-je, hélas ! y voler comme toi ?

LE SOMMEIL DU GRAND HOMME.

Andante.





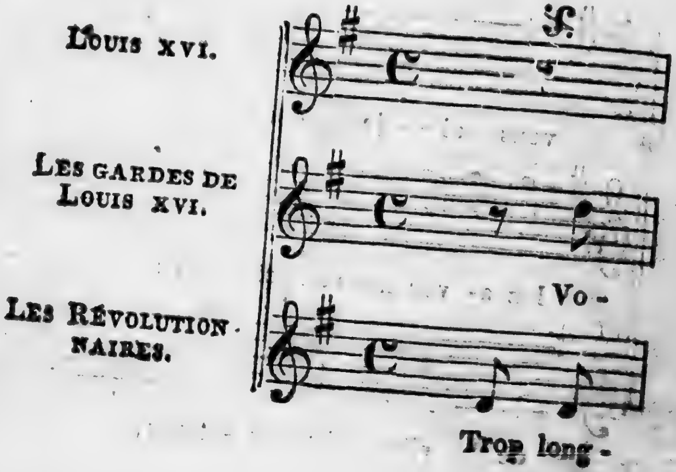
Il dort ! hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort ! et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor . . . .
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! il dort !

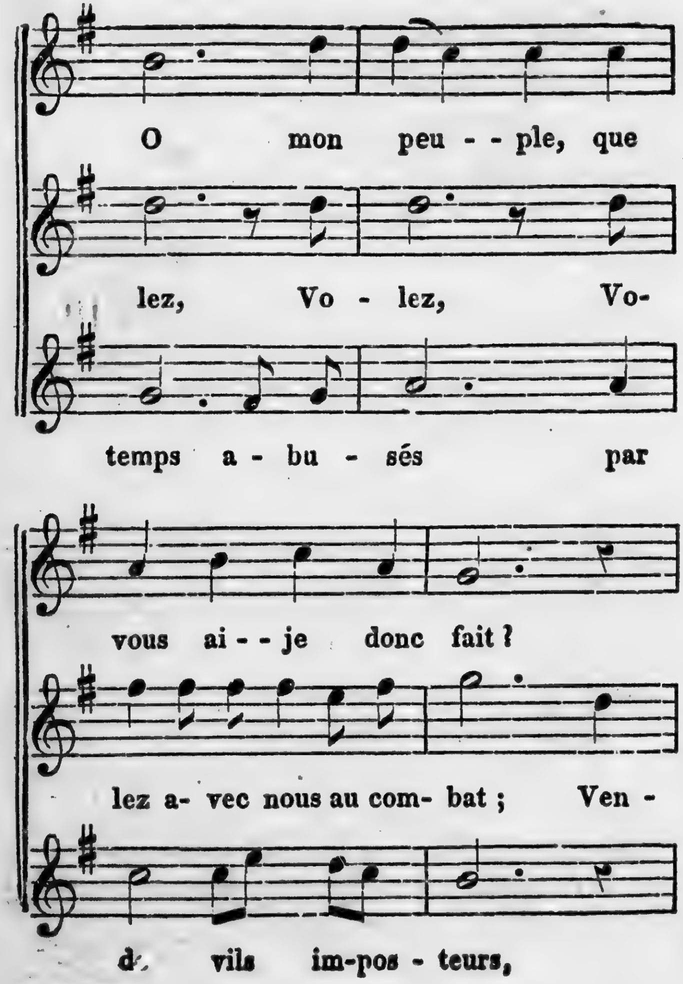
Il dort ! et sa tête repose
Sur les lauriers dus au vainqueur.
Il dort ! et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi, versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! il dort !

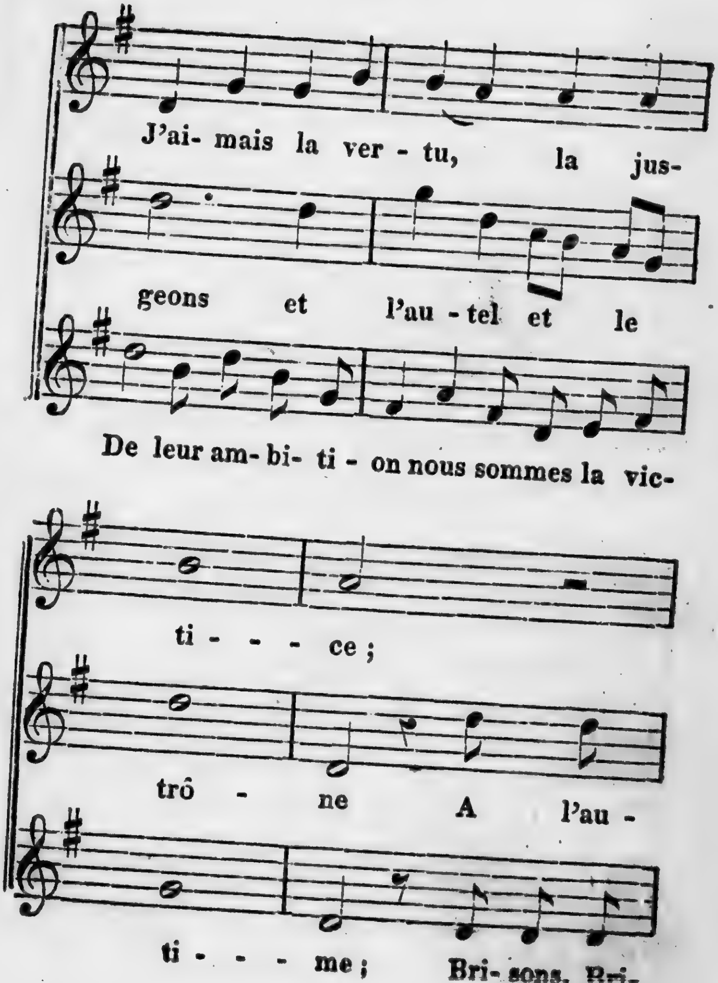
N. Aubin.

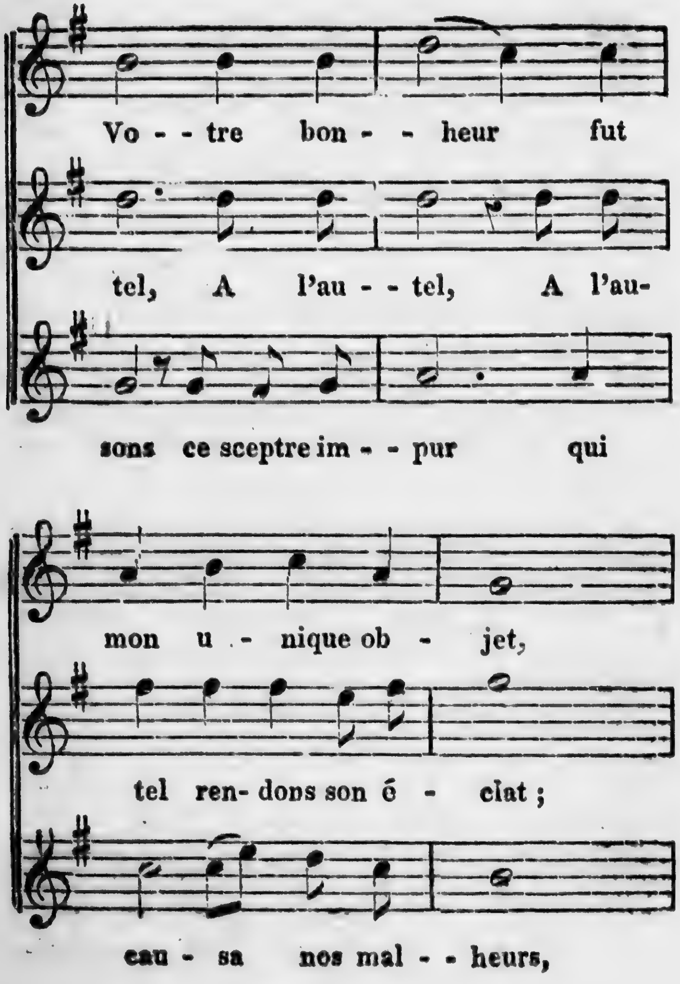
LOUIS XVI AUX FRANCAIS.

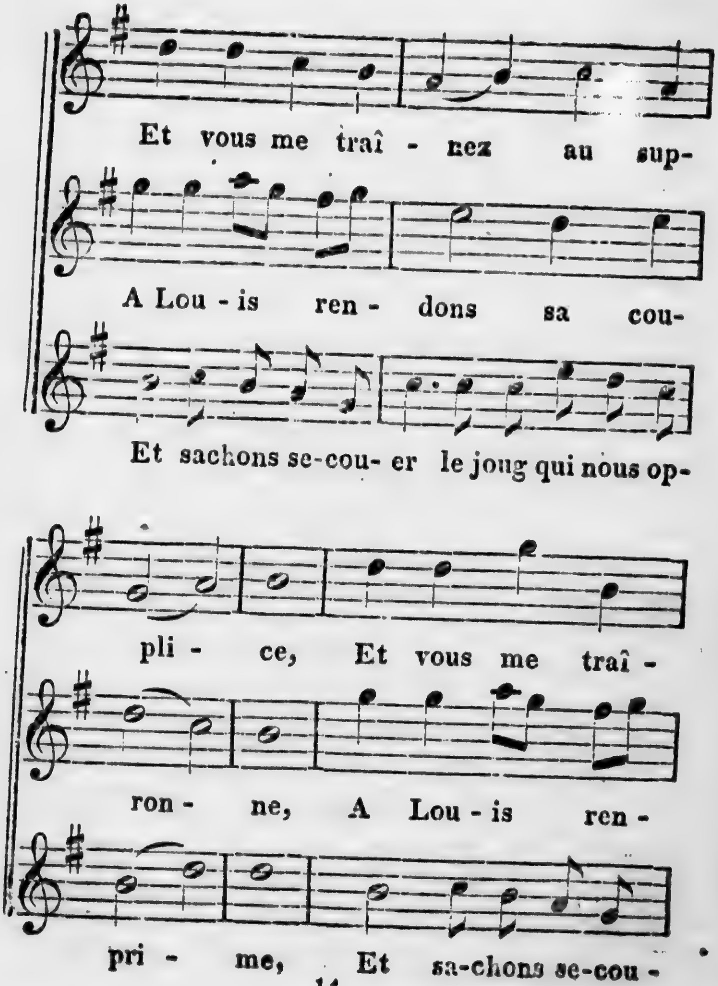
Chœur.

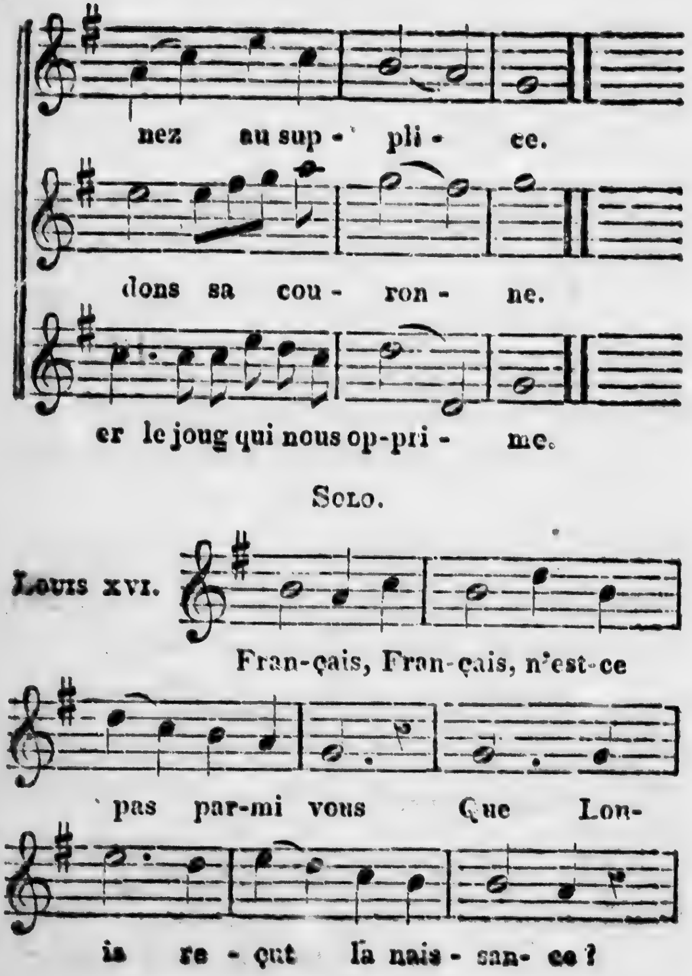


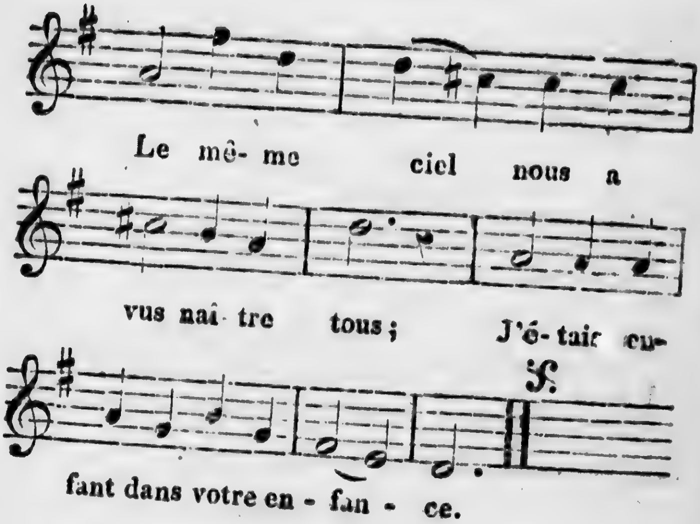

O mon peu - - ple, que
lez, Vo - lez, Vo-
temps a - bu - sés par
vous ai - - je donc fait ?
lez a- vec nous au com- bat ; Ven -
d vils im-pos - teurs,


J'ai- mais la ver - tu, la jus-
geons et l'au - tel et le
De leur am- bi- ti - on nous sommes la vic-
ti - - - ce ;
trô - ne A l'au -
ti - - - me ; Bri- sons, Bri-


Vo - - tre bon - - heur fut
tel, A l'au - - tel, A l'au-
sons ce sceptre im - - pur qui
mon u . - nique ob - jet,
tel ren- dons son é - clat ;
cau - sa nos mal - - heurs,


Et vous me traî - nez au sup-
A Lou - is ren - dons sa cou-
Et sachons se-cou- er le joug qui nous op-
pli - ce, Et vous me traî -
ron - ne, A Lou - is ren -
pri - me, Et sa-chons se-cou -


nez au sup - pli - ce.
dons sa cou - ron - ne.
er le joug qui nous op-pri - me.
Solo.
Louis XVI.
Fran-çais, Fran-çais, n'est-ce
pas par-mi vous Que Lon-
is re - çut la nais - san- ce ?



O mon peuple ! ai-je donc mérité
  Tant de tourments et tant de peines ?
Quand je vous ai donné la liberté,
  Pourquoi me chargez-vous de chaînes ?

Tout jeune encor, tous les Français en moi
  Voyaient leur appui tutélaire ;
Je n'étais pas encore votre roi,
  Et déjà j'étais votre père.

Quand je montai sur ce trône éclatant
  Que me destina ma naissance,
Mon premier pas dans ce poste brillant
  Fut un édit de bienfaisance.

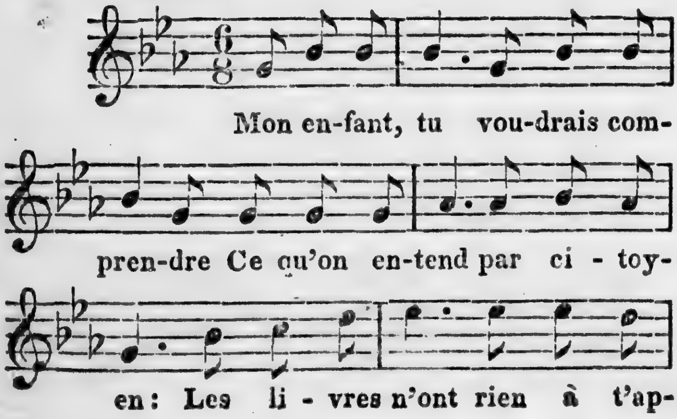
Nommez-les donc, nommez-moi les bienfaits
Dont ma main signa la sentence.
Un seul jour vit périr plus de Français
Que les vingt ans de ma puissance.

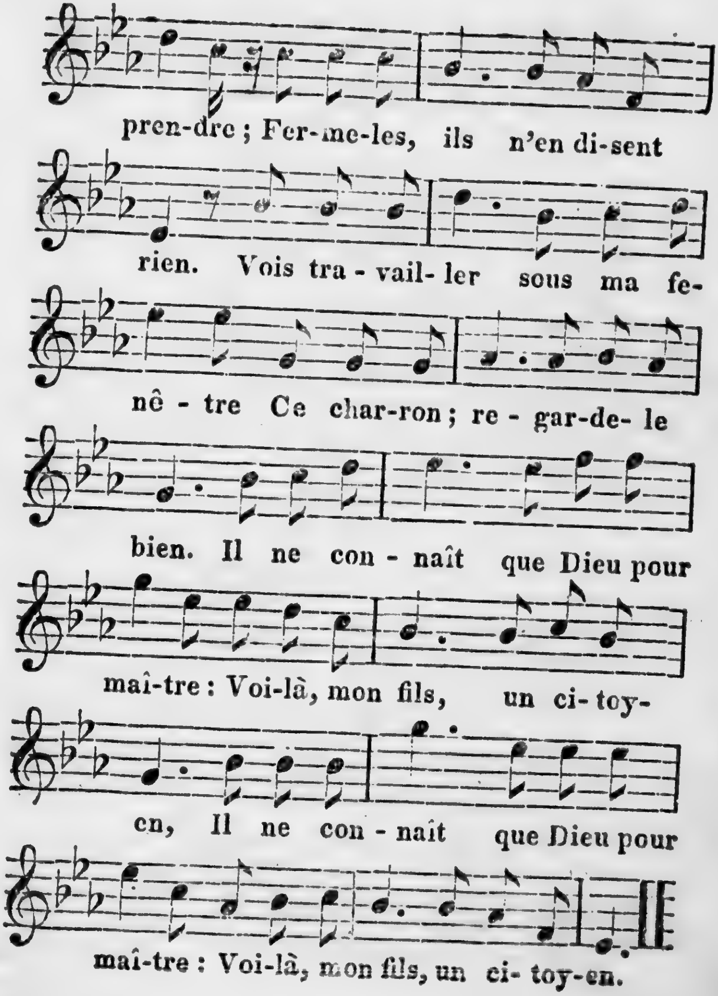
Si ma mort peut faire votre bonheur,
Prenez mes jours, je vous les donne.
Votre bon roi, déplorant votre erreur,
Meurt innocent, et vous pardonne.

O mon peuple ! recevez mes adieux :
Soyez heureux ; je meurs sans peine ;
Puisse mon sang, en coulant sous vos yeux,
Dans vos cœurs éteindre la haine !

LE CITOYEN.

Allegretto.




pren-dre ; Fer-me-les, ils n'en di-sent
rien. Vois tra - vail- ler sous ma fe-
nê - tre Ce char-ron ; re - gar-de- le
bien. Il ne con - naît que Dieu pour
maî-tre : Voi-là, mon fils, un ci- toy-
en, Il ne con - naît que Dieu pour
maî-tre : Voi-là, mon fils, un ci- toy-en.

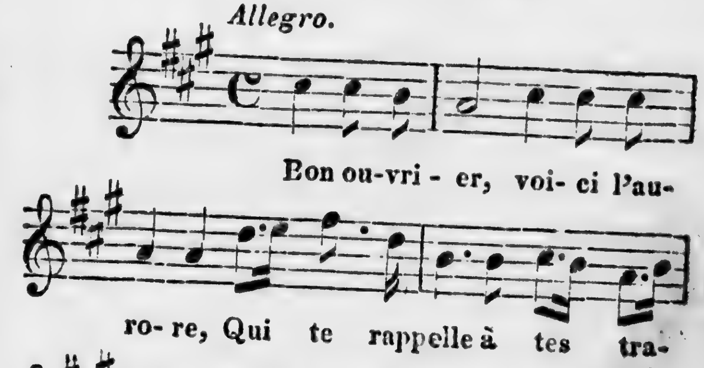
Vieux débris de la vieille armée,
Il vit tomber nos défenseurs ;
Il pleura la gloire éclipsée,
En espérant des jours meilleurs ;
Soudain la liberté l'appelle,
Le canon gronde : il est soldat ;
Il fait plus que mourir pour elle :
Il conduit ses fils au combat.

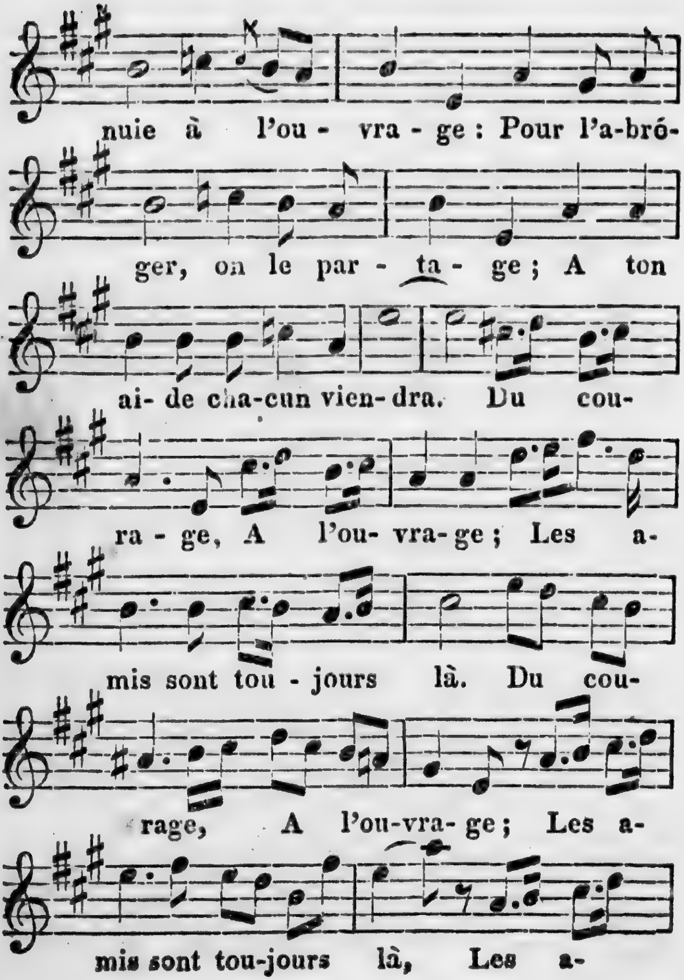
Enfants, dit-il, c'est la patrie
Qui dans nos mains remet son sort :
Honte à qui ménage sa vie !
Enfants, la victoire ou la mort !
Des larmes sillonnaient sa joue ;
Il combattait couvert de sang,
Et foulait aux pieds, dans la boue,
L'étendard brisé du tyran.

Il revient, après la victoire,
Travailler avec ses enfants.
Que de noms inscrits dans l'histoire
Ne valent pas ces pauvres gens !
Comme eux, ne sers que la patrie :
La gloire est tout, l'argent n'est rien,
Pour qui sait honorer sa vie
Par les vertus du citoyen.

Cette horreur de la tyrannie,
Ce mépris d'un vil intérêt,
Ce noble amour de la patrie,
Sont-ils dans le cœur d'un sujet ?
L'orgueil d'un maitre est la limite,
Qu'il ne peut franchir vers le bien ;
Son âme étroite est trop petite
Pour les vertus du citoyen.

CHANT DE L'OUVRIER.




nuie à l'ou - vra - ge : Pour l'a-bró-
ger, on le par - ta - ge ; A ton
ai- de cha-cun vien- dra. Du cou-
ra - ge, A l'ou- vra- ge ; Les a-
mis sont tou - jours là. Du cou-
rage, A l'ou-vra- ge ; Les a-
mis sont tou-jours là, Les a-

mis sont tou - jours là.

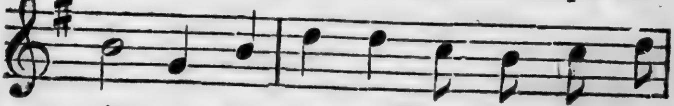
Bon ouvrier, c'est le dimanche,
Que tout chagrin est oublié ;
Quelle gaîté naive et franche !
Trinquons un verre à l'amitié.
Boire tout seul est un outrage :
En bon compagnon l'on partage
Cette bouteille que voilà.
Du courage,
A l'ouvrage ;
Les amis sont toujours là.

LE REFRAIN DES OUVRIERS.

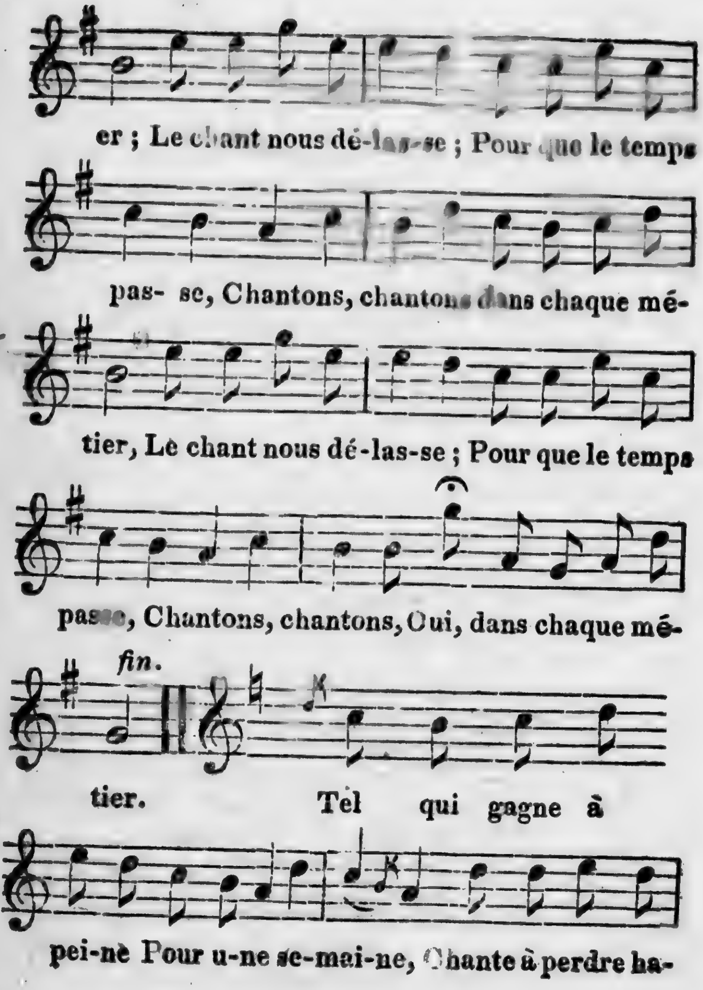
REFRAIN.

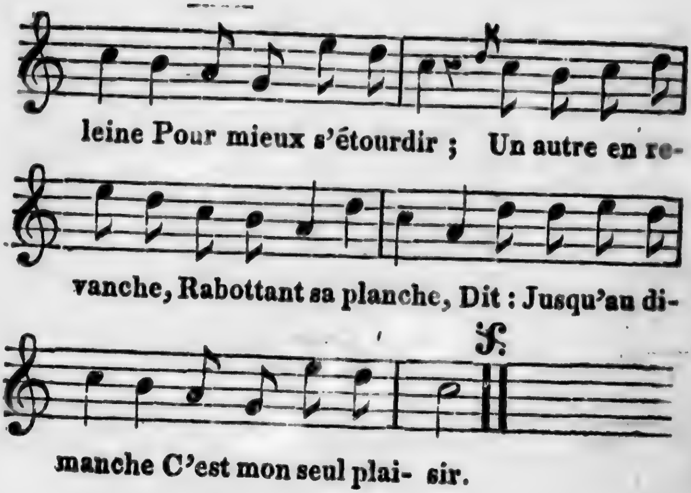
Allegro.

Chantons, chantons dans chaque mé-



tier : Le chant ra-nime un bon ou- vri-


er ; Le chant nous dé-las-se ; Pour que le temps
pas- se, Chantons, chantons dans chaque mé-
tier, Le chant nous dé-las-se ; Pour que le temps
passe, Chantons, chantons, Oui, dans chaque mé-
fin.
tier. Tel qui gagne à
pei-nè Pour u-ne se-mai-ne, Chante à perdre ha-



Trop jeune pour être
Habile à connaître
L'état de son maître,
Que dit l'apprenti ?
Et que lui réplique,
Soit dans sa boutique,
Soit dans sa fabrique,
L'ouvrier fini ?...
Chantons, chantons, &c.

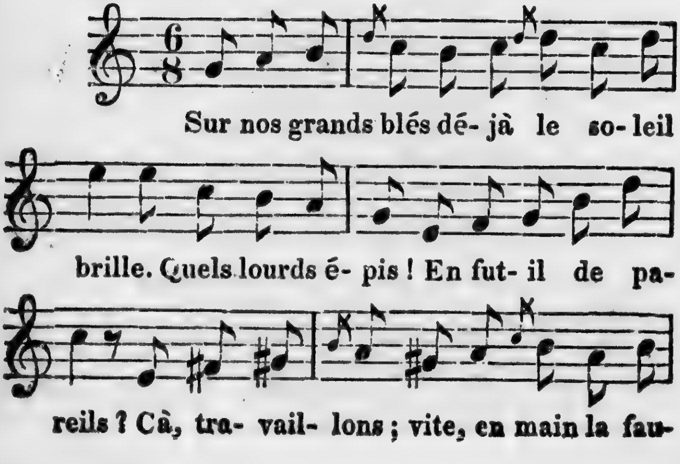
Pour faire un chef-d'œuvre,
Dès l'aurore à l'œuvre,
Le pauvre manœuvre
Croiserait ses bras,
Et sur son ouvrage,
Le front tout en nage,

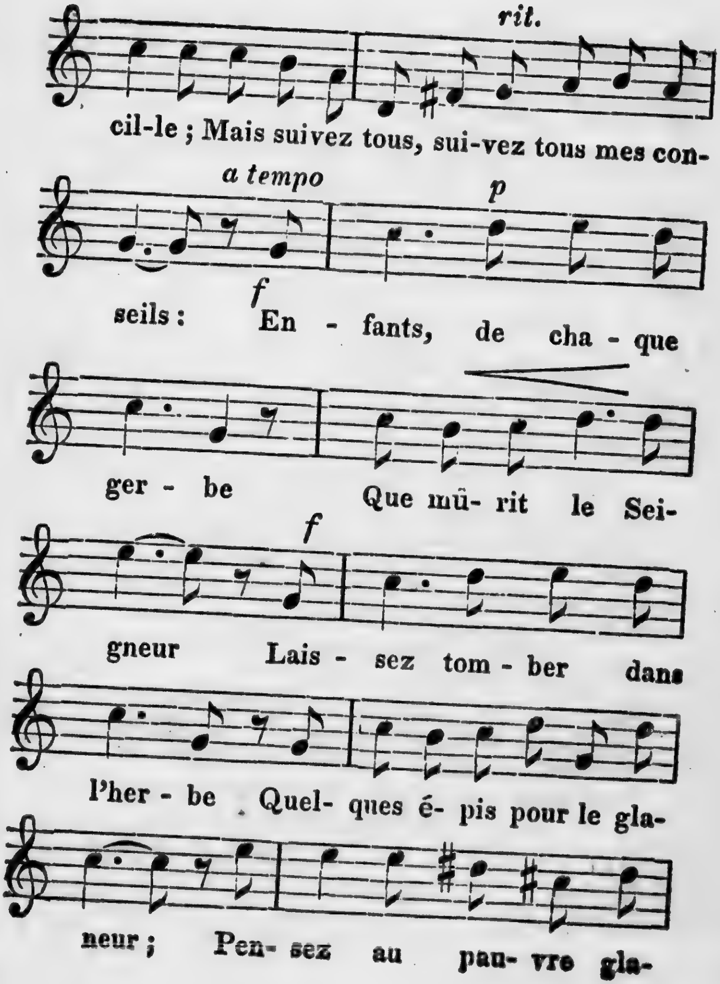
Il perdrait courage,
S'il ne disait pas :
  Chantons, chantons, &c.

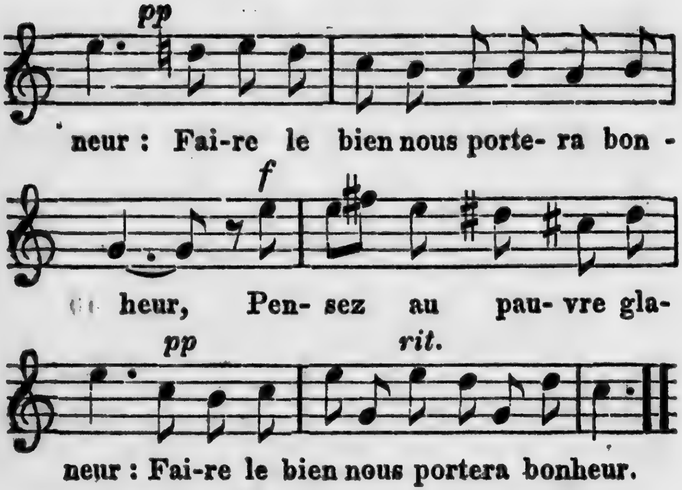
Couvreur, ébéniste,
Menuisier, lampiste,
Maçon, machiniste,
Doreur, tonnelier :
Chacun d'eux se vante
D'avoir, lorsqu'il chante,
L'âme plus contente
Qu'un riche banquier.
  Chantons, chantons, &c.

CHANT DES MOISSONNEURS.

Allegretto. L. Clapisson.




rit.
cil-le ; Mais suivez tous, sui-vez tous mes con-
a tempo
p
f
seils : En - fants, de cha - que
ger - be Que mû- rit le Sei-
f
gneur Lais - sez tom - ber dans
l'her - be Quel- ques é- pis pour le gla-
neur ; Pen- sez au pau- vre gla-



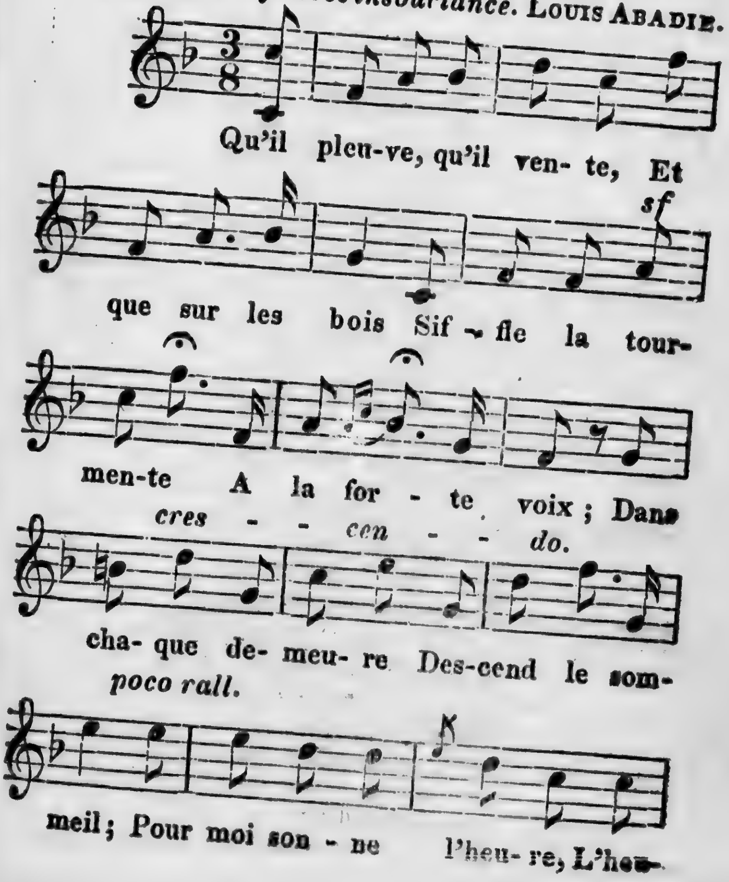
Notre pasteur dit que le grain qu'on donne
Est le meilleur qu'on puisse récolter.
Il le prouvait, quand il disait au prône :
Donner au pauvre, à Dieu n'est que prêter.
Aussi de chaque gerbe, &c.

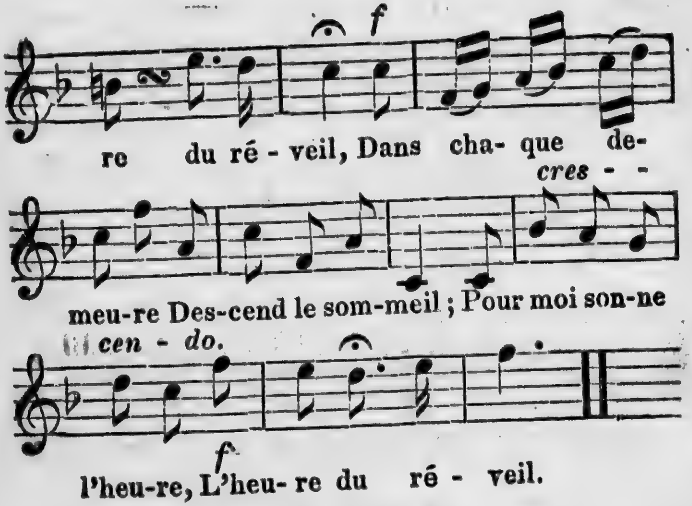
Au pauvre ici le peu qu'on abandonne,
Dieu pour beaucoup ailleurs le comptera.
Des grains donnés la moisson sera bonne :
Pour nous, au ciel, Dieu les centuplera.
Aussi de chaque gerbe, &c.

ÉMILE BARATEAU.

LE CHANT DU CONTREBANDIER.

Allegro. mf. avec insouciance. LOUIS ABADIE.





Je pars le pied leste,
L'oreille aux aguets,
Et j'ai sous ma veste
De bons pistolets.
Silence ! silence !
Car dans le hallier
Voici que s'avance
Le contrebandier.

Quand la nuit s'étoile,
Je dors à mon tour ;
D'un plus sombre voile
J'attends le retour.
J'aime les nuées
Aux flancs pleins de bruits ;
Mes belles journées
Sont les noires nuits.

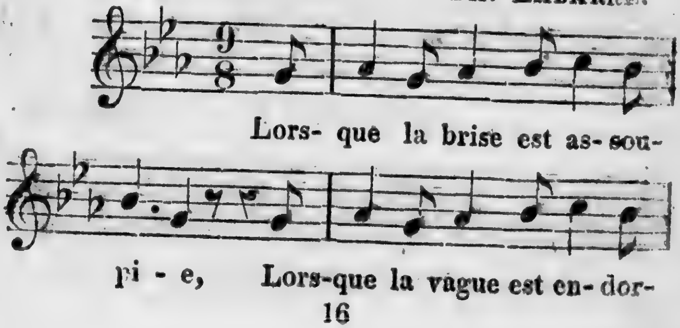
Mais, l'ombre est profonde,
Et les gabeloux,
Quand la foudre gronde,
Ronflent dans leurs trous ;
Alors à ma bande
Je donne l'essor,
Et la contrebande
Arrive à bon port.

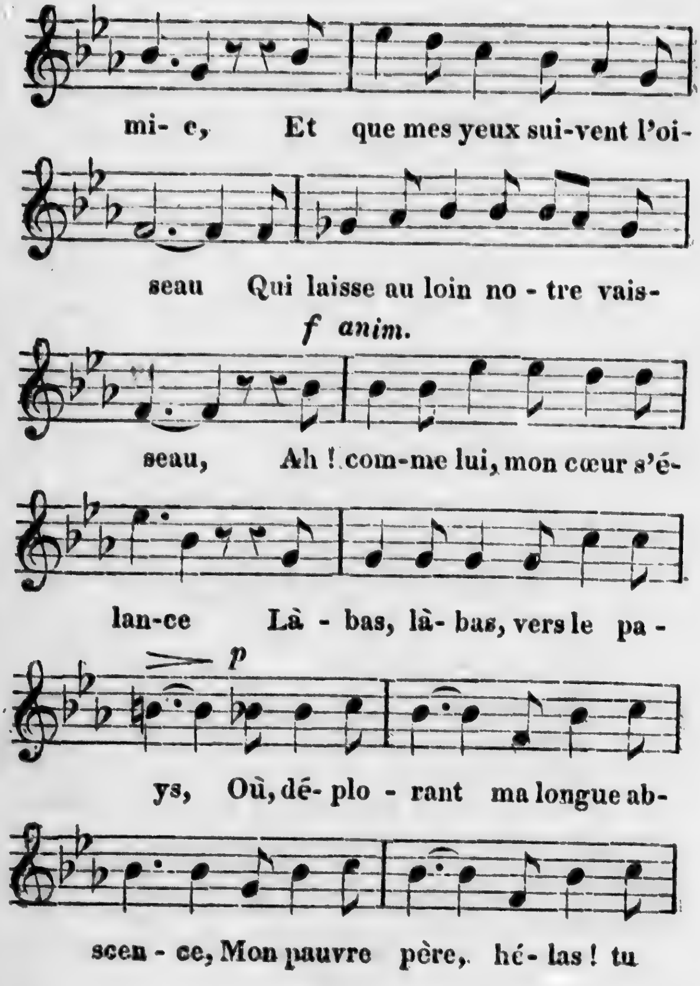
Narguant la régie,
J'ai du bon tabac,
De l'horlogerie,
Du rum et du tac ;
Au diable la clique,
Douane et commis,
Moi, je fais la nique
Aux droits réunis.

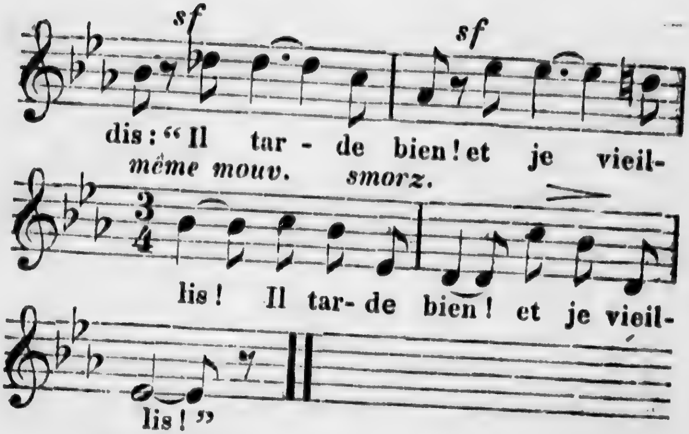
XAVIER DE MONTÉPAIN.

LE CHANT DU MATELOT.

Allegretto con moto. TH. LABARRE.




mi- e, Et que mes yeux sui-vent l'oi-
seau Qui laisse au loin no - tre vais-
f anim.
seau, Ah ! com-me lui, mon cœur s'é-
lan-ce Là - bas, là- bas, vers le pa -
p
ys, Où, dé- plo - rant ma longue ab-
scen - ce, Mon pauvre père, hé- las ! tu

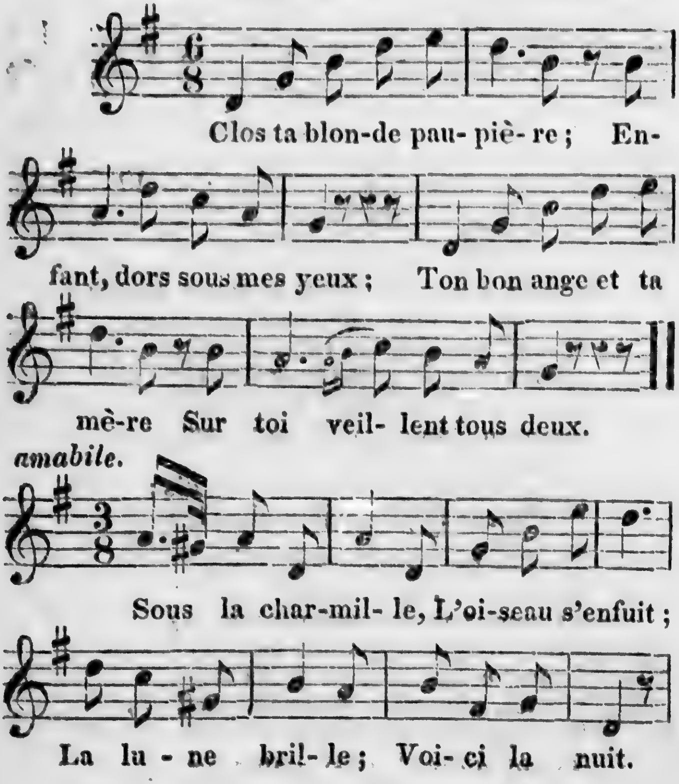


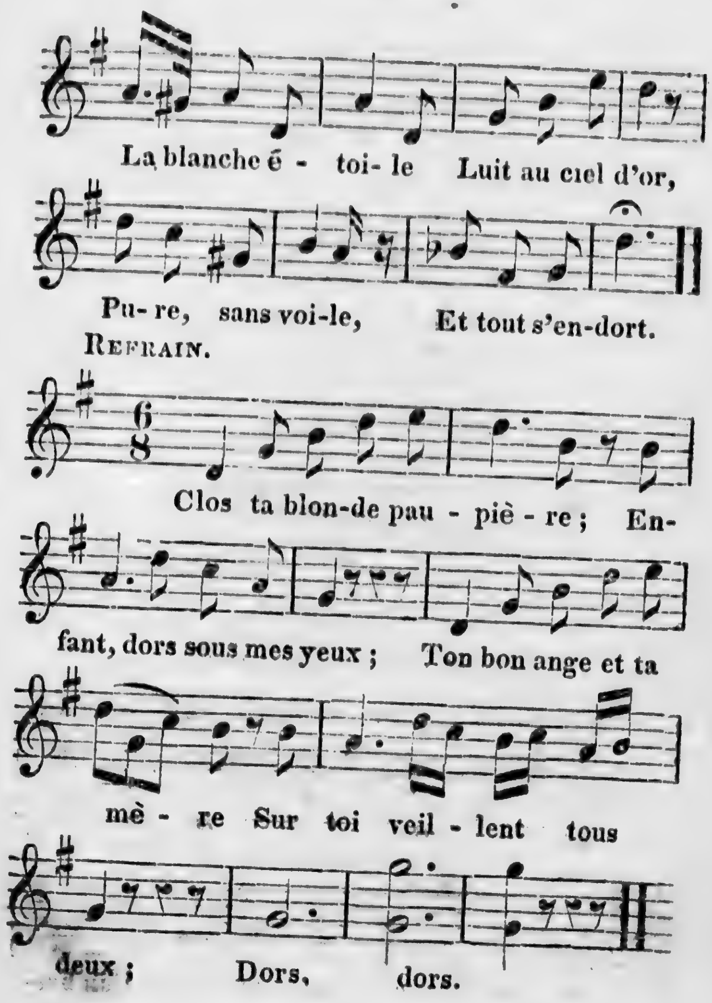
Quand des beaux jours la douce aurore
Là, sur les flots, me trouve encore ;
Quand mon regard au loin se perd,
Et n'aperçoit qu'un long désert ;
Ah ! comme alors je me rappelle
Le beau printemps de mon pays,
Où me devance l'hirondelle !
Et puis, mon père, hélas ! tu dis :
" Il tarde bien ! et je vieillis ! "

Éveille-toi. vague endormie ;
Éveille-toi, brise assoupie,
Et chasse au loin notre vaisseau,
Plus vite encor que cet oiseau ;
Ramène-moi vers notre France,
Où toi, mon père, heureux, surpris,
Te rappelant ma longue absence,
Tu me diras : " Reste, mon fils ;
" Ne t'en va plus, car je vieillis. "

LE CHANT DU BERCEAU.

Andantino grazi·ozo. J. CONCONE.




La blanche é - toi- le Luit au ciel d'or,
Pu- re, sans voi-le, Et tout s'en-dort.
REFRAIN.
Clos ta blon-de pau - piè - re ; En-
fant, dors sous mes yeux ; Ton bon ange et ta
mè - re Sur toi veil - lent tous
deux ; Dors, dors.

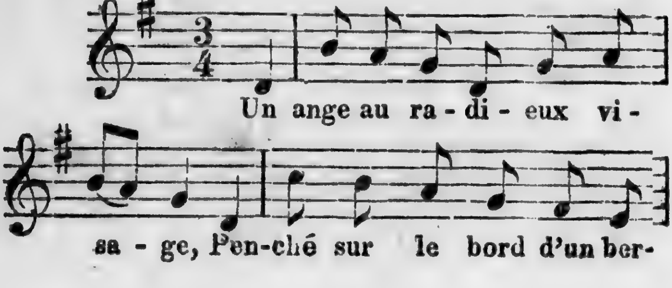
On dit qu'en rêve,
Enfant charmant,
Dieu vous enlève
Au firmament.
Là, tous les anges
Chantent joyeux
Gloire et louanges
Au roi des cieux.
Clos ta blonde paupière, &c.

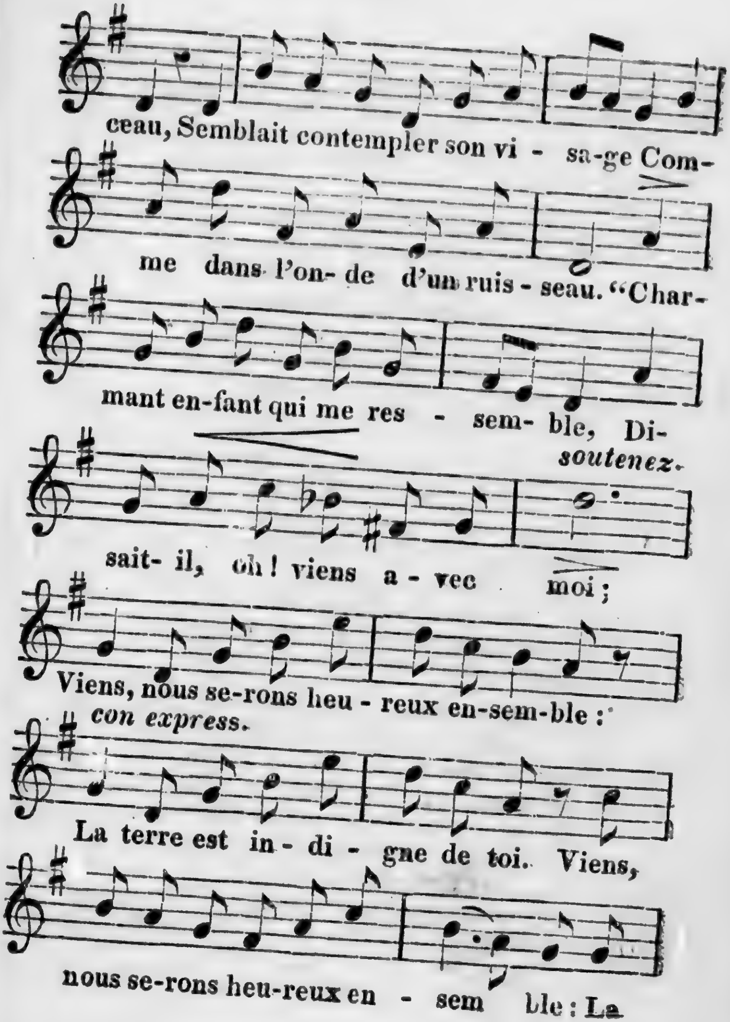
Sommeille encore,
Et que longtemps
Ton cœur ignore
Tous nos tourments.
Que tous les songes
Soient au réveil
Les doux mensonges
D'un doux sommeil.
Clos ta blonde paupière, &c.

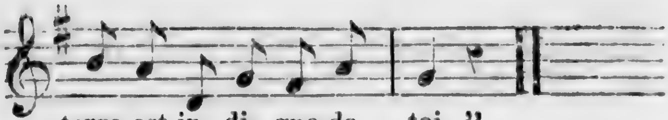
E. PLOUVIER.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Andante sostenuto. AMÉDÉE DE BEAUPLAN.




ceau, Semblait contempler son vi - sa-ge Com-
me dans l'on- de d'un ruis - seau. "Char-
mant en-fant qui me res - sem- ble, Di-
soutenez.
sait- il, oh ! viens a - vec moi ;
Viens, nous se-rons heu - reux en-sem-ble :
con express.
La terre est in- di - gne de toi. Viens,
nous se-rons heu-reux en - sem ble : La



« Là, jamais entière allégresse.
L'âme y souffre de ses plaisirs ;
Les airs de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs douceurs.
Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient flétrir ton front si pur !
Et dans l'amertume des larmes
Se terniraient tes yeux d'azur ! »

« Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler.
Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse tes vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure,
Ainsi que tes premiers moments.

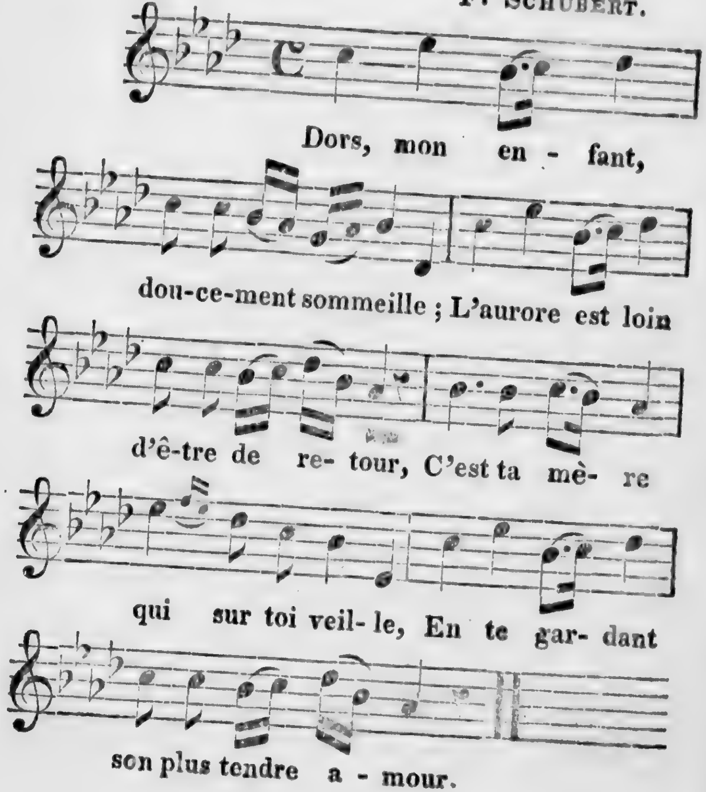
« Que les fronts y soient sans nuage
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »
Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère ! ton fils est mort.

REBOUL.

DORS, MON ENFANT.

Lent.

F. Schubert.



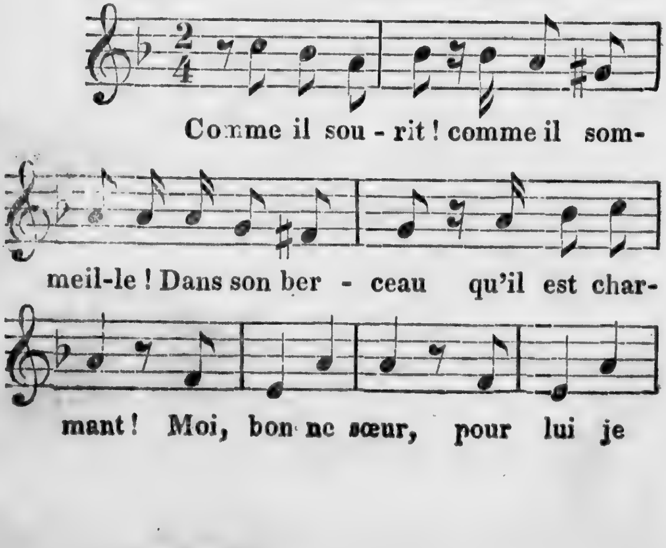
Ne pleure pas : la sainte madone,
A ton réveil, bénira tes jeux.
 Pour qui l'aime, elle est si bonne !
Toujours son cœur s'ouvre au malheureux.

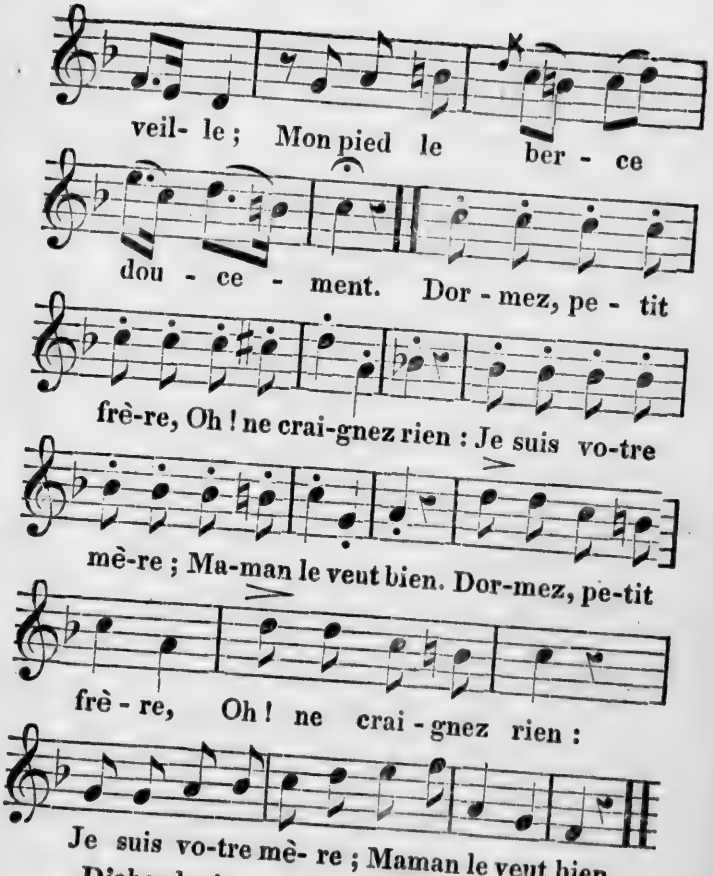
Toi seul, mon fils, de mon existence
Seras un jour l'ivresse et l'espoir.
 Je veux être ta providence,
Et dans tes vœux lire mon devoir.

CREVEL DF CHARLEMAGNE.

LA PETITE MAMAN.

Légèrem. ÉDOUARD BRUGUIÈRE.





D'abord c'est moi qui veux l'instruire,
Pour le former suivant mon goût.
Dans ce dessein j'apprends à lire ;
Car je prétends qu'il sache tout.

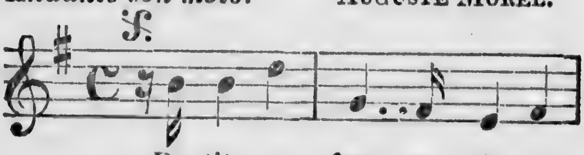
N'ayez jamais d'humeurs mutines ;
Que nous soyons de vous contents,
Et vous aurez de mes pralines,
Quand vous aurez poussé des dents.

Oh ! que ma tante s'est trompée,
Hier, avec son beau présent :
Là, m'apporter une poupée
Quand je me dois à mon enfant !

J.-J. Porchat.

L'HORLOGE DE LA NOURRICE.

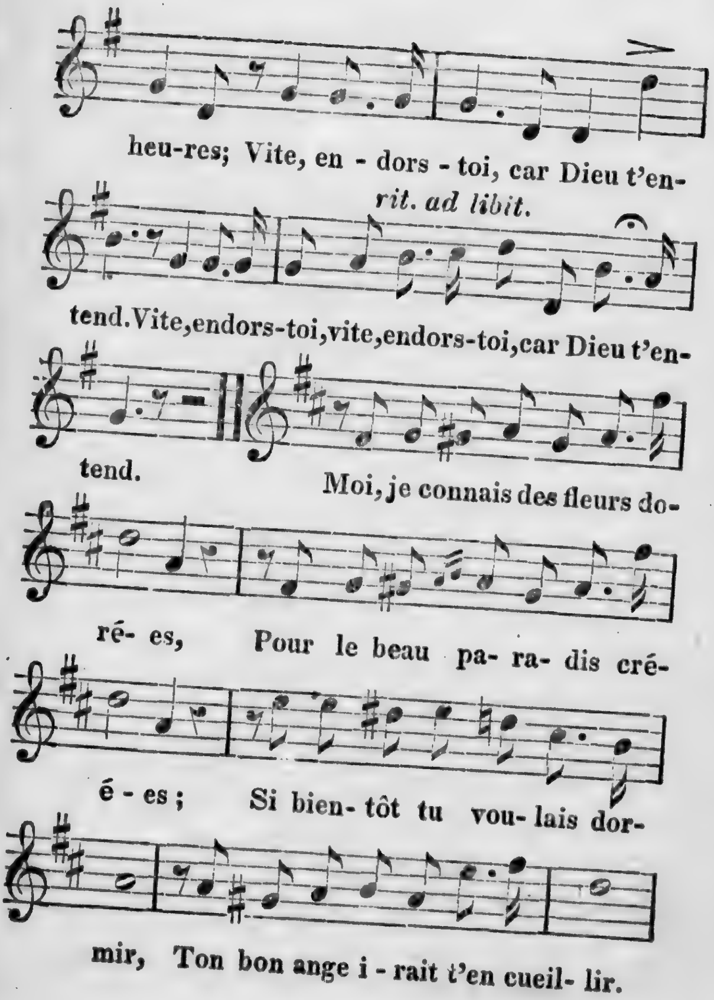
Andante con moto. Auguste Morel.

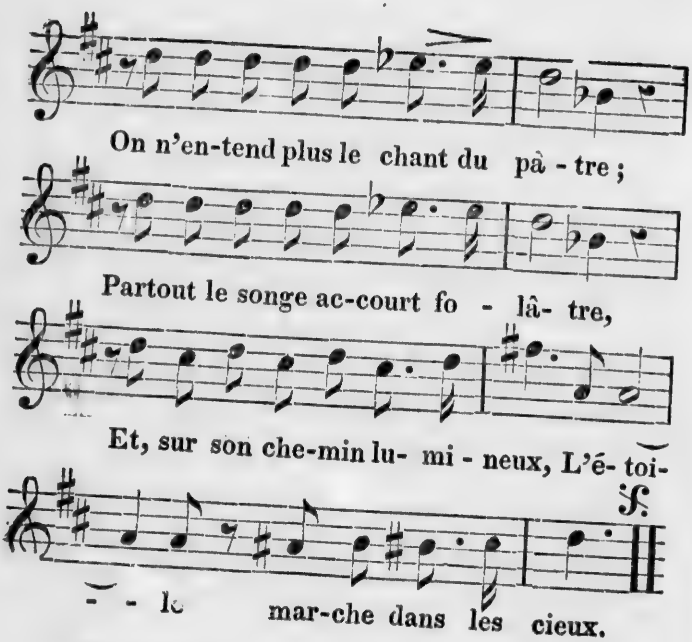


Pe- tit en - fant, pe - tit en-

fant, La Vier- ge dort, et toi, tu

pleu-res ! L'hor-lo-ge sonne, il est deux


heu-res; Vite, en - dors - toi, car Dieu t'en-
rit. ad libit.
tend.Vite,endors-toi,vite,endors-toi,car Dieu t'en-
tend.
Moi, je connais des fleurs do-
ré- es, Pour le beau pa- ra- dis cré-
é - es ; Si bien- tôt tu vou- lais dor-
mir, Ton bon ange i - rait t'en cueil- lir.



Va, ne crains rien, rose vermeille ;
Dors, ton bon ange est là qui veille ;
La lune luit au firmament ;
La lampe brûle mollement ;
Le vent souffle, et la porte crie ;
La feuille vole, et l'arbre plie ;
Mais l'oiseau dort calme et muet,
Caché dans son lit de duvet.
Petit enfant, &c.

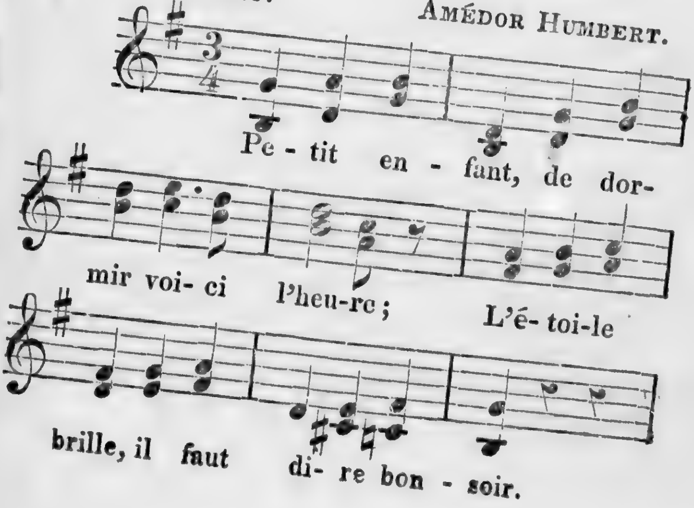
Déjà s'éveille toute chose,
L'abeille est sur l'espalier rose ;

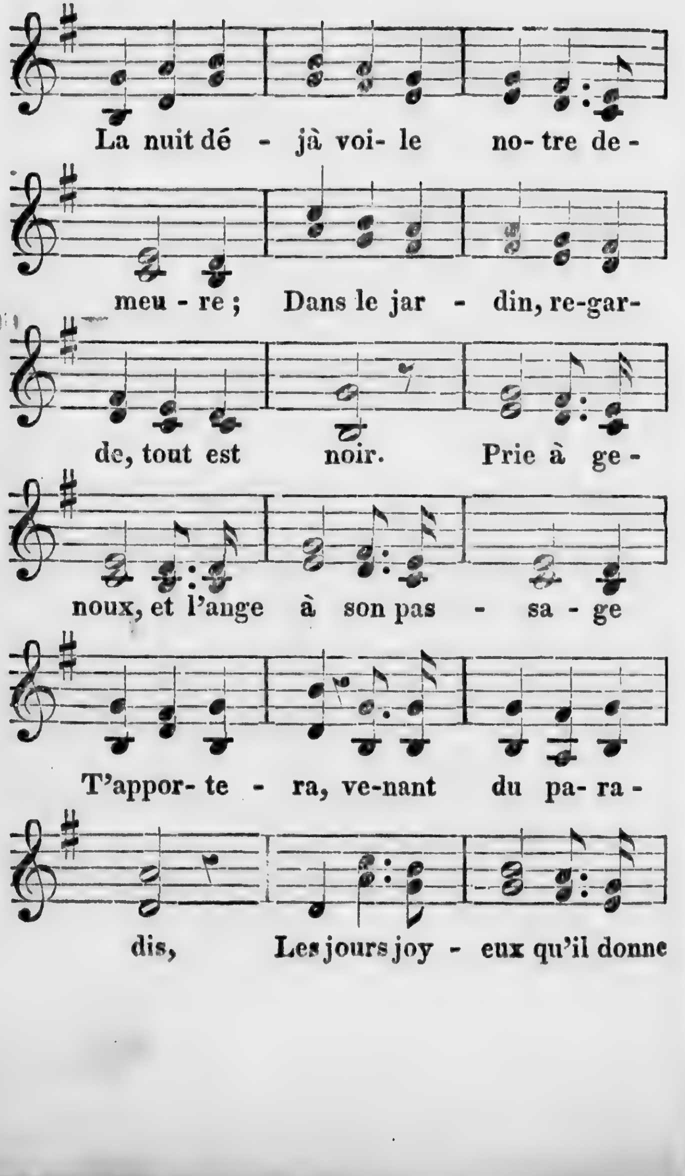
Déjà le chien noir du berger
S'élance joyeux du verger
Sur le toit bleu de la tourelle ;
Déjà gémit la tourterelle ;
Déjà ta sœur, dans le sentier,
Cueille la fleur de l'églantier.
Petit enfant, tu dors enfin.
Sur toi la Vierge à son tour veille ;
Doucement près d'elle sommeille,
Dors, je te laisse dans sa main.

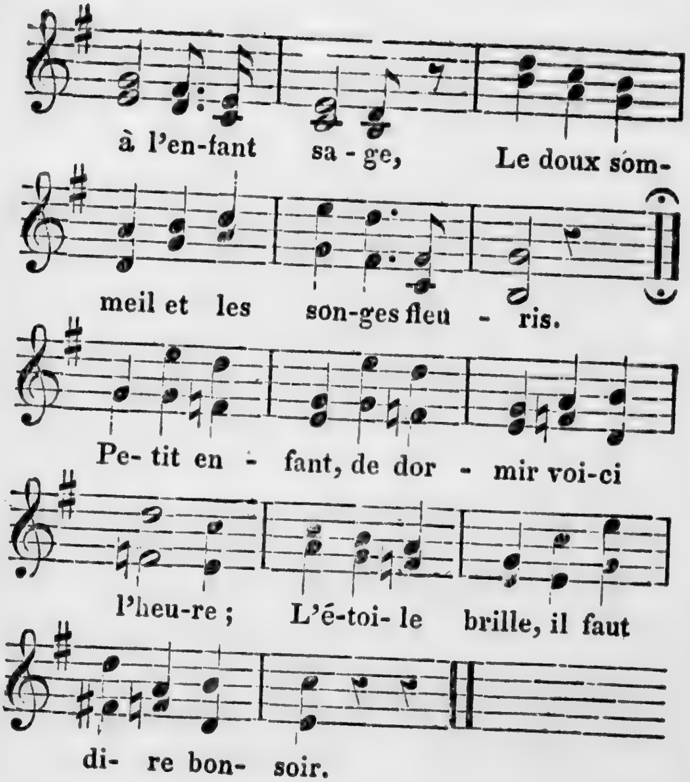
MME. LAURE JOURDAIN.

PETIT ENFANT, BONSOIR.

Andantino. AMÉDOR HUMBERT.




La nuit dé - jà voi- le no- tre de -
meu - re ; Dans le jar - din, re-gar-
de, tout est noir. Prie à ge -
noux, et l'ange à son pas - sa - ge
T'appor- te - ra, ve-nant du pa- ra -
dis, Les jours joy - eux qu'il donne



Ferme tes yeux, ne crains rien, moi je veille
La nuit, le jour, sans jamais me lasser ;
Puis des beaux chants qui charment ton oreille
Bien doucement ma voix va te bercer ;
Et dans les cieux quand reviendra l'aurore,

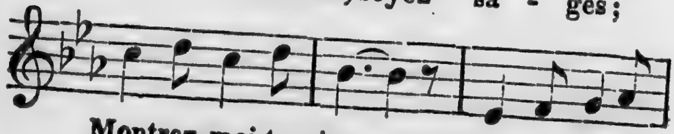
Lorsque les fleurs s'ouvriront au soleil,
Je serai là pour te sourire encore,
Pour te donner mes baisers au réveil.
Petit enfant, &c.

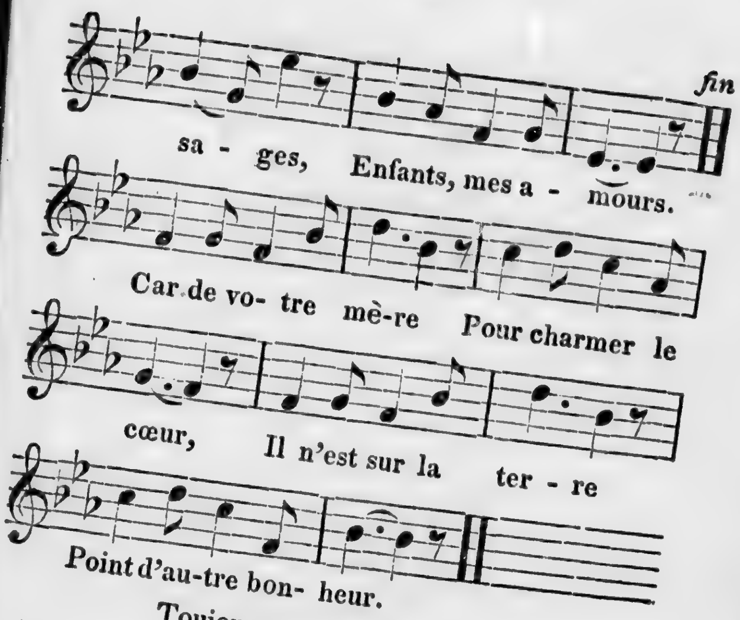
Tu grandiras ; moi, toujours ton amie,
J'aurai pour toi mêmes soins, même amour ;
Vivre pour toi, voilà ma seule envie ;
Puisse ton cœur me payer de retour !
Si le destin te devenait contraire,
Si loin de toi le bonheur semblait fuir,
Tu trouveras encor près de ta mère,
Mon pauvre enfant, la force de souffrir.
Petit enfant, &c.

Mme. Priou.

ENFANTS, SOYEZ SAGES.

Mlle. Amélie Bernoux.





Toujours, sœurs et frères,
Soyez bons amis ;
Dans vos jours prospères
Vous serez bénis.

Jamais de colère,
De propos menteur :
La bouche sincère
Suit toujours le cœur.

N'ayez défiance
De sévérité :
Toujours l'indulgence
Suit la vérité.

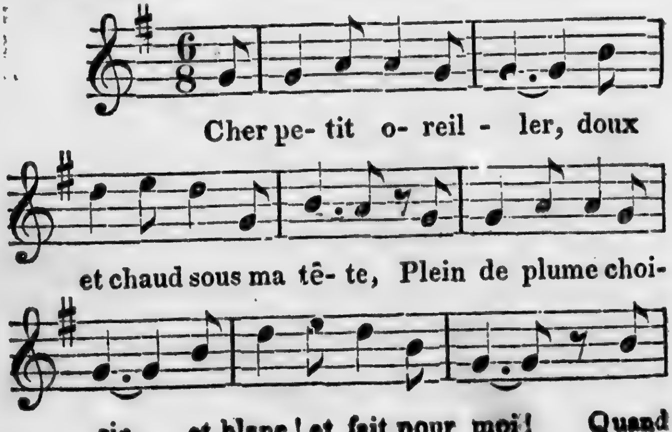
Enfants, Dieu vous aime ;
Vous serez heureux,
Si, l'aimant de même,
Vous comblez mes vœux.

Et pour votre mère,
Mes petits chéris,
Vous ferez sur terre
Un vrai paradis.

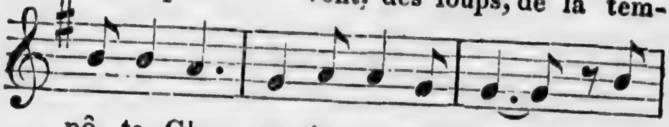
MME. PRIOU.

L'OREILLER DE L'ENFANT.

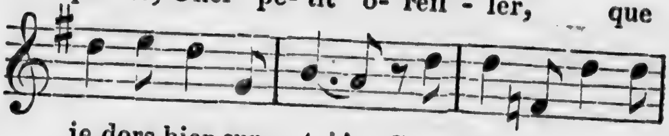
Andantino. Mad. PAULINE DUCHAMBGE.



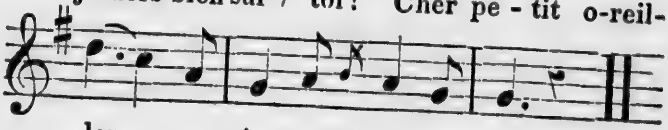
on a peur du vent, des loups, de la tem-



pê- te, Cher pe- tit o- reil - ler, que



je dors bien sur toi ! Cher pe - tit o-reil-



ler, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus,
[sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil, ô destinée amère !
Maman, douce maman, cela me fait gémir.

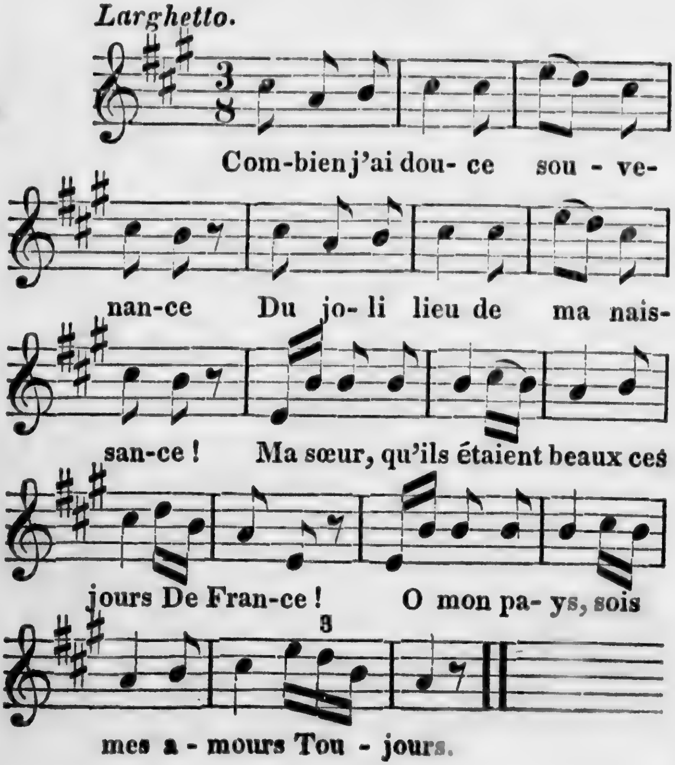
Et quand j'ai prié Dieu, pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien ;
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'ar-
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien. [ranges,

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gai de la voir

Je vais dire tout bas ma plus tendre prière ;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir.

MME. DESBORDES-VALMORE.

LES SOUVENIRS.



Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux,
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

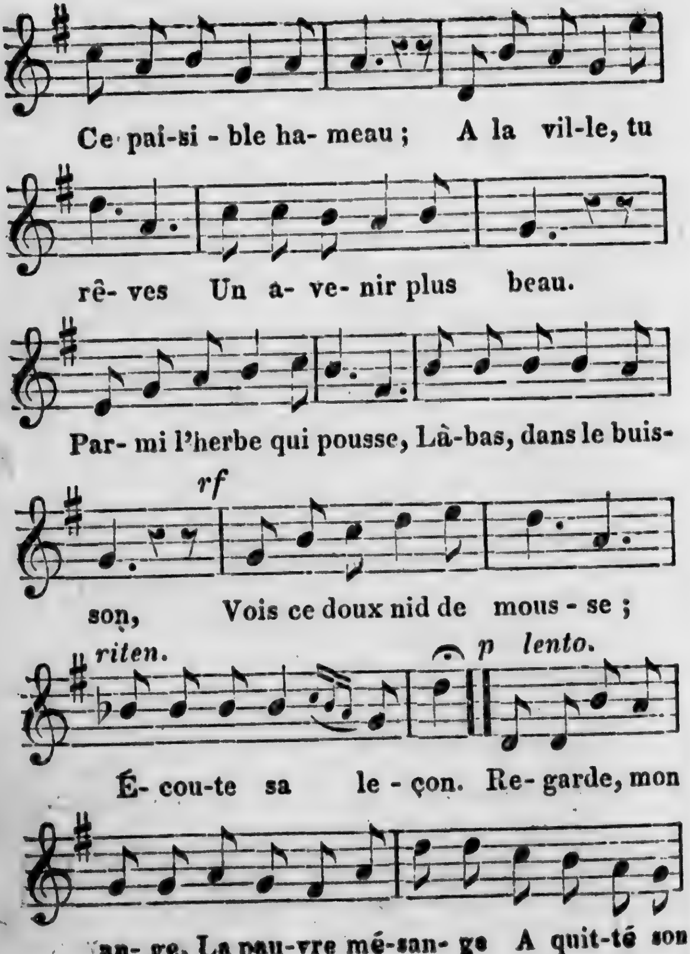
Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Daure,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour ?

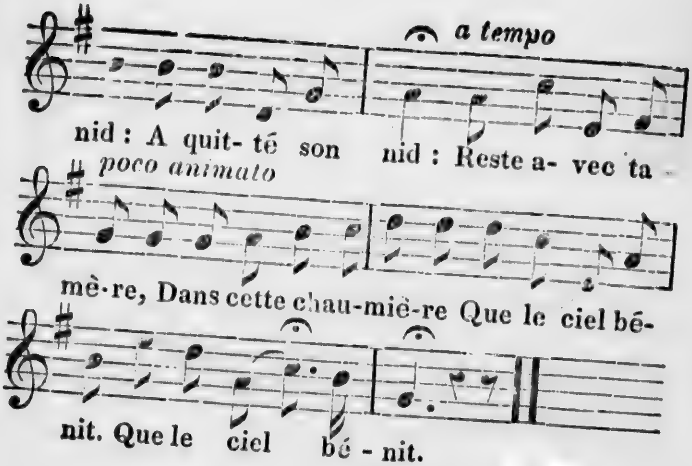
CHATEAUBRIAND.

RESTE AVEC TA MÈRE.

Andantino.

L. ABADIE.


Ce pai-si - ble ha- meau ; A la vil-le, tu
rê- ves Un a- ve- nir plus beau.
Par- mi l'herbe qui pousse, Là-bas, dans le buis-
rf
son, Vois ce doux nid de mous - se ;
riten.
p lento.
É- cou-te sa le - çon. Re- garde, mon
'an- ge, La pau-vre mé-san- ge A quit-té son



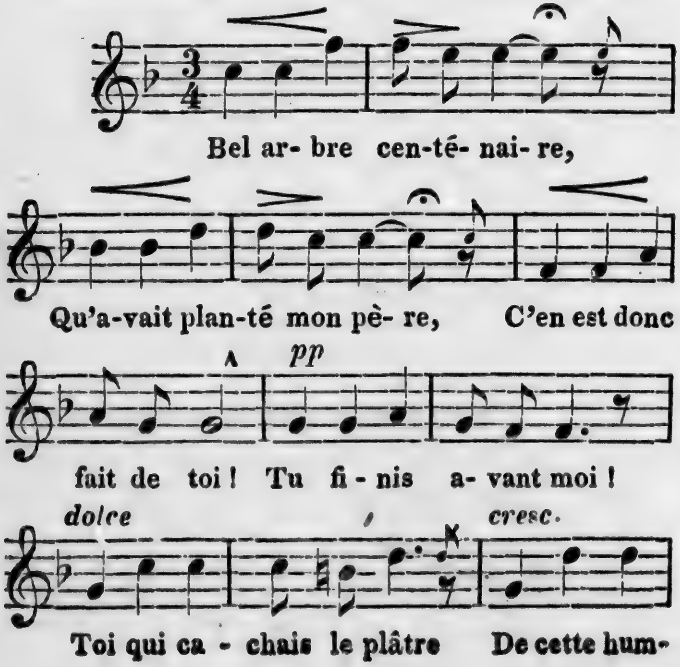
Sous l'aile qui l'abrite
L'oiseau, bien faible encor,
Se dérobe, et trop vite
Veut prendre son essor.
Vois, sa mère inquiète
L'appelle dans le pré,
Et suit l'aigle qui guette
Son petit adoré.
Regarde, mon ange, &c.

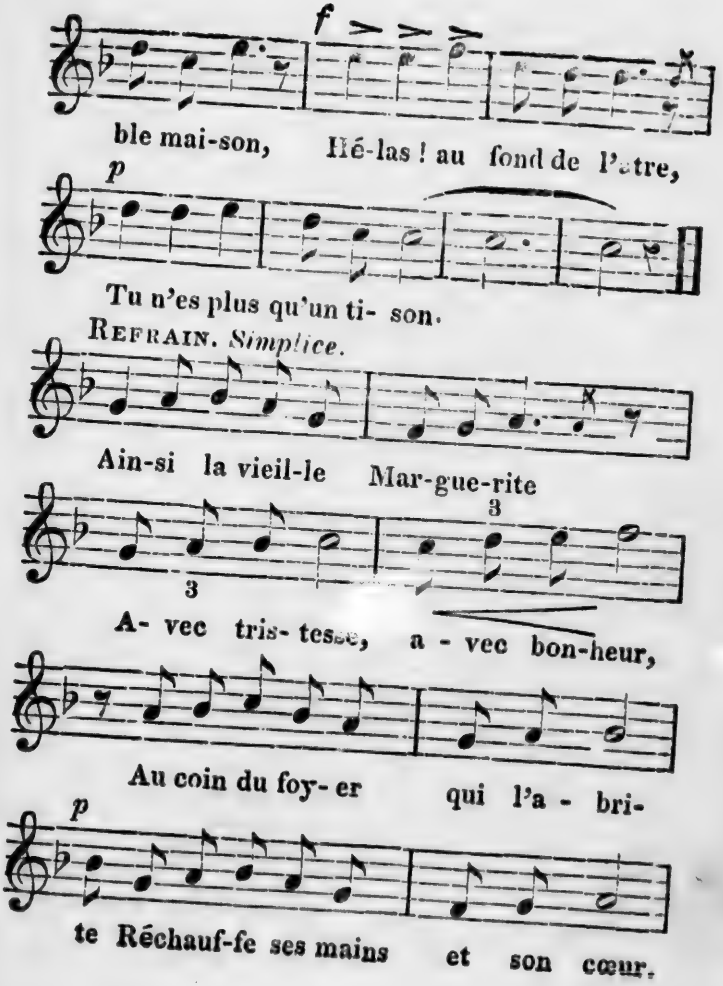
Ne va pas, je t'en prie,
Comme l'oiseau du ciel,
Quitter trop tôt, Marie,
Ton doux nid maternel.
Crains l'aigle au vol agile:
Il te guette, et j'ai peur.
Cet aigle, c'est la ville,

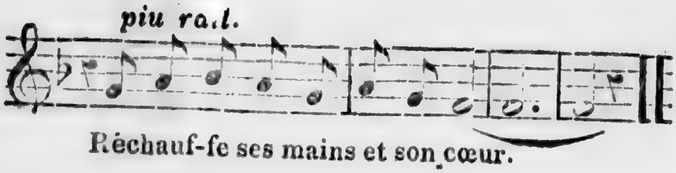
Et l'oiseau, c'est ton cœur.
Regarde, mon ange, &c.
FRANCIS TOURTE.

LES SOUVENIRS DU FOYER.

Andante molto express. L. CLAPISSON.




f
ble mai-son, Hé-las ! au fond de l'âtre,
p
Tu n'es plus qu'un ti- son.
Refrain. Simplice.
Ain-si la vieil-le Mar-gue-rite
3
3
A- vec tris- tesse, a - vec bon-heur,
Au coin du foy- er qui l'a - bri-
p
te Réchauf-fe ses mains et son cœur.



Ils ont coupé tes branches,
Nos berceaux des dimanches,
Et les petits oiseaux
Qui peuplaient tes rameaux,
Cherchant la cime verte
Où tous venaient jaser,
Sur la place déserte
N'ont plus où se poser.
Ainsi la vieille, &c.

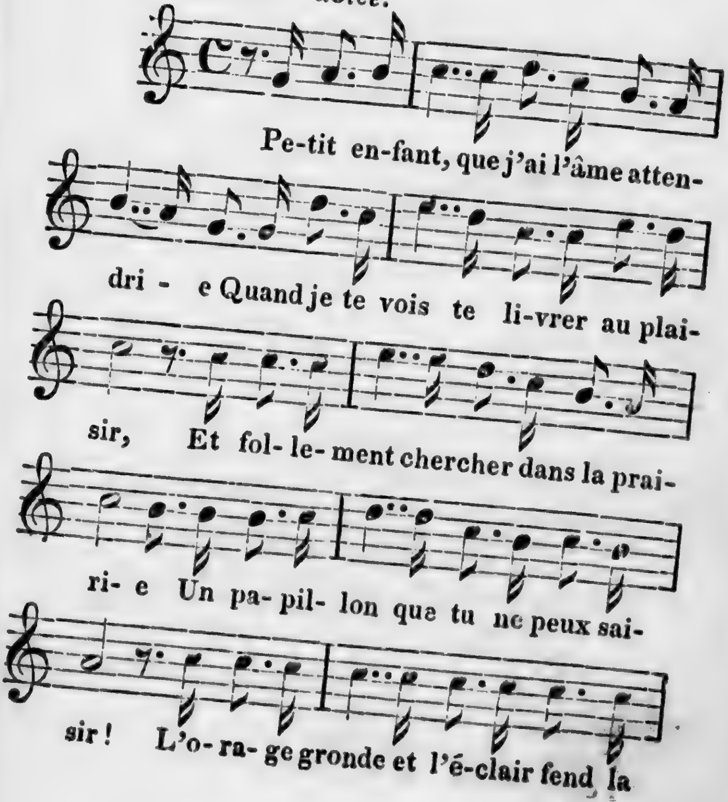
Quand j'y songe ! naguère,
A la moisson dernière,
Sous ton feuillage épais
J'allais prendre le frais ;
Maintenant, de l'aïeule
Chauffe les doigts frileux.
Près de toi je suis seule,
Mais tu nous as vus deux.

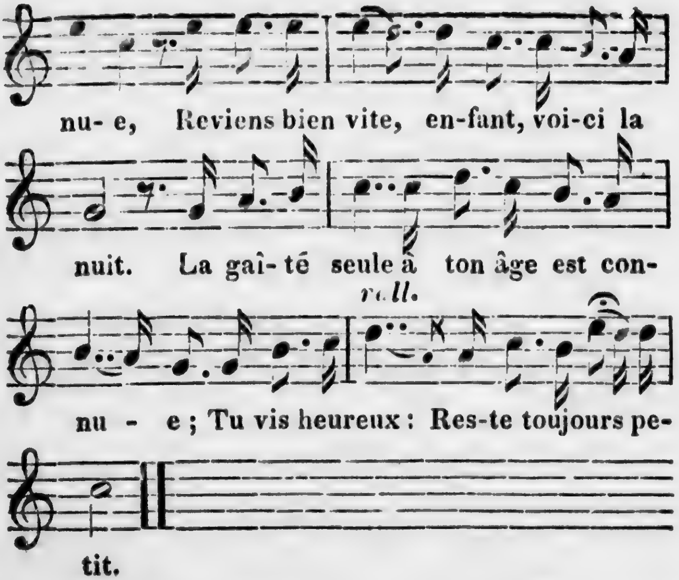
Ainsi la vieille Marguerite
Songeant au jour de son bonheur,
Au coin du foyer qui l'abrite
Réchauffe ses mains et son cœur.

FRÉDÉRIC DE COURCY.

LES CRAINTES MATERNELLES.

Andantino. dolce.





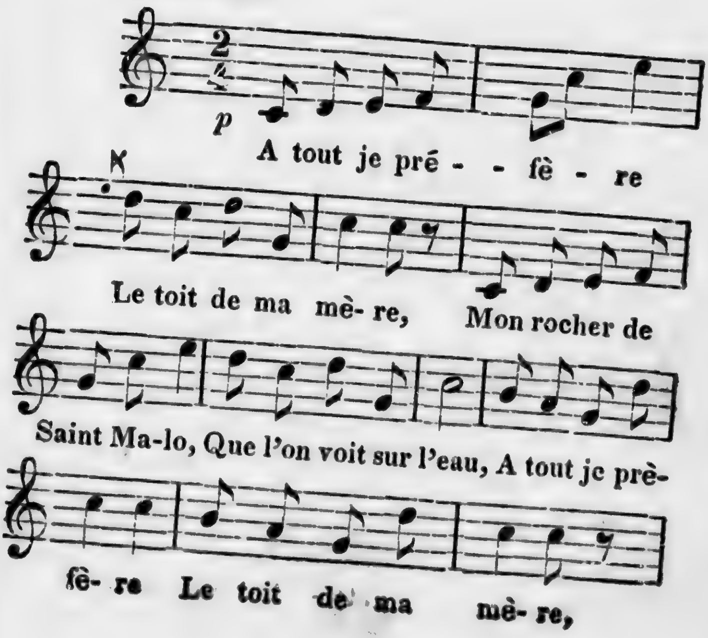
Petit enfant, tes couleurs sont vermeilles ;
Beau chérubin, j'aime tes yeux d'azur.
Bientôt les ans, les chagrins et les veilles
Viendront rider ton visage si pur.
De tes exploits, aux pages de l'histoire,
Peut-être un jour verrai-je le récit ;
Mais le bonheur n'est pas tout dans la gloire :
O mon enfant, reste toujours petit.

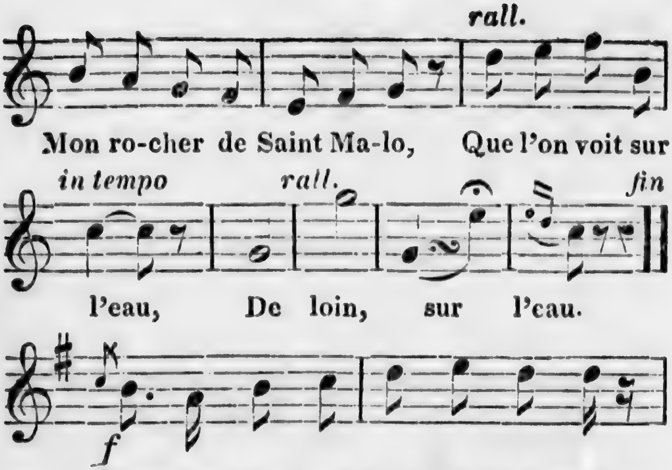
Que tes baisers, doux comme ceux d'un ange,
Me font du bien ! Enfant, n'aime que moi.
Pourquoi faut-il ici-bas que tout change ?
Pour l'avenir mon cœur est plein d'effroi.

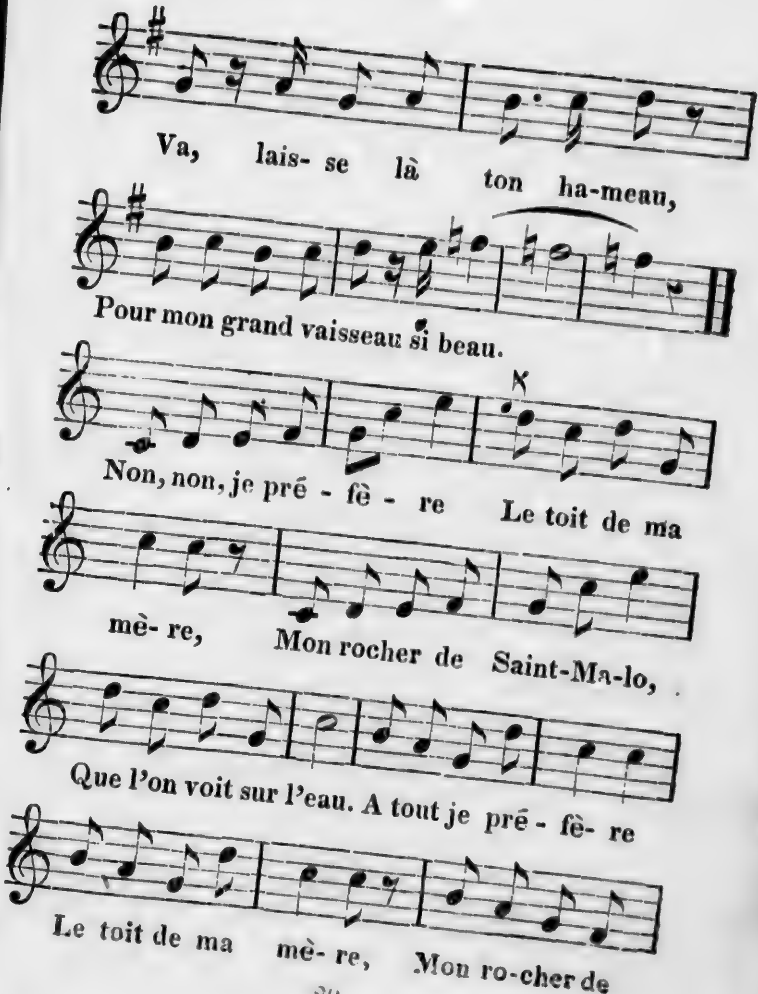
Un autre amour, occupant ta pensée,
Effacera le mien de ton esprit ;
Ta mère, enfant, plus qu'une fiancée
Te chérira : reste toujours petit.

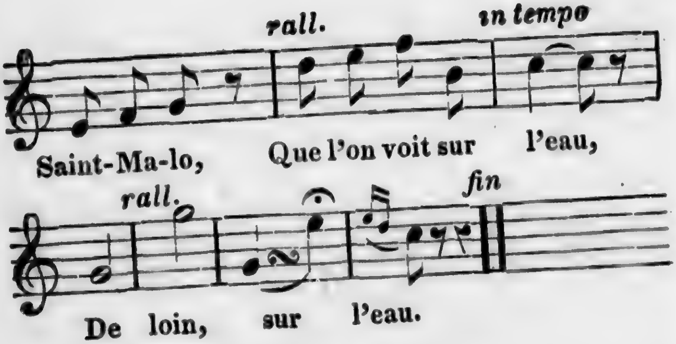
MON ROCHER DE SAINT-MALO.

Andantino.




rall.
Mon ro-cher de Saint Ma-lo, Que l'on voit sur
in tempo
rall.
fin
l'eau, De loin, sur l'eau.
f
Mon- sieur Du- gay m'a dit : " Pierre,
Veux-tu ve - nir a - vec moi ?
Tu se - ras hom - me de guer- re,
Montant la flot - te du roi.


Va, lais- se là ton ha-meau,
Pour mon grand vaisseau si beau.
Non, non, je pré - fè - re Le toit de ma
mè- re, Mon rocher de Saint-Ma-lo,
Que l'on voit sur l'eau. A tout je pré - fè- re
Le toit de ma mè- re, Mon ro-cher de



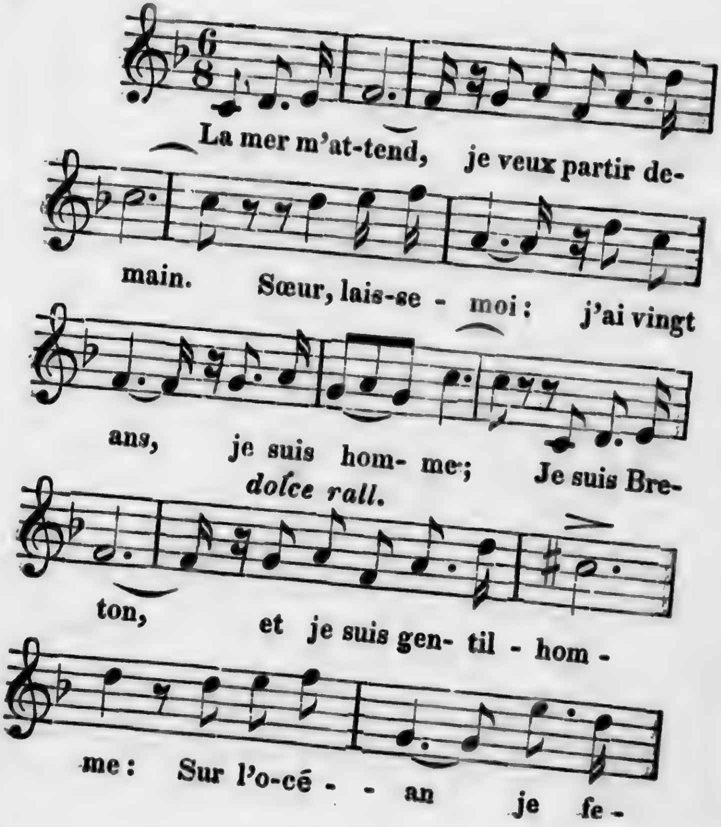
« Après combats et naufrage,
De simple mousse du roi,
Tu deviens, à l'abordage,
Grand amiral comme moi ;
Et tu verras les climats,
Où vogue mon beau trois-mats. »
—Non, non, je préfère, &c.

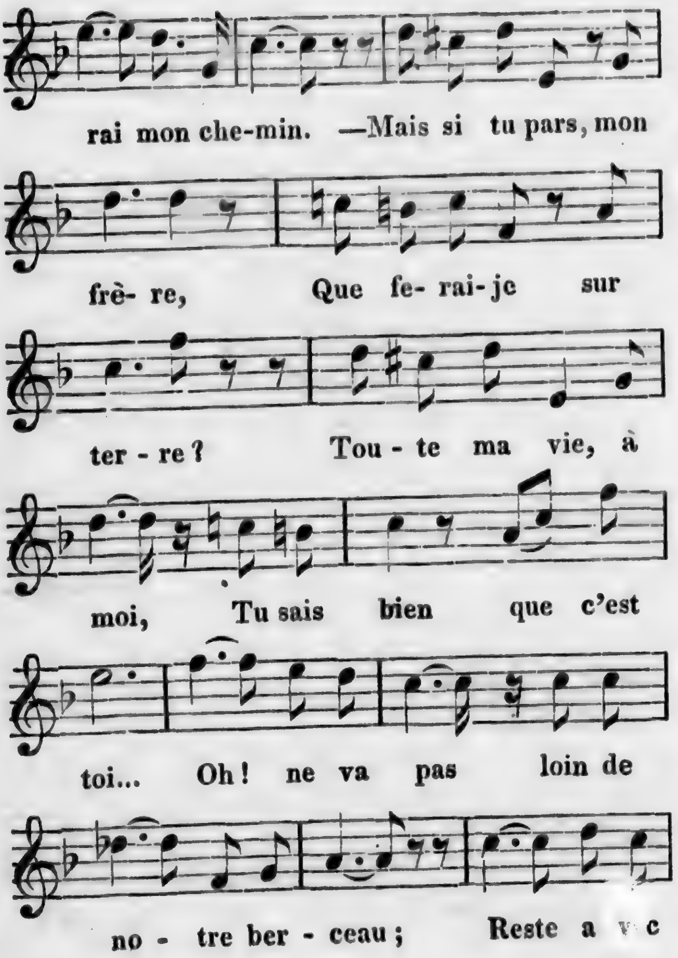
« Au lieu de vieillir sans gloire,
Comme un obscur paysan,
On meurt un jour de victoire.
Pour tombe on a l'océan ;
Puis du brave le requin
Prend le corps pour son butin. »

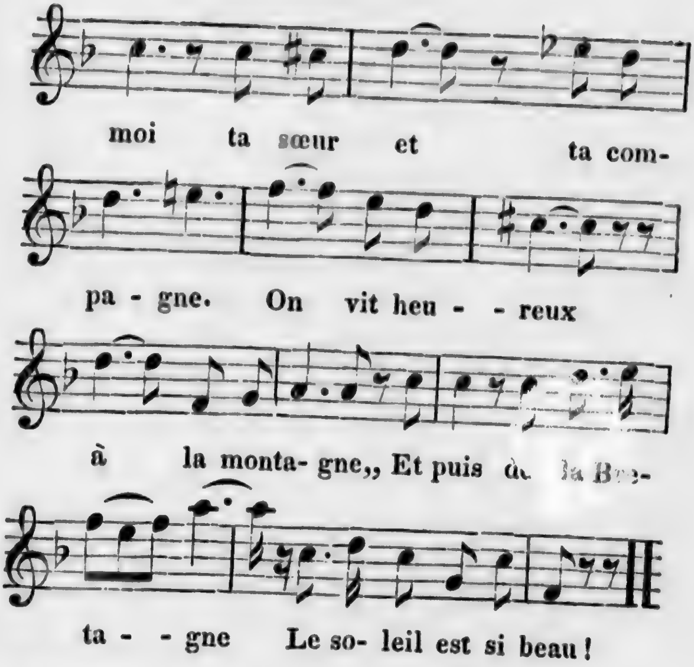
—Non, non, je préfère,
Qu'ici l'on m'enterre,
Au rocher de Saint-Malo,
Que l'on voit sur l'eau,
De loin, sur l'eau.

GUSTAVE LEMOINE.

LE SOLEIL DE MA BRETAGNE.




rai mon che-min. —Mais si tu pars, mon
frè- re, Que fe- rai- je sur
ter - re ? Tou - te ma vie, à
moi, Tu sais bien que c'est
toi... Oh ! ne va pas loin de
no - tre ber - ceau ; Reste a



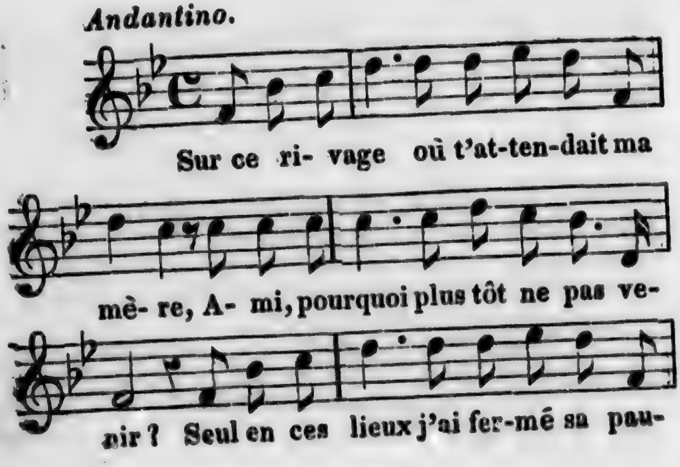
—Sur un beau brick, qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine ;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton.
    Mais n'as-tu pas, dit-elle,
    Notre pauvre tourelle ?
    Pour trésor, le bonheur ?
    Pour t'aimer, tout mon cœur ?
Oh ! ne va pas, &c.

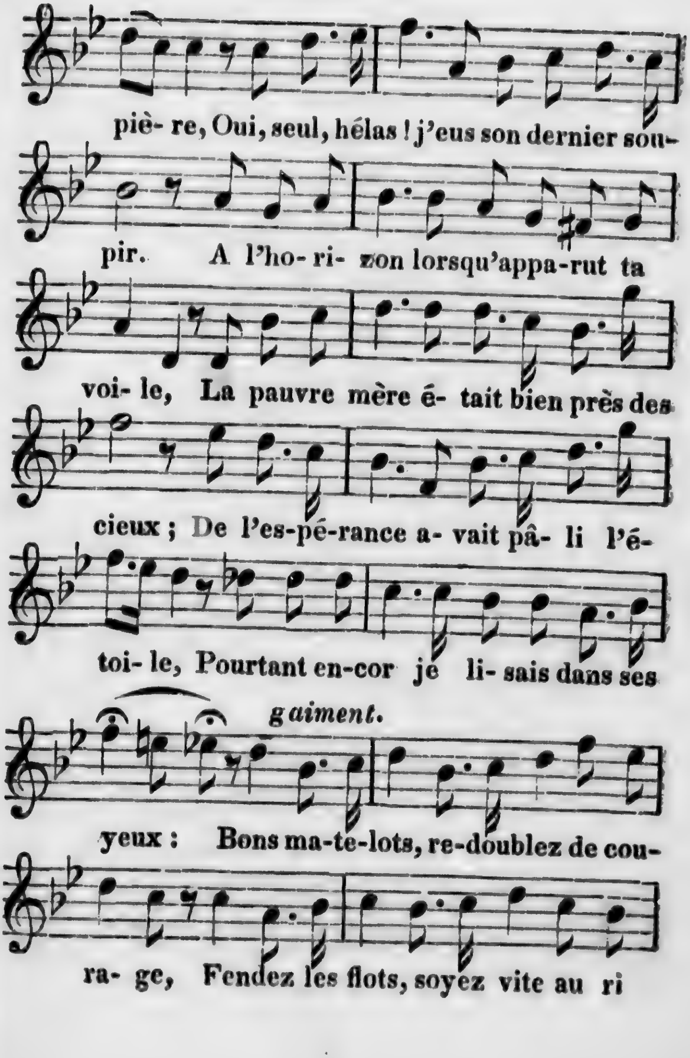
Mais il partit, quand la foudre grondait.
Dix ans passés, de lui point de nouvelle !
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.
Un jour, à la tourelle,
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri....
" C'est lui ! mon Dieu, c'est lui ! "

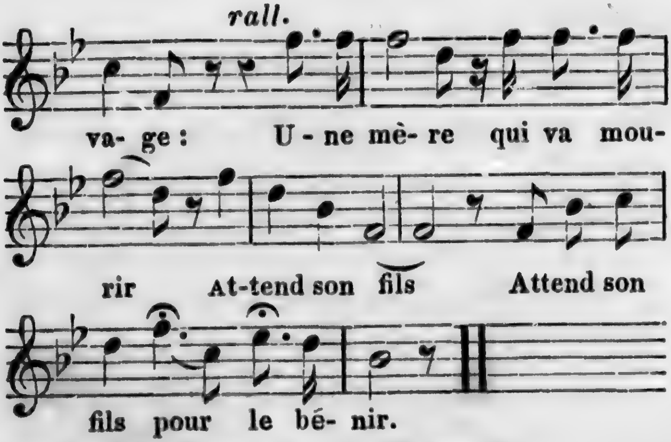
—Oui, sœur, c'est moi ; je reviens au berceau :
J'ai tant souffert loin de toi, ma compagne !
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne ;
O ma chère Bretagne !
Que ton soleil est beau !

VAINE ATTENTE.

Andantino.




piè- re, Oui, seul, hélas ! j'eus son dernier sou-
pir. A l'ho- ri- zon lorsqu'appa-rut ta
voi- le, La pauvre mère é- tait bien près des
cieux ; De l'es-pé-rance a- vait pâ- li l'é-
toi- le, Pourtant en-cor je li- sais dans ses
gaiment.
yeux : Bons ma-te-lots, re-doublez de cou-
ra- ge, Fendez les flots, soyez vite au ri

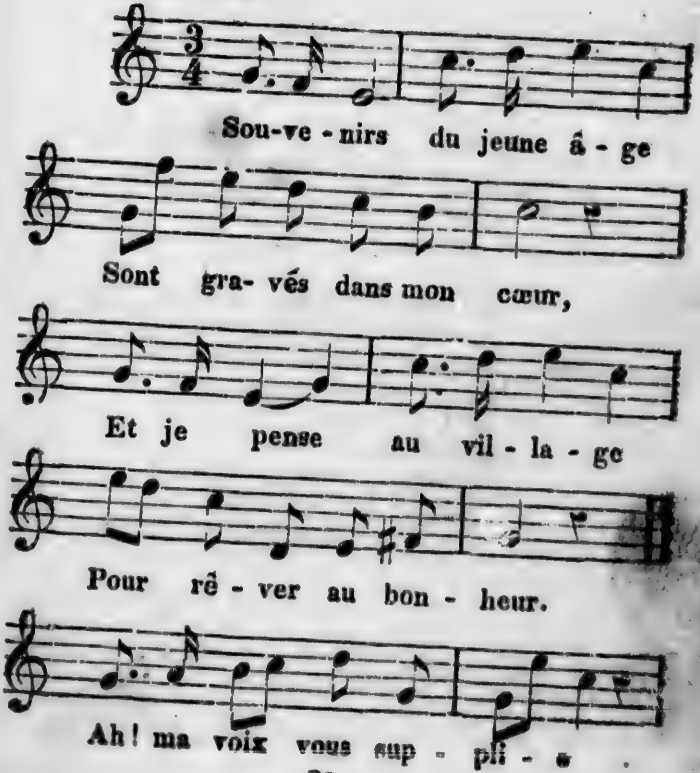


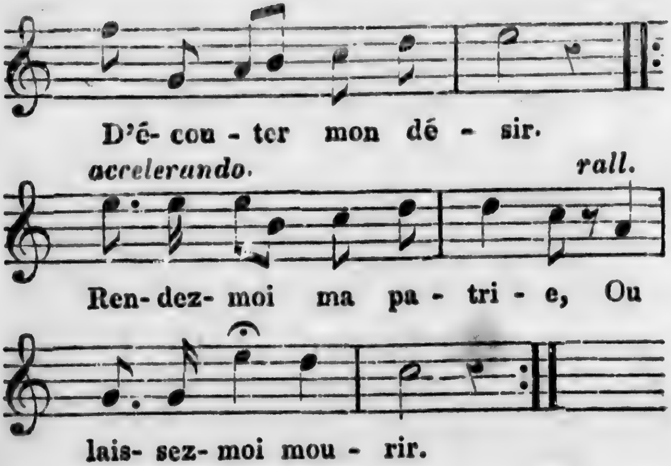
Lorsque, le soir d'une belle journée,
La pauvre mère interrogeait les cieux,
Par la douleur son âme était navrée ;
Oh ! que de pleurs j'ai vus baigner ses yeux !
Pourtant encore elle avait l'espérance,
Du malheureux seul et dernier soutien ;
Elle disait, regardant vers la France :
Pour m'embrasser, demain, mon fils, reviens.
Bons matelots, &c.

J'ai vu souvent son front braver l'orage,
Quand un vaisseau demandait du secours ;
Elle était là, priant sur le rivage ;
Croyant te voir, elle exposait ses jours.
Quand le canon annonçait la détresse,
Quand son silence était signe de mort,
Je l'entendais, dans sa vive tendresse,
Je l'entendais longtemps redire encor :
Bons matelots, &c.

SOUVENIRS DU JEUNE AGE.

Andantino.



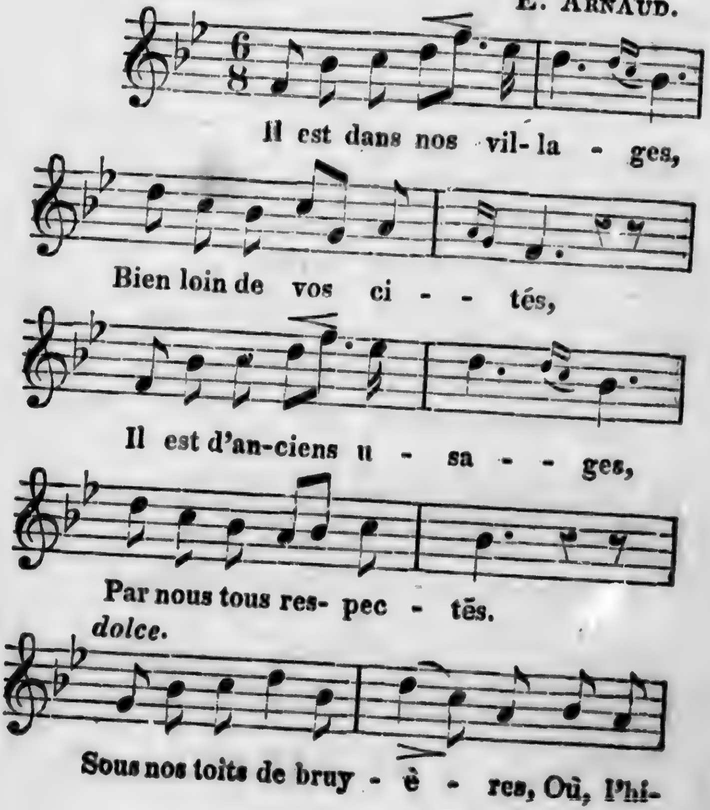


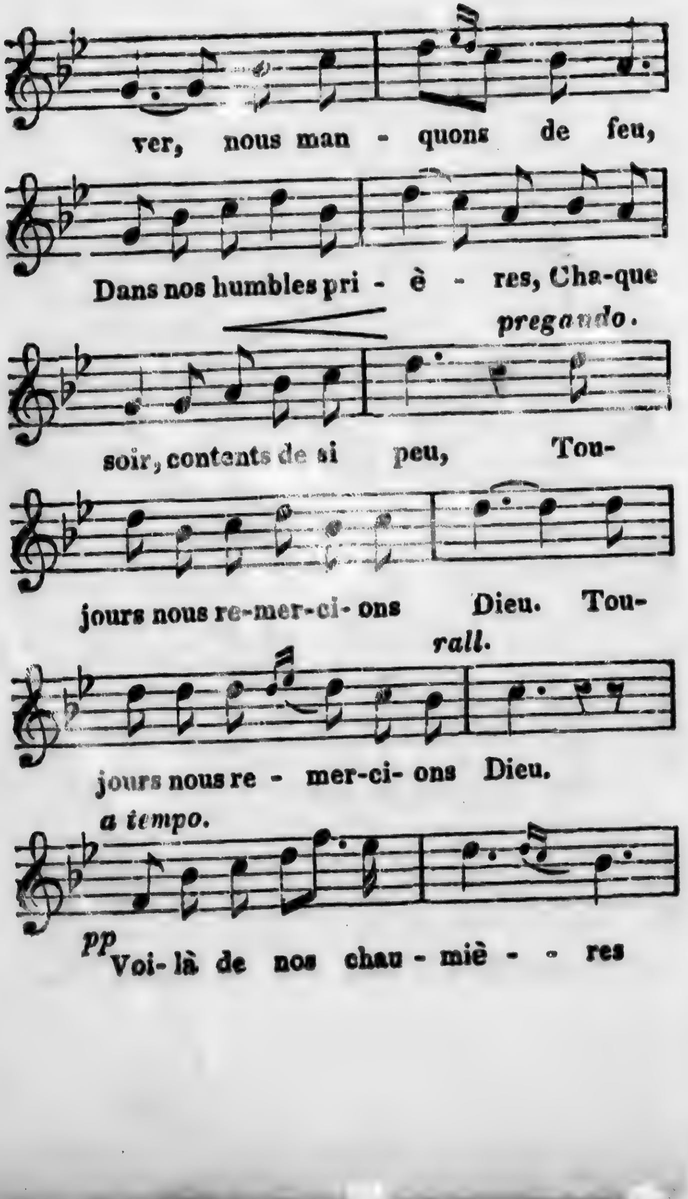
De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau :
Ah ! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir.
Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir.

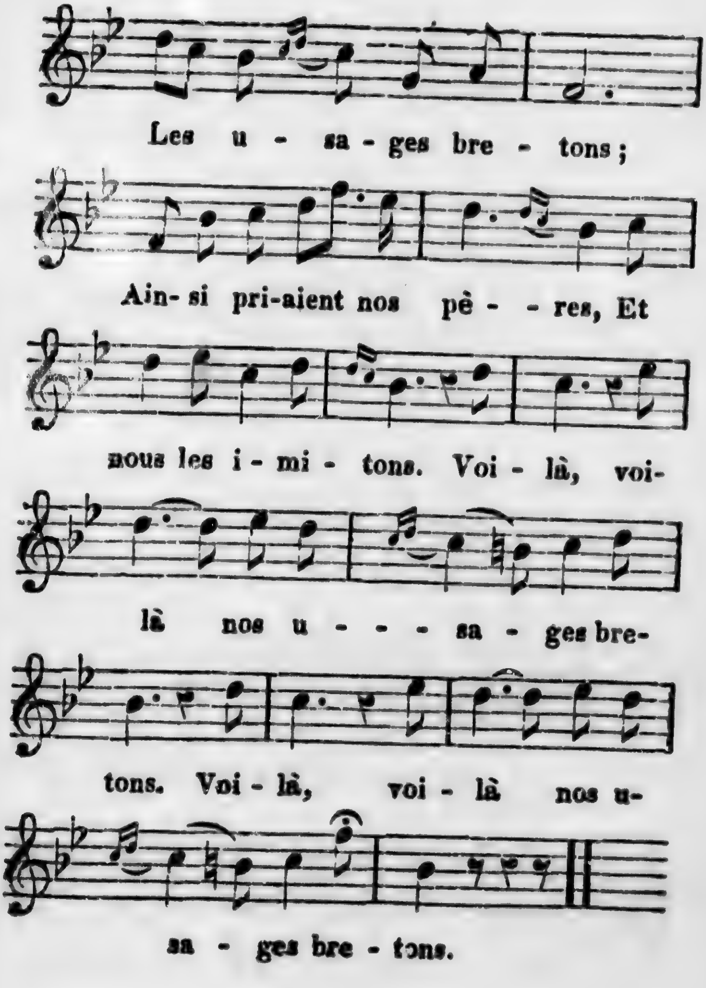
EUGÈNE PLANARD.

LES USAGES BRETONS.

Andantino. E. Arnaud.




ver, nous man - quons de feu,
Dans nos humbles pri - è - res, Cha-que
pregando.
soir, contents de si peu, Tou-
jours nous re-mer-ci- ons Dieu. Tou-
rall.
jours nous re - mer-ci- ons Dieu.
a tempo.
pp
Voi-là de nos chau - miè - - res

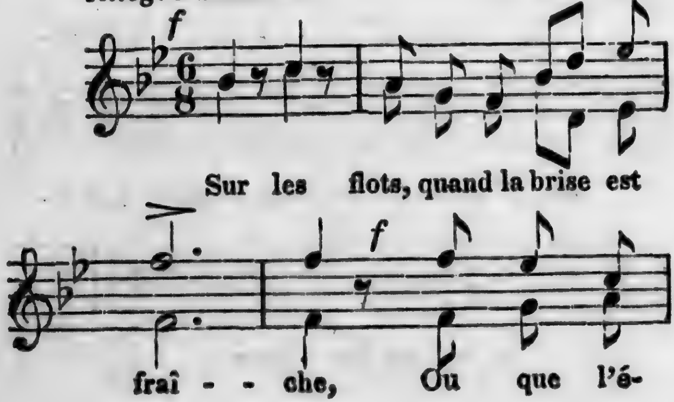

Les u - sa - ges bre - tons ;
Ain- si pri-aient nos pè - - res, Et
nous les i - mi - tons. Voi - là, voi-
là nos u - - - - sa - ges bre-
tons. Voi - là, voi - là nos u-
sa - ges bre - tons.

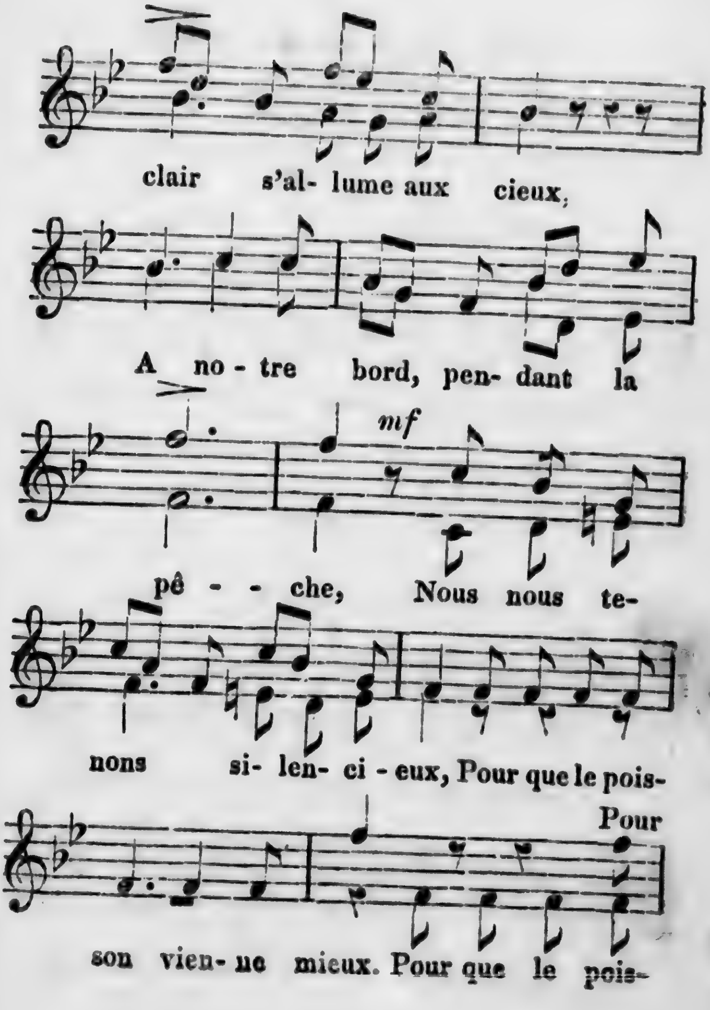
Point de chansons nouvelles
N'arrivent en ces lieux ;
Nous demeurons fidèles
Aux chants de nos aïeux.
Pour nous, la foi jurée,
Dans les jours de prospérité,
Est encor plus sacrée,
Quand arrive l'adversité,
Ou le malheur non mérité.
Voilà de nos chaumières
Les usages bretons ;
Ainsi faisaient nos pères,
Et nous les imitons ;
Voilà nos usages bretons.

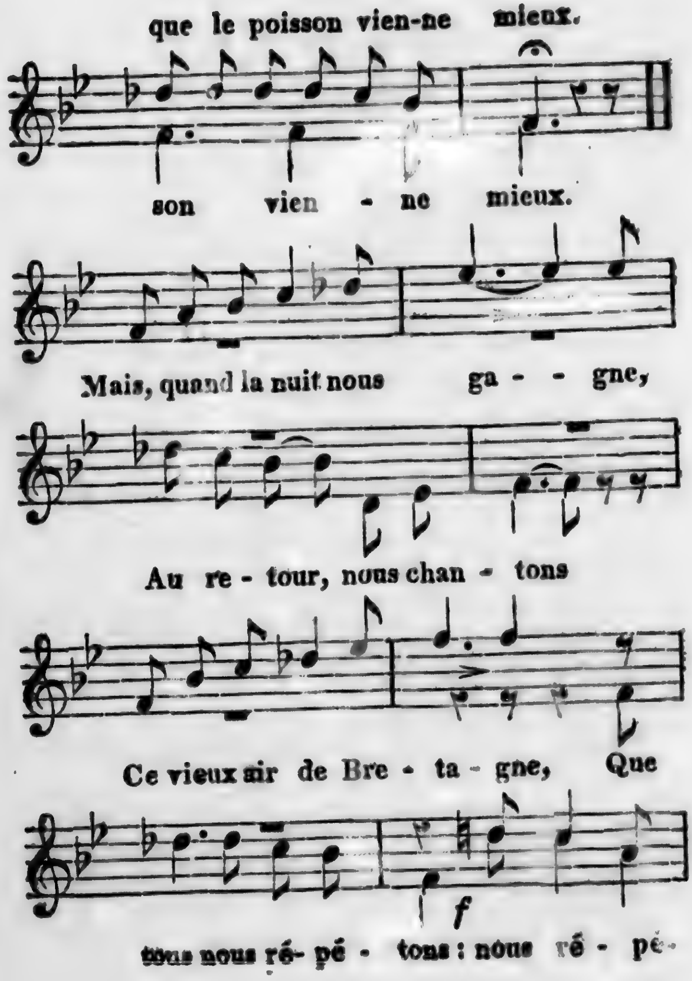
EMILE BARATEAU.

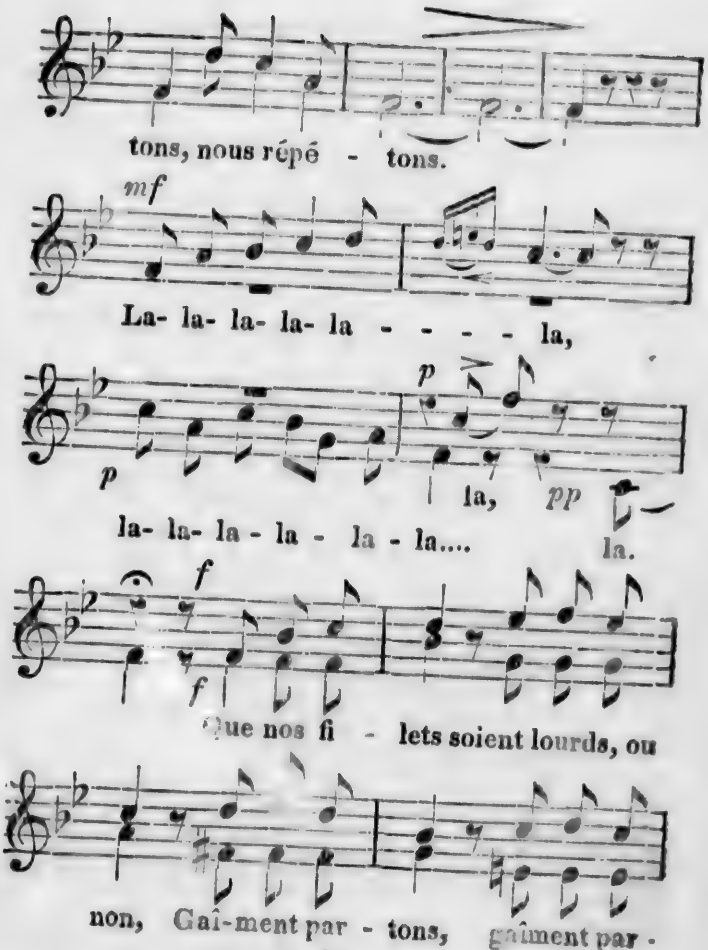
AU RIVAGE BON MÉNAGE.

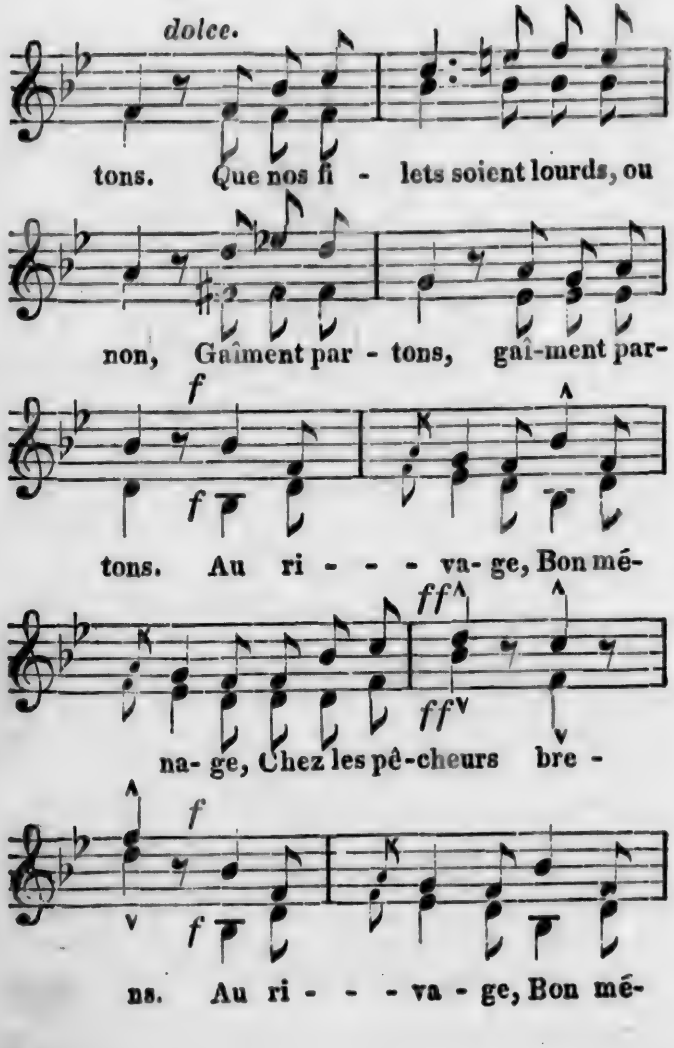
Allegro moderato. F. MASINI.

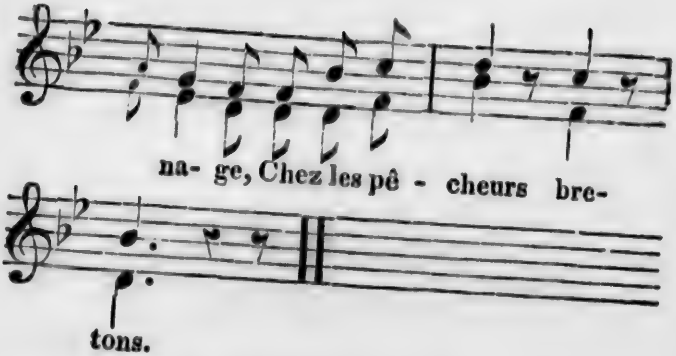



clair s'al- lume aux cieux;
A no - tre bord, pen- dant la
mf
pê - - che, Nous nous te-
nons si- len- ci - eux, Pour que le pois-
Pour
son vien- ne mieux. Pour que le pois-


que le poisson vien-ne mieux.
son vien - ne mieux.
Mais, quand la nuit nous ga - - gne,
Au re - tour, nous chan - tons
Ce vieux air de Bre - ta - gne, Que
tous nous ré- pé - tons : nous ré - pé-


tons, nous répé - tons.
mf
La- la- la- la- la - - - - la,
p
p
la, pp
la- la- la - la - la - la.... la.
f
f
Que nos fi - lets soient lourds, ou
non, Gaî-ment par - tons, gaîment par -


dolce.
tons. Que nos fi - lets soient lourds, ou
non, Gaîment par - tons, gaî-ment par-
f
tons. Au ri - - - - va- ge, Bon mé-
ff
na- ge, Chez les pê-cheurs bre -
f
ns. Au ri - - - - va - ge, Bon mé-

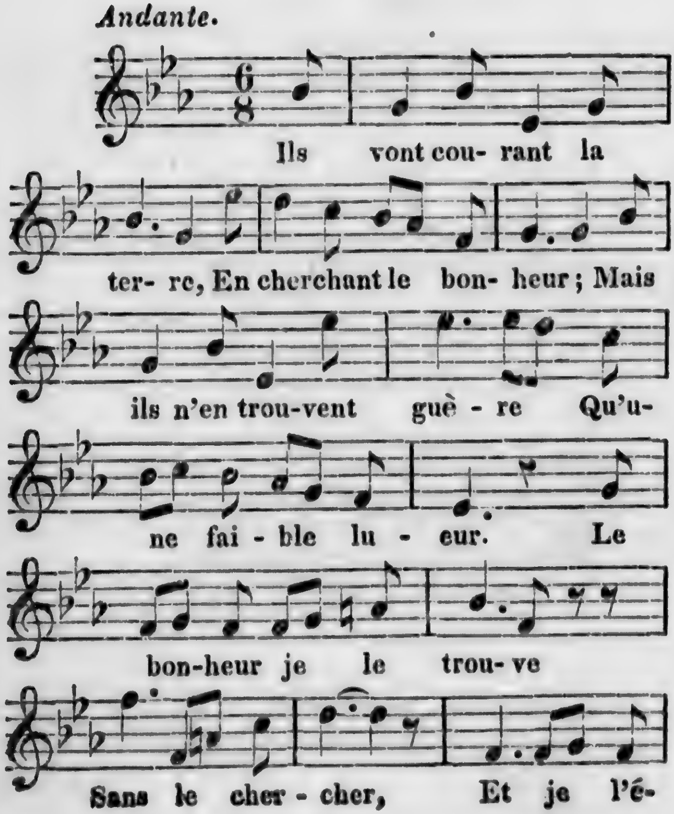


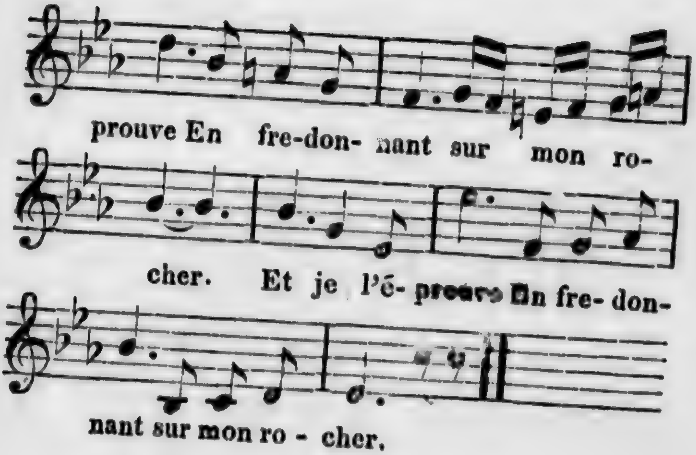
Redoublant parfois de prudence,
Dans nos barques nous nous couchons ;
Alors, le cœur plein d'espérance,
Sans aucun bruit nous nous cachons,
Et le poisson dit : Approchons.
Mais, quand la nuit, &c.

Mais, hélas ! souvent il arrive,
Bien que nous nous parlions tout bas,
Que le poisson, sur l'autre rive,
Plus fin que nous, s'enfuit là-bas,
Et puis nous ne le prenons pas.
Mais, quand la nuit, &c.

EMILE BARATEAU.

SUR MON ROCHER.



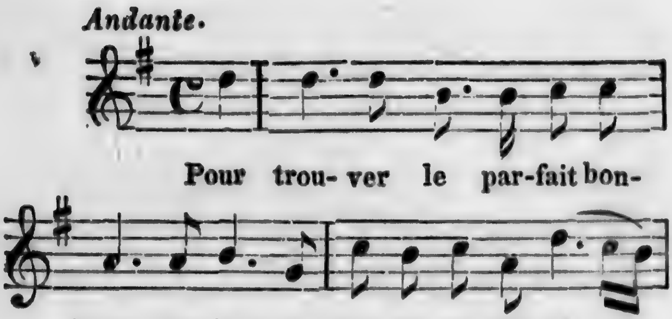


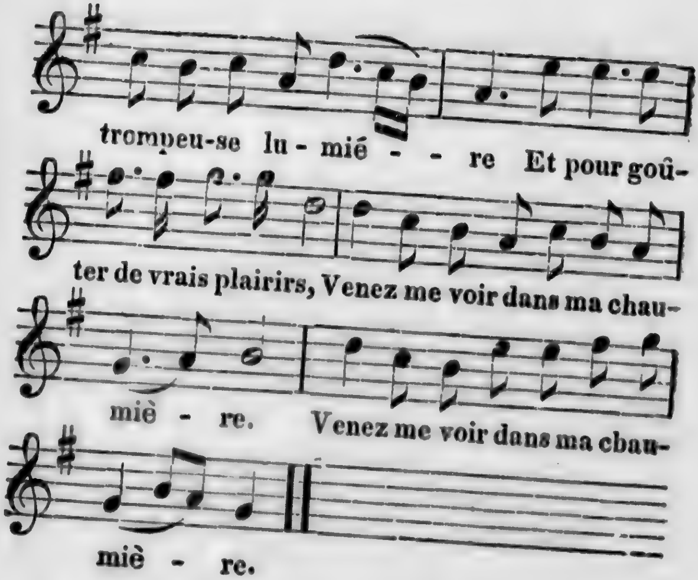
Demandant à la ronde
Un instant de gaîté,
Ils vont courant le monde,
Le cœur tout attristé.

La gaîté, je la trouve
Sans la chercher,
Et je l'éprouve
En fredonnant sur mon rocher.

E. Barateau.

MA CHAUMIÈRE.





Là, vous jouirez des faveurs
Que me prodigue la nature :
Vous y verrez des fruits, des fleurs,
Et le cristal d'une onde pure.
Si vous aimez un doux sommeil,
Venez dormir sur ma fougère ;
Si vous aimez un doux réveil,
Réveillez-vous dans ma chaumière.

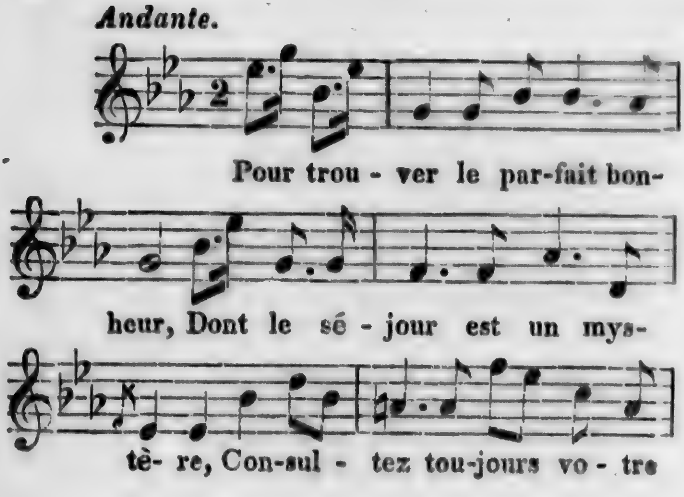
Zéphire y parfume les airs
Des odeurs que la rose exhale ;
Vous entendrez les doux concerts
De la fauvette matinale ;

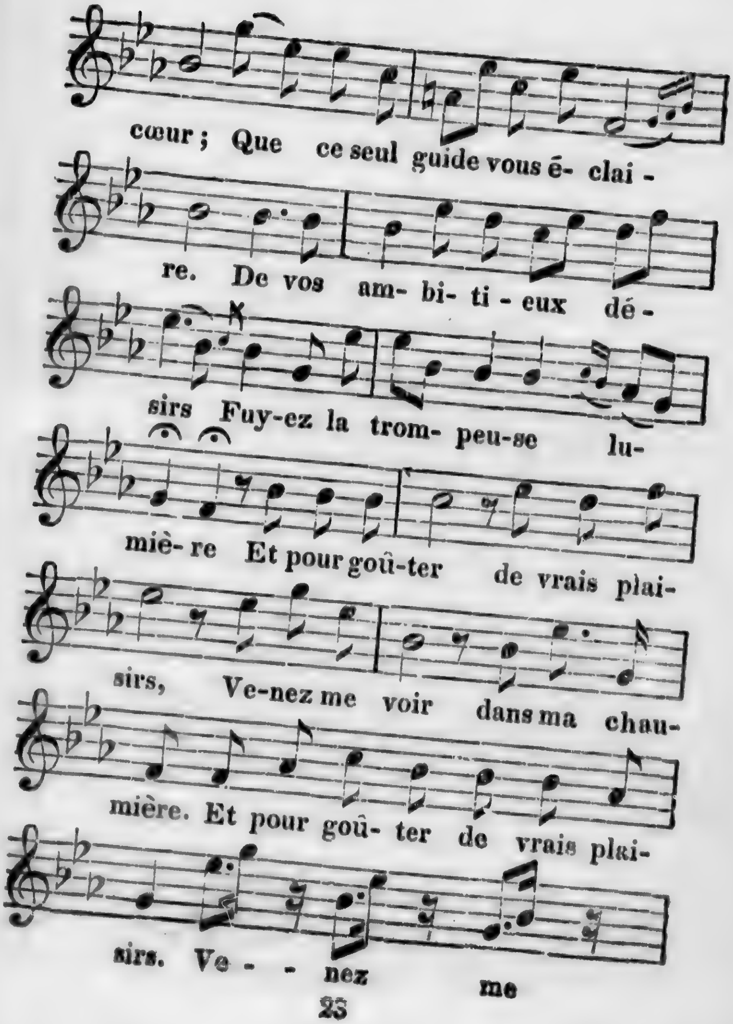
Et si vous aimez la gaîté
Que donne un travail salutaire,
On la trouve avec la santé
Dans le jardin de ma chaumière.

La fortune, par des remords,
Souvent nous fait payer ses charmes ;
Moi, je vous offre des trésors
Qui ne coûtent jamais de larmes.
La paix du cœur, de vrais amis,
Mon chien, ma lyre et ma rivière,
Peu de livres, mais bien choisis :
Voilà les biens de ma chaumière.

AUTRE AIR.

Andante.




cœur ; Que ce seul guide vous é- clai -
re. De vos am- bi- ti - eux dé -
sirs Fuy-ez la trom- peu-se lu-
miè- re Et pour goû-ter de vrais plai-
sirs, Ve-nez me voir dans ma chau-
mière. Et pour goû- ter de vrais plai-
sirs. Ve - - nez me

LA RECONNAISSANCE.

AIR : *pp*. 174 *et* 176.

Vous qui de prêcher la raison
Avez contracté l'habitude,
Parmi les vices de renom,
Vous oubliez l'ingratitude.
L'on vante tant la probité,
L'on vante tant la bienfaisance,
Ah ! messieurs, ayez la bonté
D'y joindre la reconnaissance.

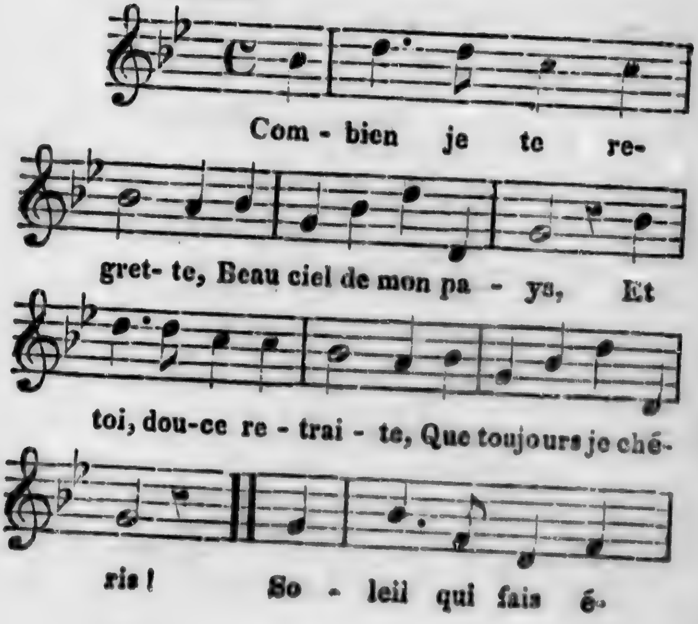
Dans ce beau siècle, où l'on a mis
Les mots à la place des choses ;
Où d'infaillibles beaux esprits
Prennent les effets pour les causes ;
Combien de fois n'a-t-on point vu,
Aux jours nébuleux de la France,
Dénigrer l'honneur, la vertu,
Et surtout la reconnaissance.

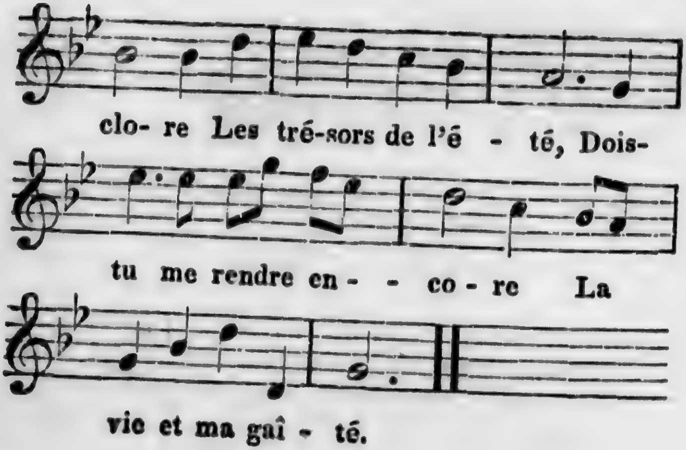
L'ami dont le cœur généreux
M'a fait partager son aisance,
Sur mes destins moins malheureux
Verse plus d'une jouissance :

Il double le bien qu'il m'a fait
En me tirant de l'indigence ;
Je jouis d'abord du bienfait,
Et puis de ma reconnaissance.

MON VILLAGE.

Andantino.





Une erreur trop commune
Egara ma raison ;
Je rêvais la fortune
Et l'éclat d'un vain nom ;
Mais aujourd'hui plus sage,
D'un regard attendri,
Je cherche mon village
Et mon premier ami.

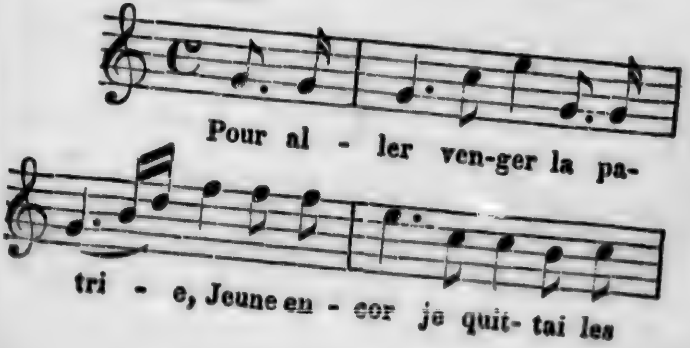
Vers cette heureuse terre
Qui me ramènera ?
Là repose ma mère ;
Mon ami m'attend là.
O pensers pleins de charmes !
Endormez ma douleur,
Et vous, coulez, mes larmes,
Et soulagez mon cœur.

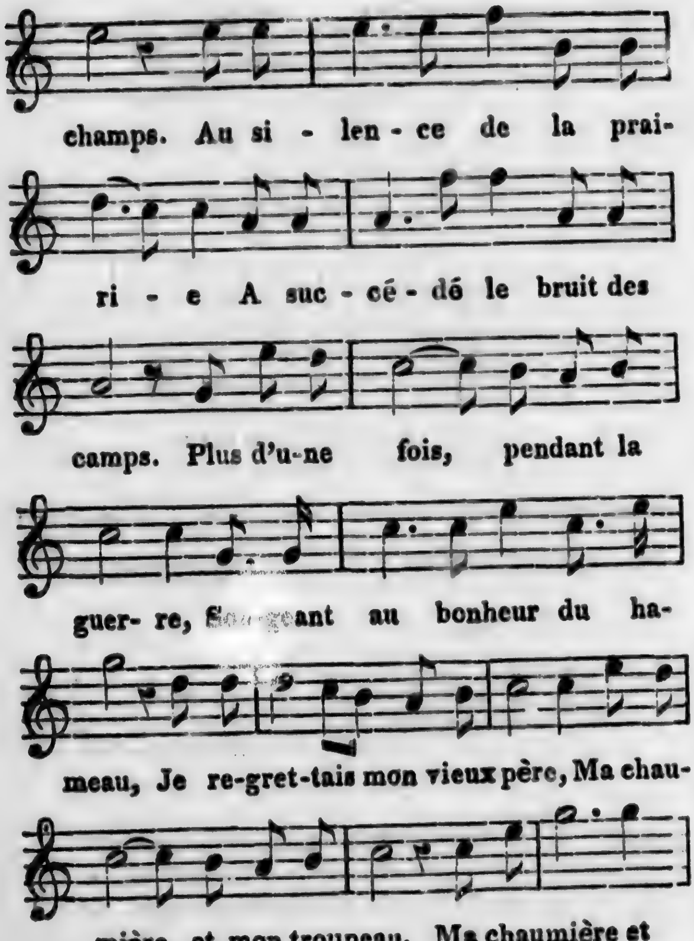
Une fleur étrangère,
En de tristes climats,
Sur sa tige légère
Cède au poids des frimas.
Jeune, ainsi je succombe,
Faible comme la fleur.
Ici, je vois la tombe ;
Là-bas est le bonheur.

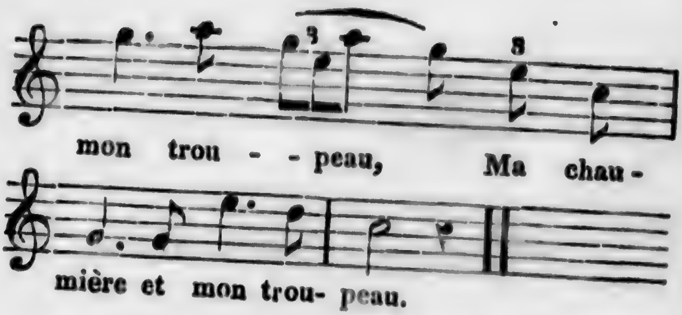
Je veux, dès mon aurore,
Surpris d'un froid mortel,
Me réchauffer encore
Au foyer paternel.
Chaque jour ma patrie
Charme mon souvenir.
Là, commença ma vie :
Là, je veux la finir.

MA CHAUMIÈRE ET MON TROUPEAU.

Andantino.




champs. Au si - len - ce de la prai-
ri - e A suc - cé - dé le bruit des
camps. Plus d'u-ne fois, pendant la
guer- re, Songeant au bonheur du ha-
meau, Je re-gret-tais mon vieux père, Ma chau-
mière et mon troupeau. Ma chaumière et



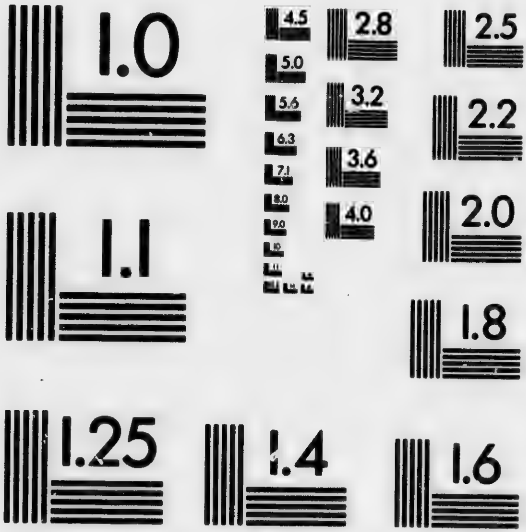
Braves soldats, mes frères d'armes,
Dont j'ai toujours suivi les pas ;
Dans nos succès, dans nos alarmes,
Compagnons, ne m'oubliez pas.
Recevez les adieux de Pierre :
Demain il retourne au hameau
Revoir encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

Du serment de servir la France
Vingt blessures m'ont dégagé ;
Mais j'emporte pour récompense
La croix du brave et mon congé.
Loin du tumulte de la guerre,
Je vivrai paisible au hameau ;
J'y reverrai mon vieux père,
Ma chaumière et mon troupeau.

Si vers les rives de la France
L'étranger marchait en vainqueur,
Le noble élan de la vaillance
Soudain ferait battre mon cœur ;

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

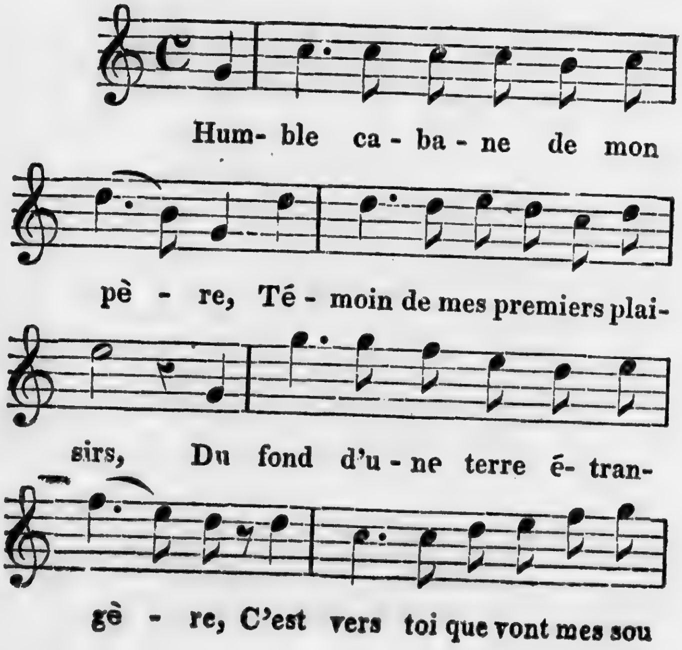


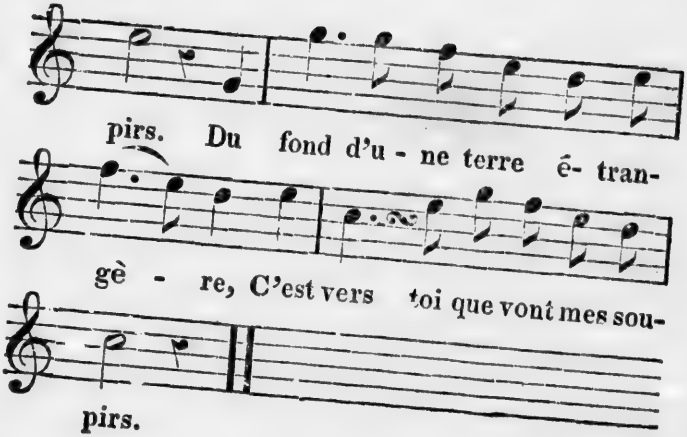
APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 – 0300 – Phone
(716) 288 – 5989 – Fax

Avec ardeur on verrait Pierre,
Pour chercher au loin son drapeau,
Quitter encor son vieux père,
Sa chaumière et son troupeau.

LA CABANE DE MON PÈRE.

Andante.





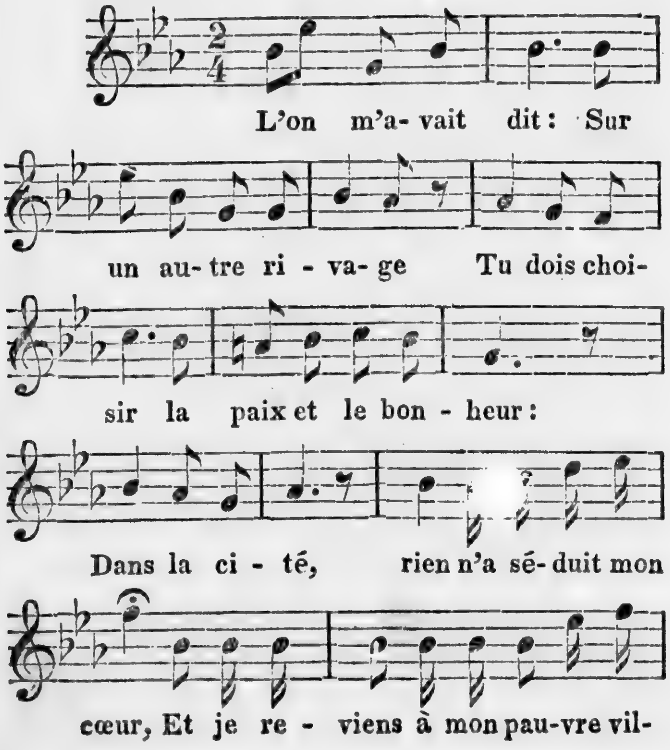
Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne, et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

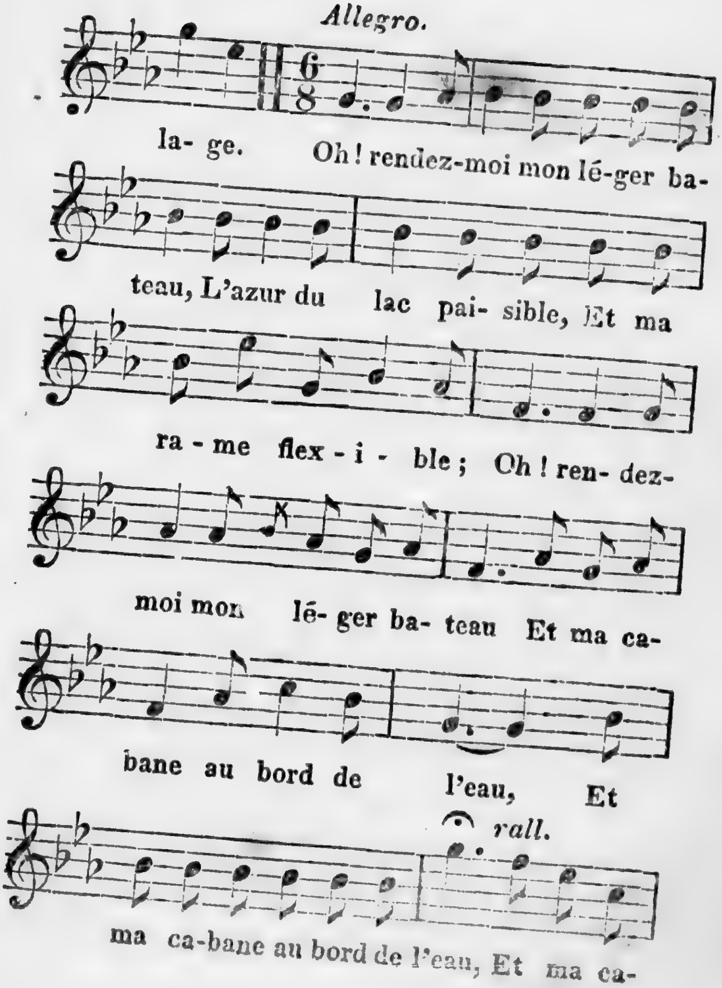
J'ai vu devant moi sans envie
S'ouvrir de superbes palais :
C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur ?
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur.

MA CABANE AU BORD DE L'EAU.

Andante.



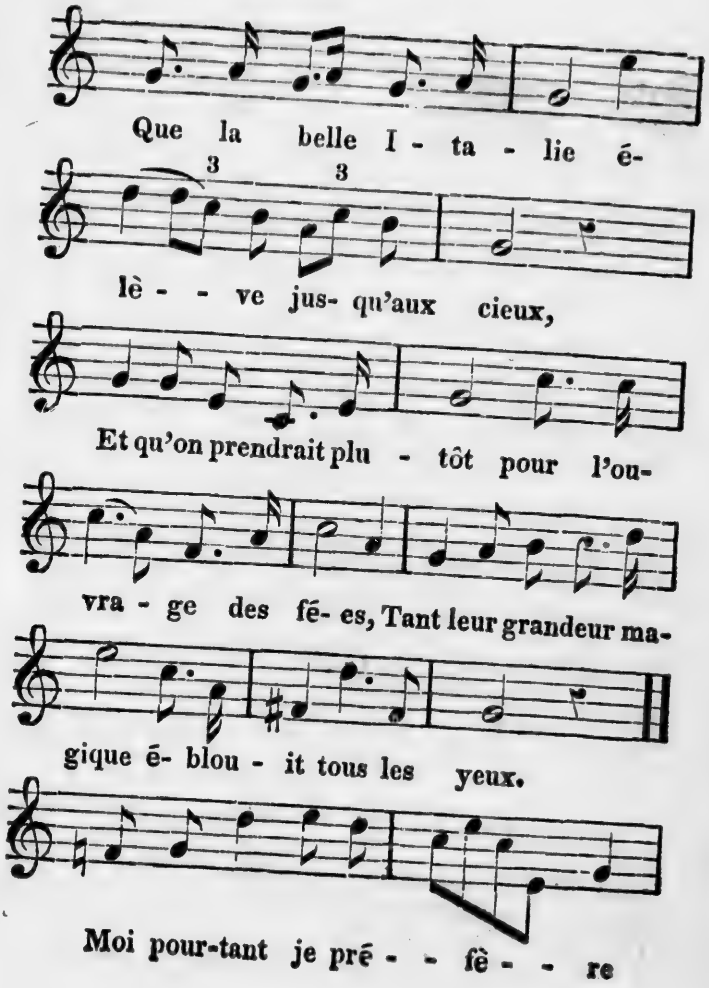

Allegro.
la- ge. Oh! rendez-moi mon lé-ger ba-
teau, L'azur du lac pai- sible, Et ma
ra - me flex - i - ble; Oh! ren- dez-
moi mon lé- ger ba- teau Et ma ca-
bane au bord de l'eau, Et
rall.
ma ca-bane au bord de l'eau, Et ma ca-

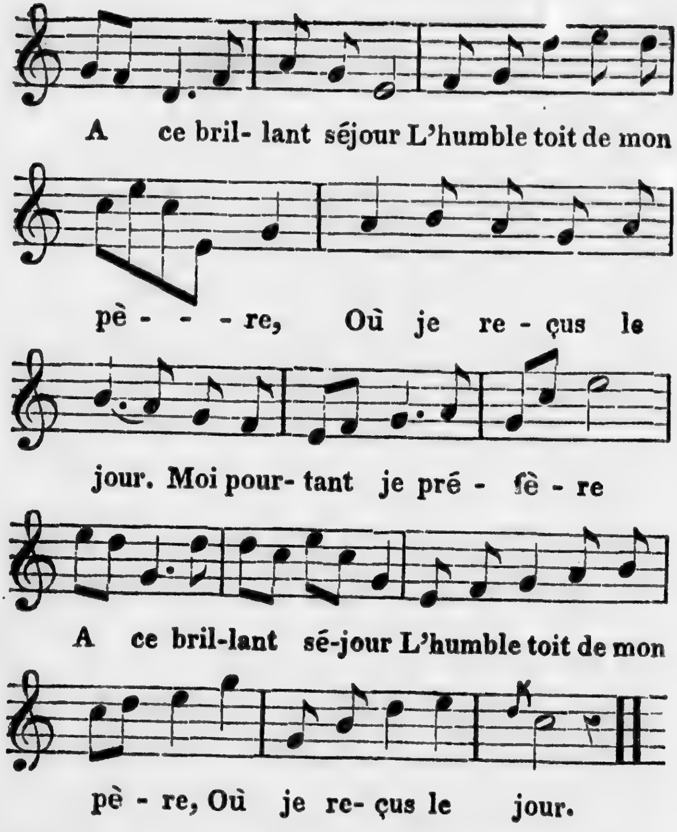
Sous les lambris où la pourpre étincelle,
J'avais perdu ma douce liberté :
Car au pays je laissai ma gaîté,
Et je perdis tout bonheur avec elle.
Oh ! rendez-moi, &c.

Le souvenir d'une sœur qui m'est chère,
Me rappelait au sein de mon hameau :
Car, chez les grands, la vie est un tombeau ;
Et je reviens au foyer de mon père.
Oh ! rendez-moi, &c.

L'HUMBLE TOIT DE MON PÈRE.

Allegretto. THÉODORE LABARRE.


Que la belle I - ta - lie é-
lè - - ve jus- qu'aux cieux,
Et qu'on prendrait plu - tôt pour l'ou-
vra - ge des fé- es, Tant leur grandeur ma-
gique é- blou - it tous les yeux.
Moi pour-tant je pré - - fè - - re



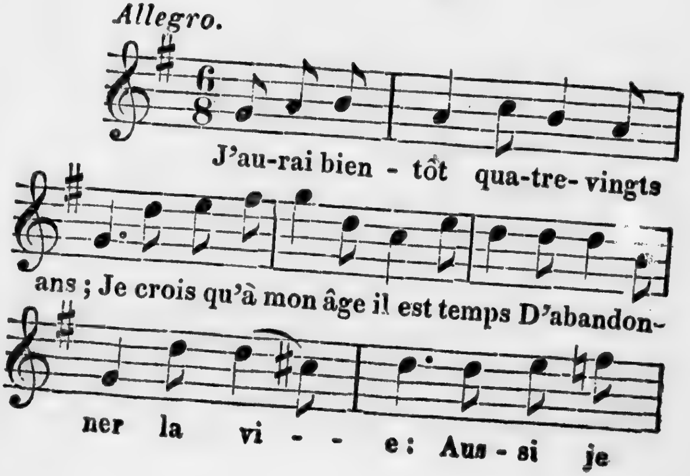
On vante les jardins de l'heureuse Idumée,
Où le soleil répand ses plus riches couleurs,
Où d'éternels printemps à la terre embaumée
Ne refusent jamais ni les fruits, ni les fleurs.

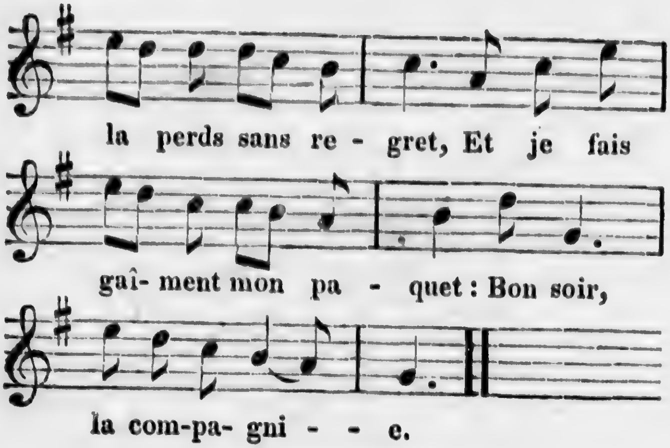
Moi pourtant je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

Non, ce n'est pas à moi qu'ils pourront faire envie,
Ces jardins, ces palais, dont l'œil est enchanté :
Dans les climats du nord, où j'ai reçu la vie,
J'ai autant de bonheur et plus de liberté :
C'est pourquoi je préfère
A ce brillant séjour
L'humble toit de mon père,
Où je reçus le jour.

A. Bétourné.

LES ADIEUX.





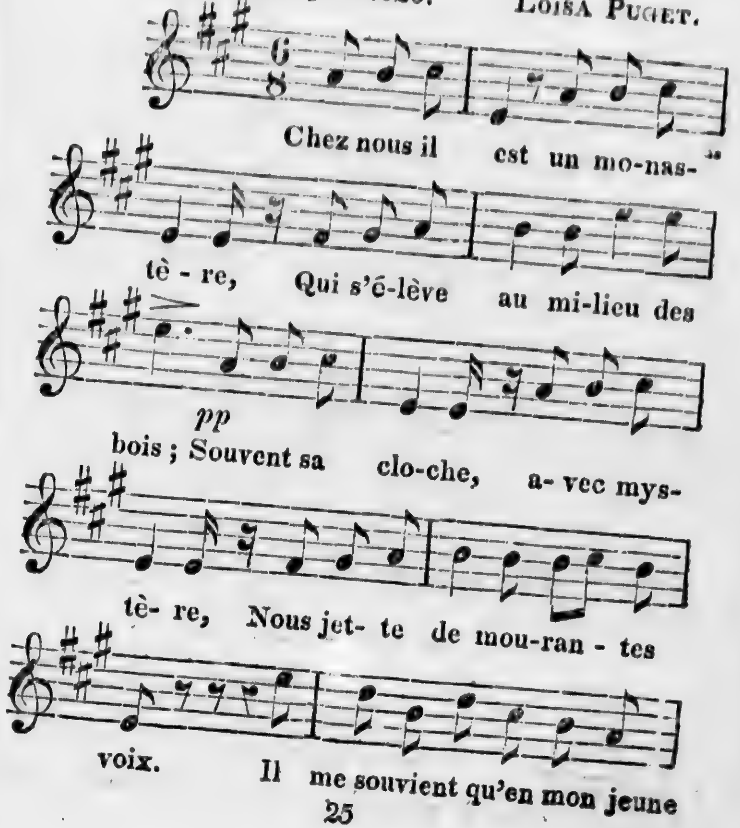
J'ai goûté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs ;
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
On se retire, et l'on fait bien.
Bon soir, la compagnie.

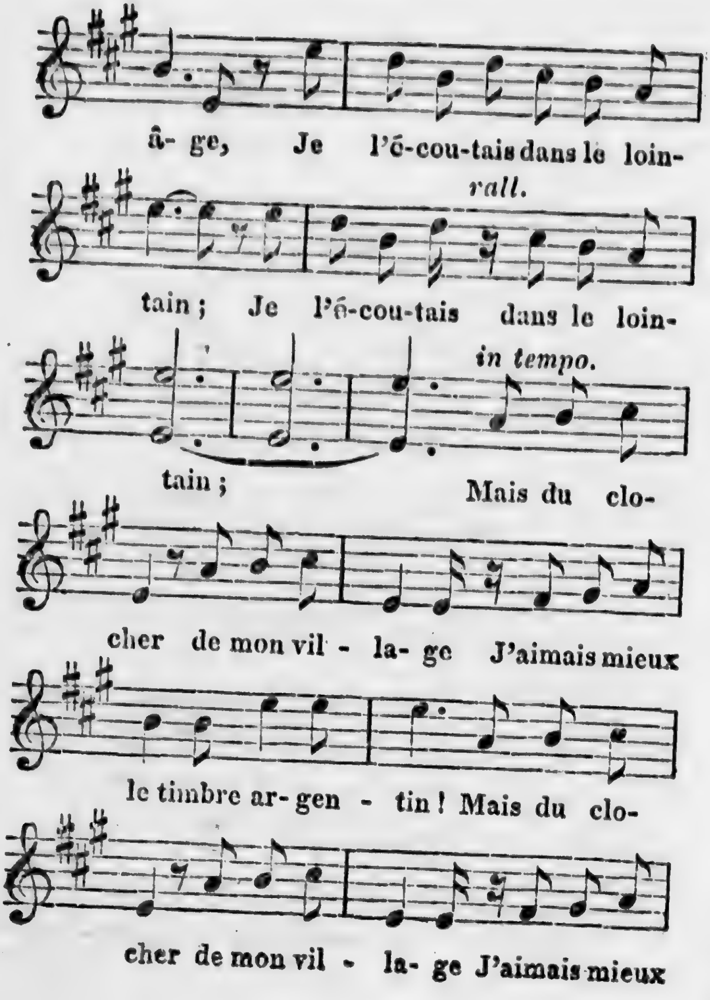
Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener que bien :
Aussi je n'appréhende rien.
Bon soir, la compagnie.

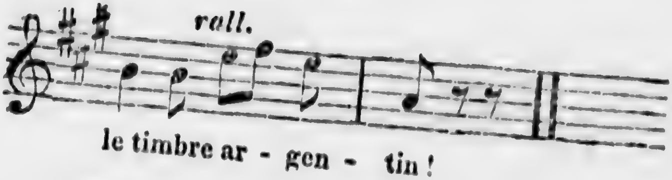
L'Attaignant.

LE CLOCHER DE MON VILLAGE.

Andantino graziozo. LOÏSA PUGET.




â- ge, Je l'é-cou-tais dans le loin-
rall.
tain; Je l'é-cou-tais dans le loin-
in tempo.
tain; Mais du clo-
cher de mon vil - la- ge J'aimais mieux
le timbre ar-gen - tin! Mais du clo-
cher de mon vil - la- ge J'aimais mieux



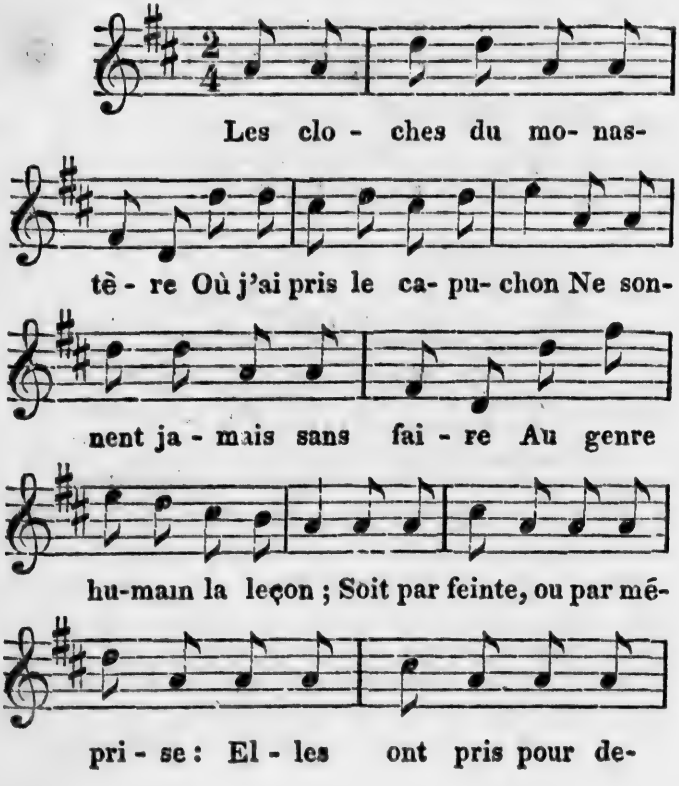
Un jour, pour la terre étrangère,
Il me fallut quitter ces lieux,
Ces lieux où je quittais ma mère,
Et qu'en pleurant suivaient mes yeux.
Mais, quand je perdis leur image,
Longtemps encor, dans le lointain,
Du beau clocher de mon village
J'entendis le timbre argentin.

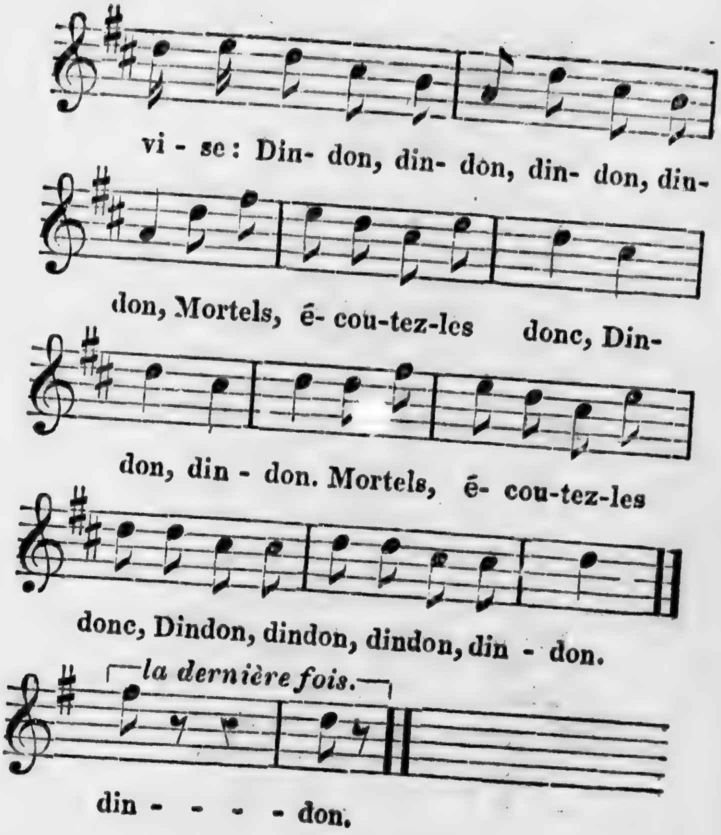
Mais je reviens, et plus j'avance,
Le buisson, la fleur, le ruisseau
M'apporte un doux parfum d'enfance,
Un doux parfum de mon hameau ;
Et, comme aux jours de mon jeune âge,
J'entends déjà dans le lointain
Du beau clocher de mon village
Résonner le timbre argentin.

GUSTAVE LEMOINE.

LES CLOCHES DU MONASTÈRE.

Allegro.





Voyez-vous ce riche avare
Qui jeûnait sur son argent
Dont le trépas le sépare ?
Il mourut en enrageant.

A peine est-il dans l'enceinte,
Que déjà la cloche tinte :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne jouissais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon.

Au fond d'une simple bière,
Voyez ce prodigue fou,
Qui, trois fois millionnaire,
Mourut sans avoir un sou.
A sa suite il n'a personne,
Et notre cloche lui sonne :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne ménageais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon.

Quel est ce convoi modeste ?
Celui d'un Gascon bavard,
Qui, pour un propos trop leste,
Hier fut mis à l'écart.
A peine il contait pour trente,
Et notre cloche lui chante :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que ne te taisais-tu donc ?
Dindon, dindon, dindon dindon,.

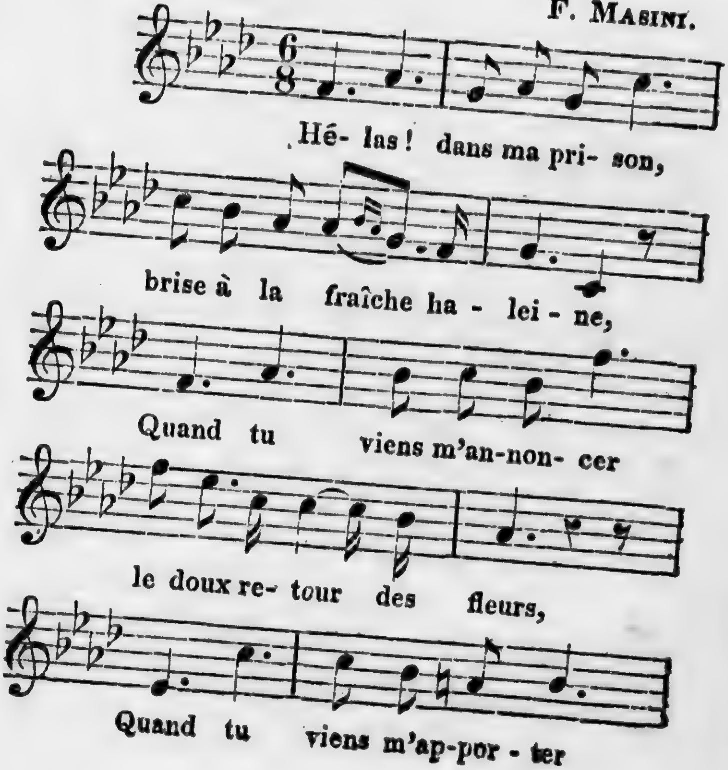
O vous, qui de cette vie
Avec moi suivez le cours,
Et qui trouvez, je parie,
Que les instants en sont courts,
Gardez-vous que la clochette
Certain jour ne vous répète :
Dindon, dindon, dindon, dindon,
Que n'en profitiez-vous donc ?
Dindon, dindon, dindon, dindon.

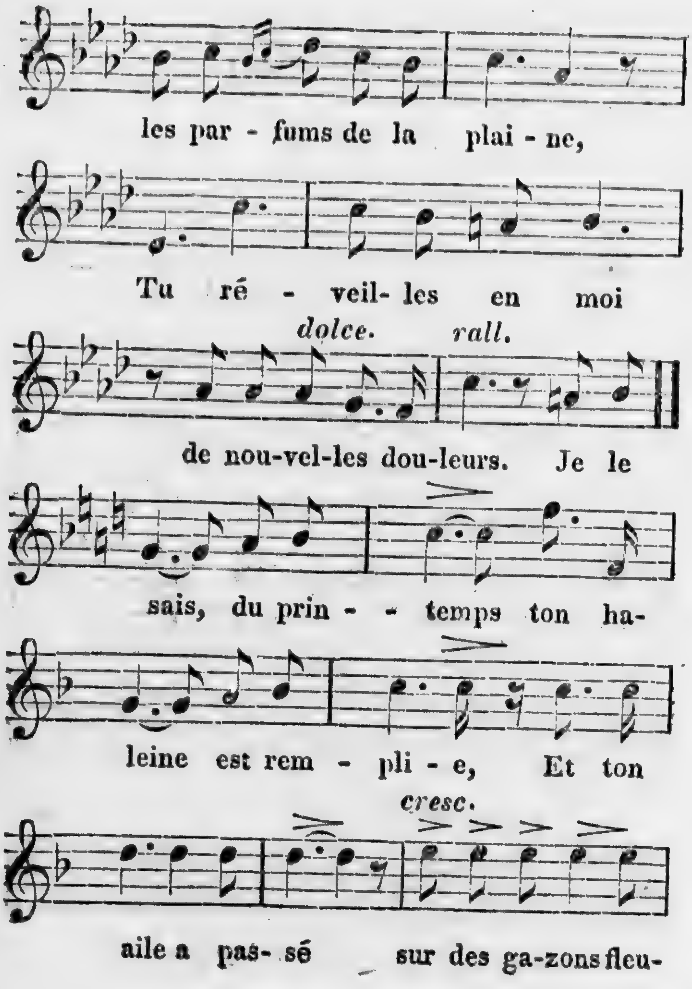
SILVIO PELLICO

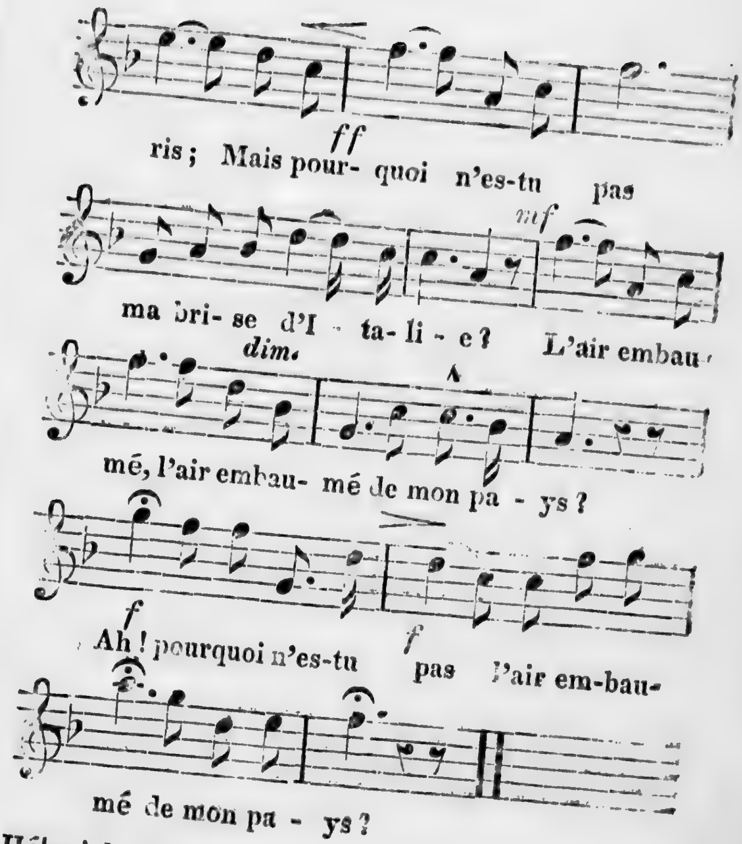
au Spielberg.

Andantino.

F. MASINI.




les par - fums de la plai - ne,
Tu ré - veil- les en moi
dolce. rall.
de nou-vel-les dou-leurs. Je le
sais, du prin - - temps ton ha-
leine est rem - pli - e, Et ton
cresc.
aile a pas- sé sur des ga-zons fleu-



Hélas ! dans ma prison, quand d'un ciel sans nuage
Glisse un rayon plus pur, comme un regard ami ;
Loin de me consoler, je perds bientôt courage ;
Je sens des pleurs venir, et mon cœur a gémi ;

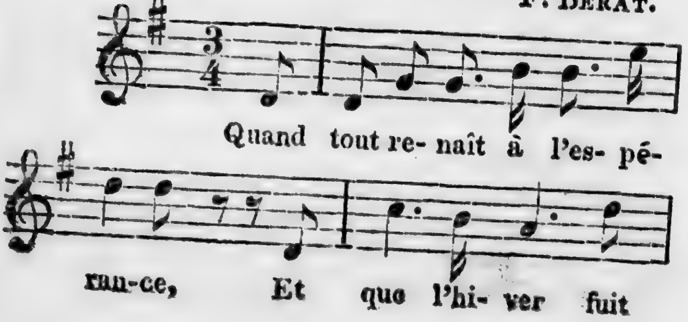
En voyant ce beau ciel, non, jamais je n'oublie
Qu'il n'est qu'un ciel, un seul, pour les pauvres
[proscrits.
Ah ! pourquoi n'es-tu pas mon beau ciel d'Italie ?
Le ciel aimé de mon pays ?

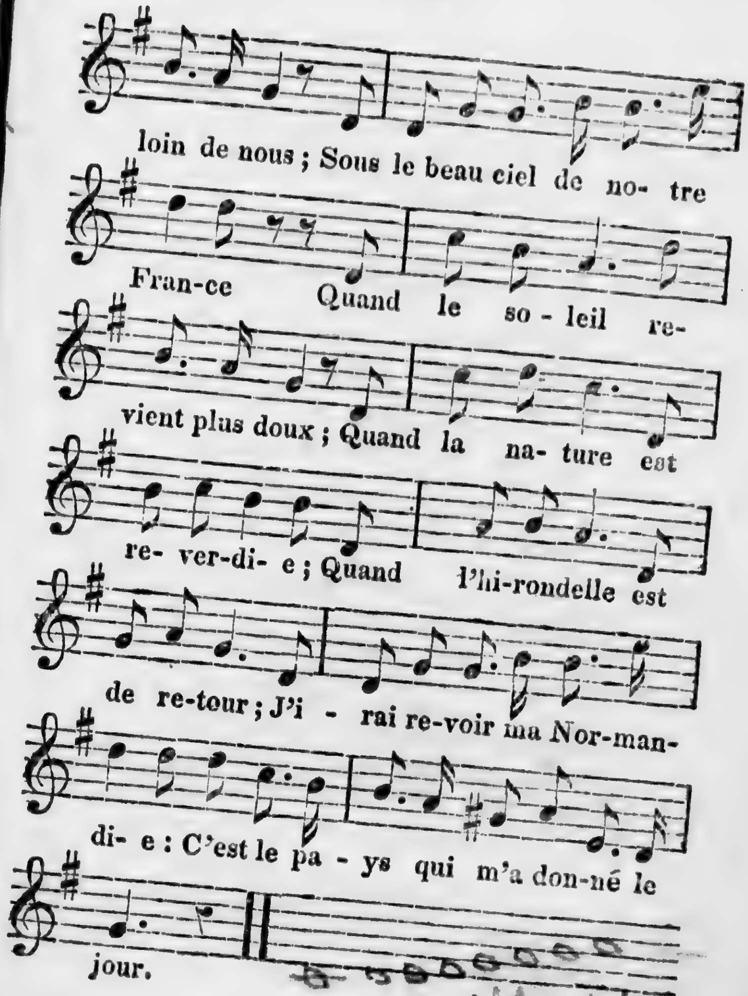
Hélas ! dans ma prison, parfois, lorsque je rêve,
Un songe, cet ami de mon sommeil léger,
Me dit que je suis libre, et que mon mal s'achève ;
Que j'ai ma liberté sur un sol étranger.
Sur un sol étranger ! oh ! je vous en supplie,
Mon Dieu ! je ne veux pas être libre à ce prix.
Qu'on me donne plutôt des fers en Italie :
Je veux mourir dans mon pays.

E. Barateau.

MA NORMANDIE.

Andante. F. Bérat.




loin de nous ; Sous le beau ciel de no- tre
Fran-ce Quand le so - leil re-
vient plus doux ; Quand la na- ture est
re- ver-di- e ; Quand l'hi-rondelle est
de re-tour ; J'i - rai re-voir ma Nor-man-
di- e : C'est le pa - ys qui m'a don-né le
jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers ;
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Vénise et ses gondoliers ;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

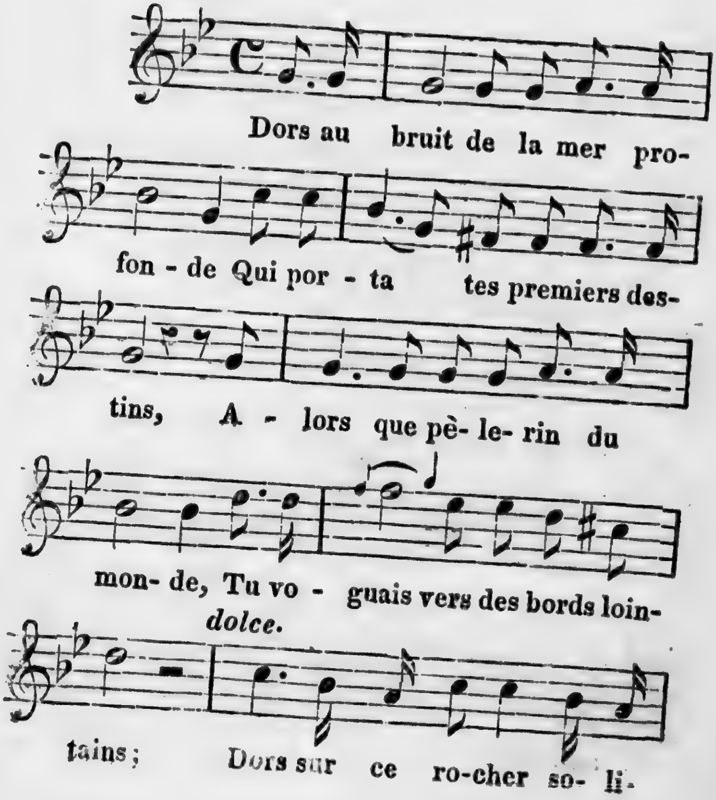
Il est un âge dans la vie,
Où chaque rêve doit finir ;
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

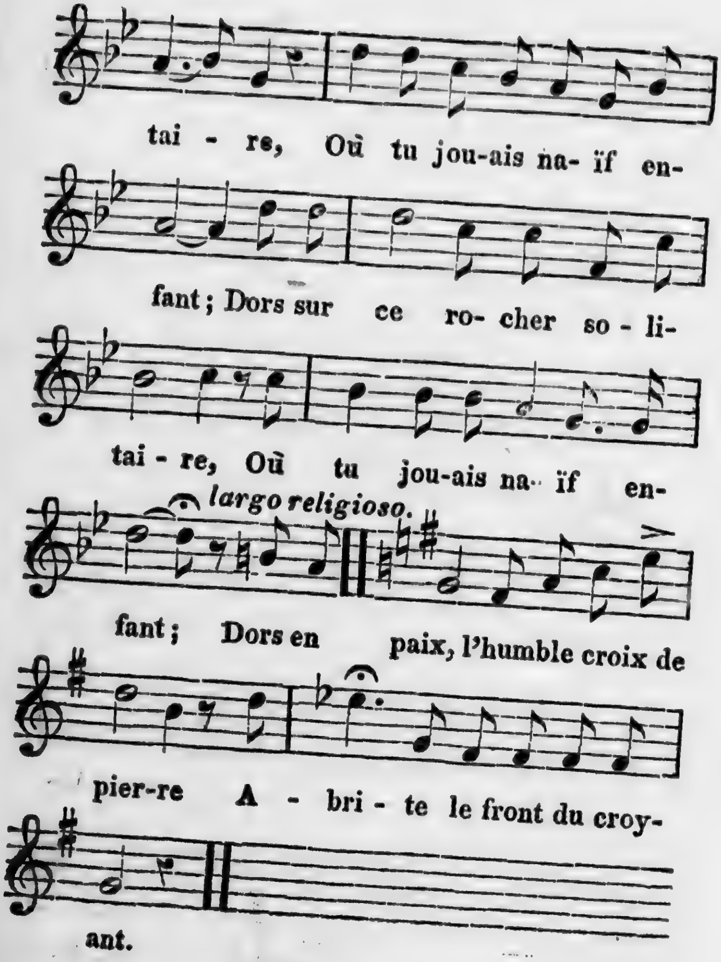
Quand je reverrai la prairie,
Je chanterai à mon retour
Ce refrain qu'en d'autre patrie,
Je redisais à chaque jour,
Auprès de ma mère chérie,
Pour l'égayer dans ses vieux jours ;
Je chanterai ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

F. Bérat.

ADIEUX A CHATEAUBRIAND.

Andante.




tai - re, Où tu jou-ais na- ïf en-
fant ; Dors sur ce ro- cher so - li-
tai - re, Où tu jou-ais na- ïf en-
largo religioso.
fant ; Dors en paix, l'humble croix de
pier-re A - bri - te le front du croy-
ant.

Tes pas ont foulé mainte plage ;
Tes yeux ont vu bien des douleurs :
Partout l'homme est né pour l'orage,
Pour la souffrance et pour les pleurs.
Mais partout aussi la prière
Et le protége et le défend.
Dors en paix, &c.

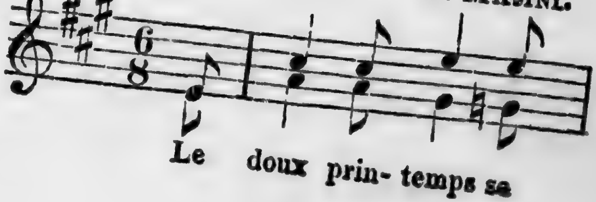
Descends dans la nuit solennelle,
Toi qui ne crains rien de la mort.
Le temps est sombre.... Dieu t'appelle,
Châteaubriand, voici le port !
Sur ce rocher venait ta mère
Écouter la plainte du vent.
Dors en paix, l'humble toit de pierre
Abrite le Breton croyant.

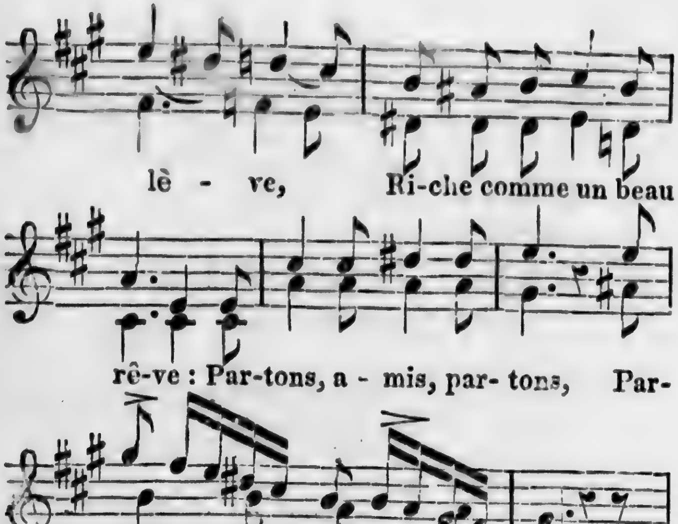
ARISTIDE DE LATOUR.

NAPLES.

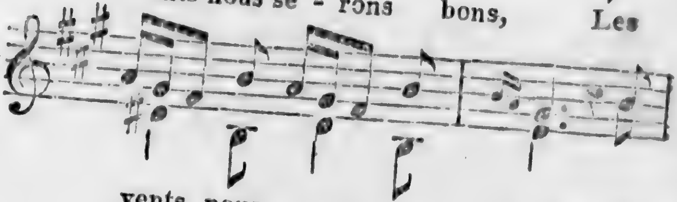
Allegretto.

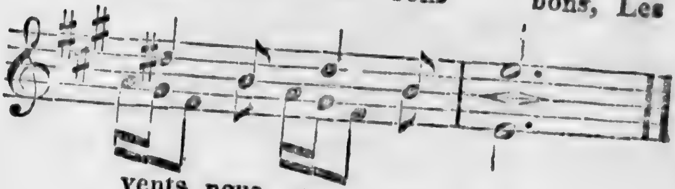
F. MASINI.




lè - ve, Ri-che comme un beau
rê-ve : Par-tons, a - mis, par- tons, Par-
tons, a - - - mis, par - - tons.
L'hi-ron-del-le lé - - gè- - re
-Ne ra- se pas la ter - re : Les

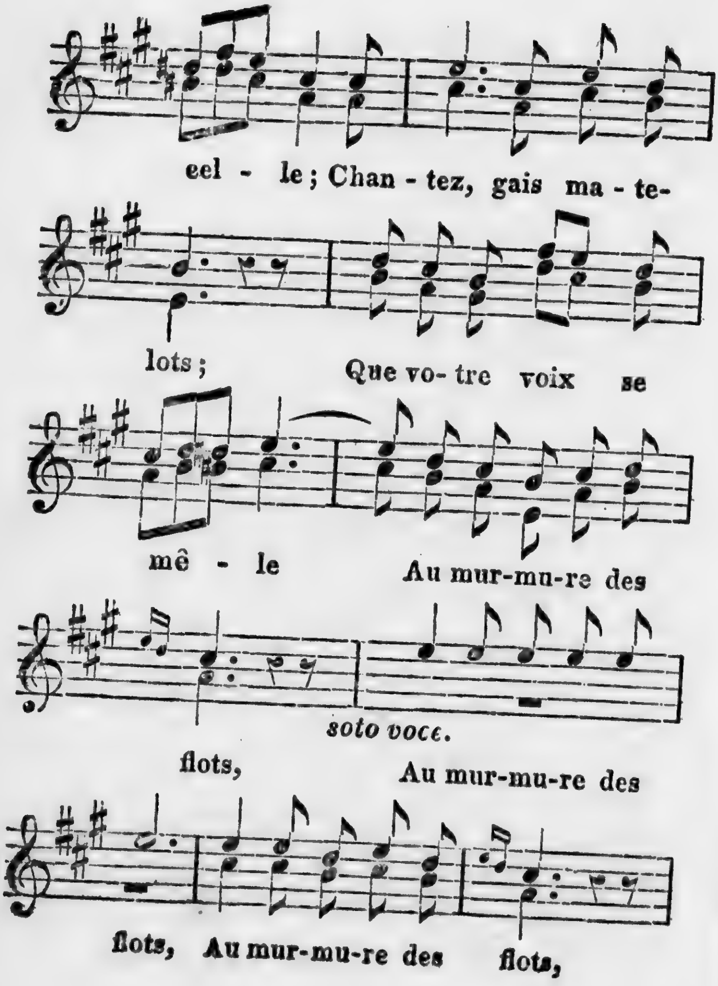
vents nous se - rons bons, Les

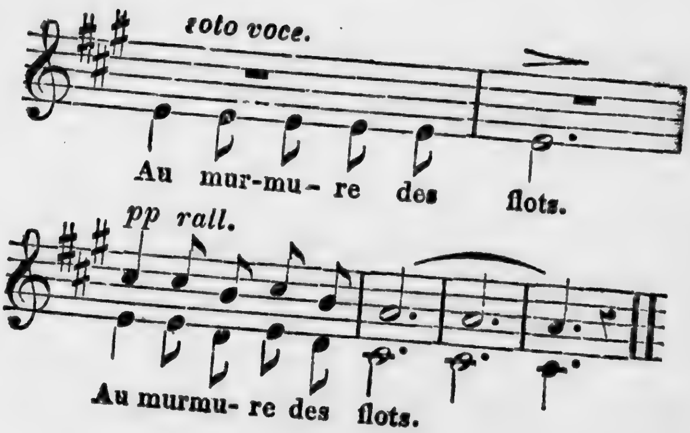

vents nous se - rons bons, Les


vents nous se - rons bons.

REFRAIN.

ff
p
Vo-gue, vo-gue, vo-gue, ma ba- lan-


eel - le ; Chan - tez, gais ma - te-
lots ; Que vo- tre voix se
mê - le Au mur-mu-re des
soto voce.
flots, Au mur-mu-re des
flots, Au mur-mu-re des flots,



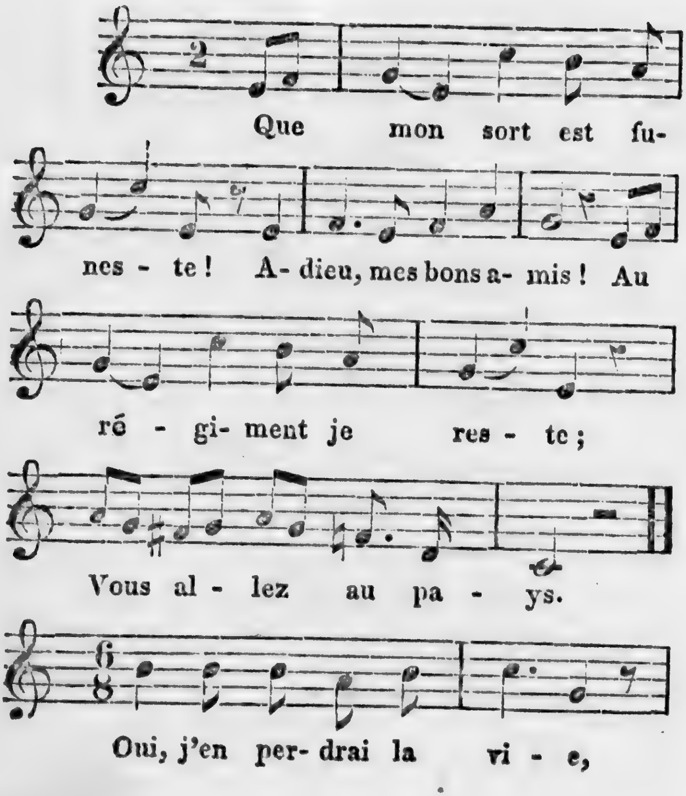
A l'horizon de brume
Le Vésuve qui fume
Promet Naple aujourd'hui.
Dans cette ville heureuse,
La vie est gracieuse
Comme un jardin fleuri.

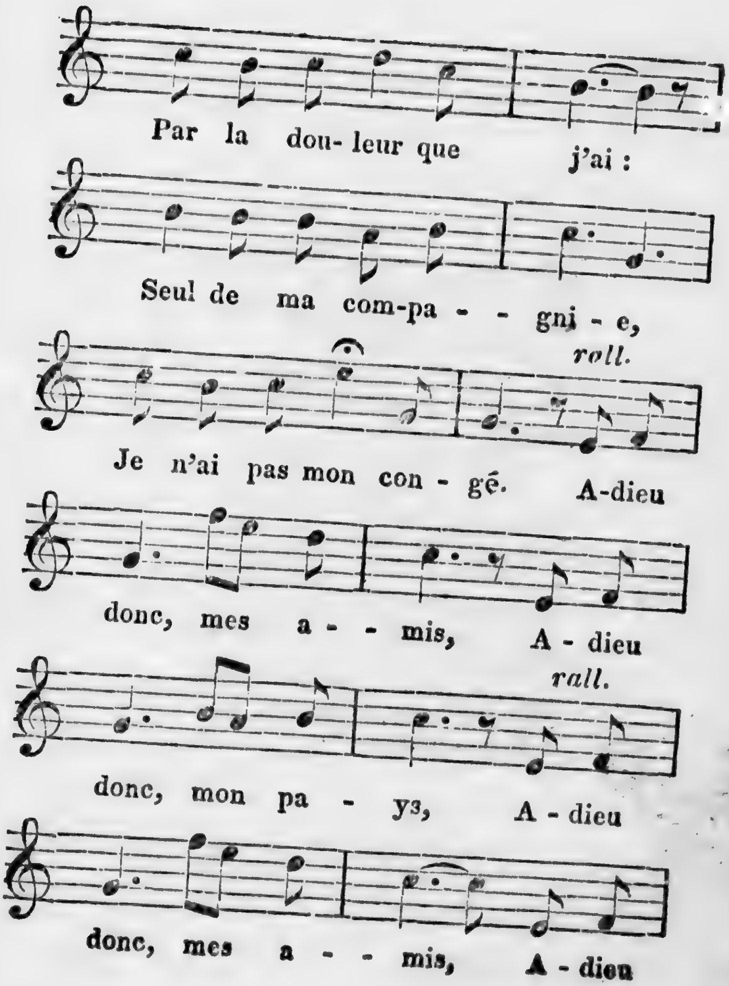
Quand la nuit tend ses voiles
Sous ce beau ciel d'étoiles,
Le gai Napolitain
Chante la sérénade,
Puis sous la colonade
S'endort priant un saint.

E. Aumassip.

PLAINTES DU CAPTIF.

Andantino.



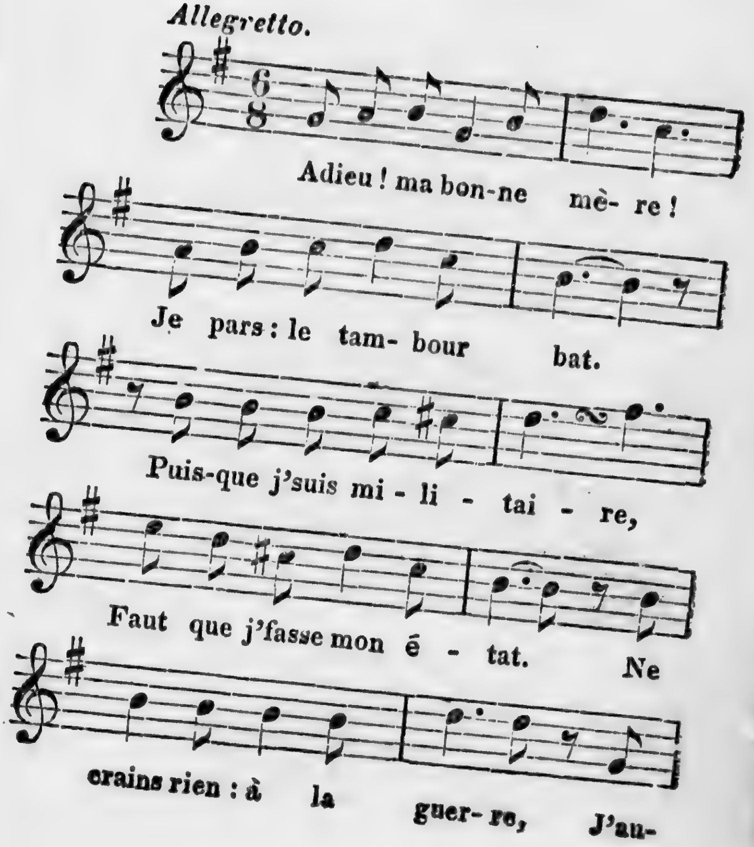

Par la dou- leur que j'ai :
Seul de ma com-pa - - gni - e,
rall.
Je n'ai pas mon con - gé. A-dieu
donc, mes a - - mis, A - dieu
rall.
donc, mon pa - ys, A - dieu
donc, mes a - - mis, A - dieu

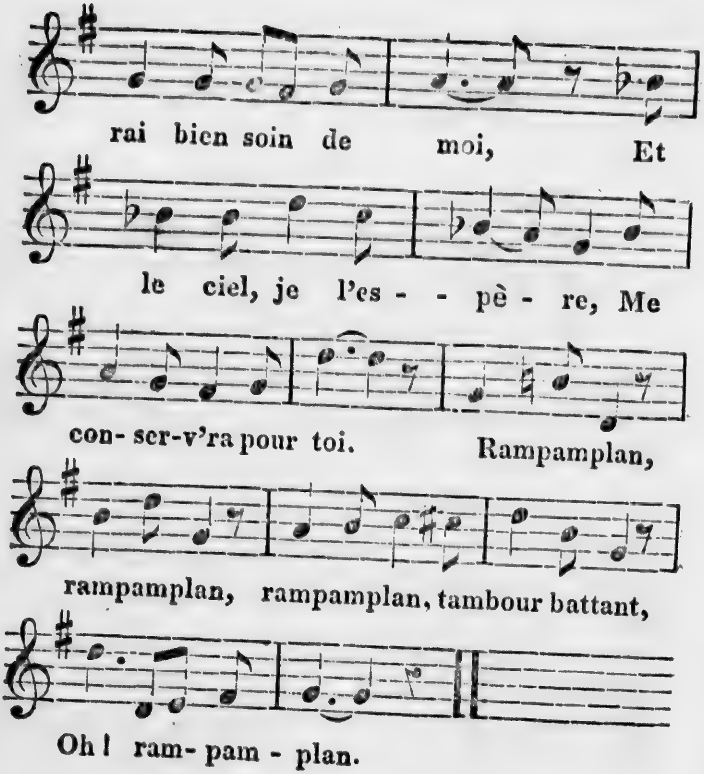
donc, mon pa - ys.

Ils vont revoir leur mère,
Et la mienne auprès d'eux
Va courir la première
Pour combler tous ses vœux.
O mère que j'adore !
Tu les verras sans moi.
Combien longtemps encore
Je vais penser à toi !
Adieu donc, &c.

Canton qui m'as vu naître
Et qui reçus ma foi,
Je vais mourir peut-être,
Et pour d'autres que toi !
Ah ! calmez ma souffrance ;
Dites à mes amis,
Que, si je meurs en France,
Mon cœur est au pays.
Adieu donc, &c.

MON PAUVRE PIERRE.





M'sieur l'curé, j'viens vous faire
En partant mes adieux.
Si quelque militaire
V'nait vous dire en ces lieux
Qu'il a vu mourir Pierre
Pour la France et son roi,

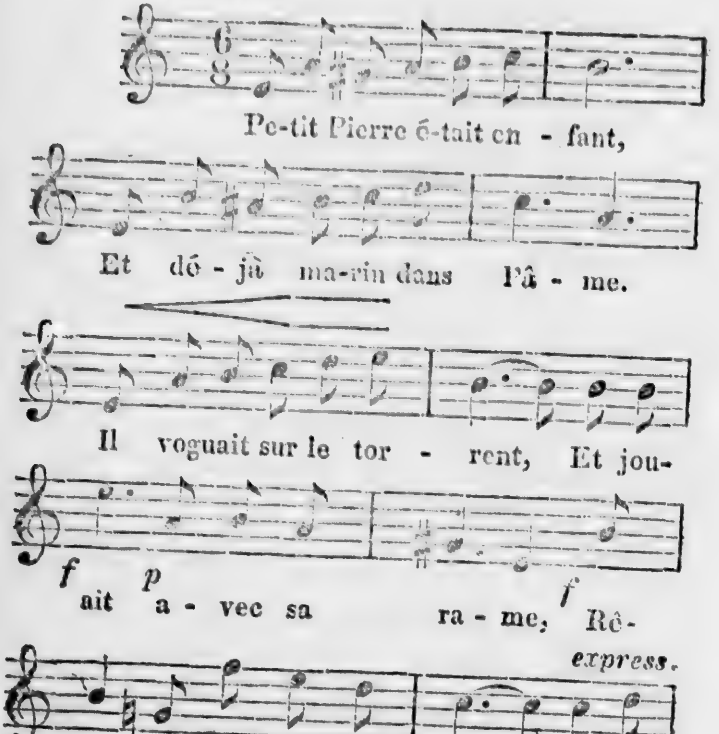
N'dites rien à ma mère,
Et priez Dieu pour moi.
Rampamplan, &c.

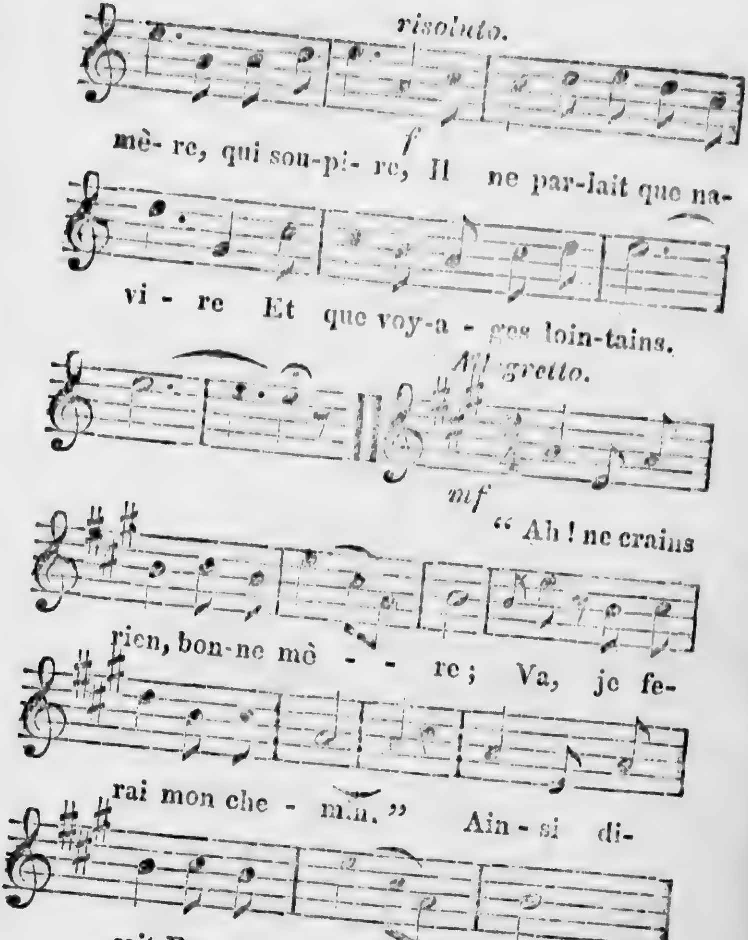
L'sac sur l'dos, vers la plaine,
Amis, dirigeons-nous.
J'sais ben qu'ça fait d'la peine ;
Mais il faut filer doux.
Dans un moment d'alarme,
Pour chasser le chagrin,
Renfonçons une larme,
Et chantons ce refrain :
Rampamplan, &c.

Le cœur gros, l'œil humide,
L'habitant du hameau
Le voit d'un pas rapide
Descendre le côteau ;
Bientôt, sur l'autre rive,
Ils se perdent enfin.
Et l'oreille attentive
Peut seule entendre au loin :
Rampamplan, &c.

PETIT PIERRE LE MARIN.

Andante.



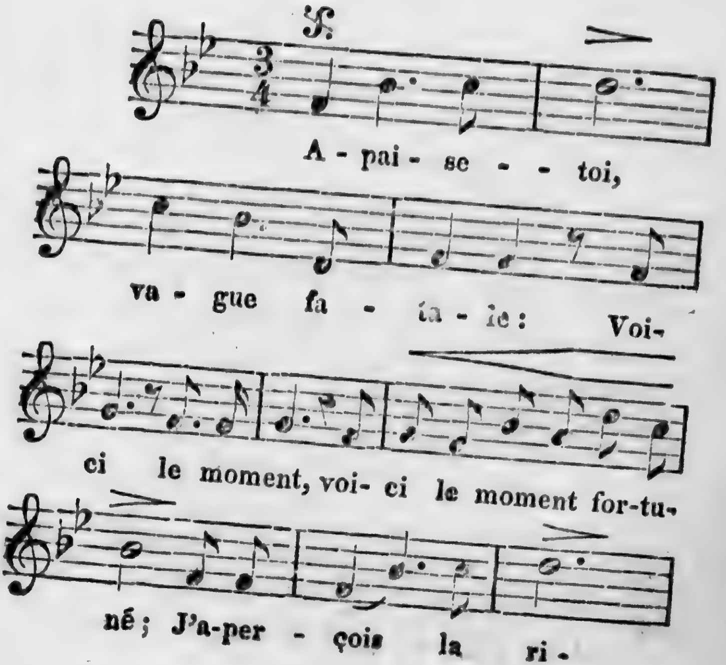

risoluto.
mè- re, qui sou-pi- re, Il ne par-lait que na-
f
vi - re Et que voy-a - ges loin-tains.
Allegretto.
mf
" Ah ! ne crains
rien, bon-ne mè - - re ; Va, je fe-
rai mon che - min." Ain - si di-
sait Pe- tit Pier - - - re,

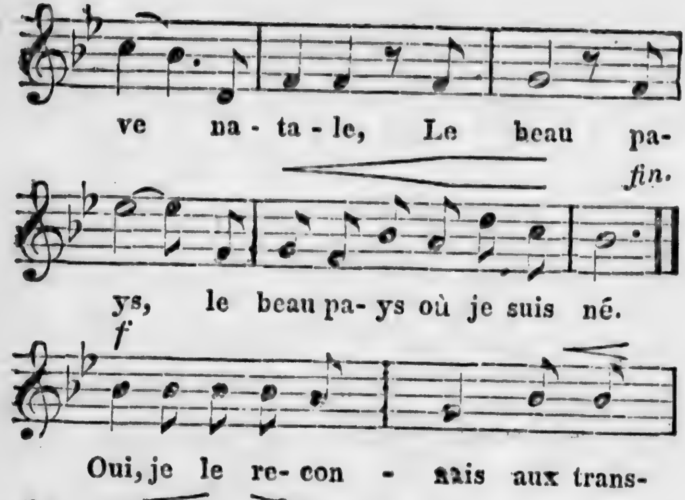
« Petit Pierre, il faut partir !...
Malgré ma douleur affreuse,
De ton brillant avenir
Suis la route glorieuse. »
La pauvre mère pleura,
Et, pendant vingt ans d'absence,
Si grande était sa souffrance,
Que sa raison s'égara.
« Ah ! disait la tendre mère,
Dieu, toi qui vois mon chagrin,
Prends pitié de Petit Pierre,
Petit Pierre le marin. »

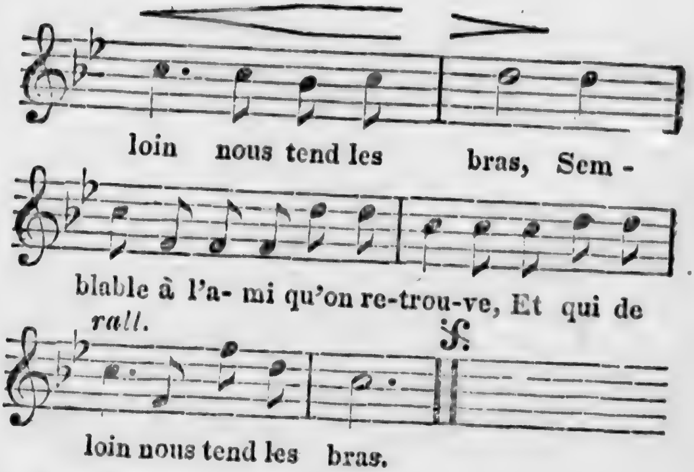
Un jour elle entend des cris...
Non, non, ce n'est point un rêve :
Dans ses deux bras, c'est son fils
Qu'elle presse et qu'elle enlève.
Bonheur qui n'a pas d'égal !
Ah ! combien sa mère est fière !
Il porte, le Petit Pierre,

Le riche habit d'amiral !
Et Pierre dit à sa mère :
« Vois ! j'ai bien fait mon chemin.
Embrasse ton Petit Pierre,
Petit Pierre le marin. »

LE RETOUR.




ve na - ta - le, Le beau pa-
fin.
ys, le beau pa- ys où je suis né.
f
Oui, je le re- con - nais aux trans-
ports que j'é- prou-ve, C'est lui, c'est mon pa-
ys qu'on dé - cou-vre là - bas; Sem-
blable à l'a- mi qu'on re-trou-ve, Et qui de

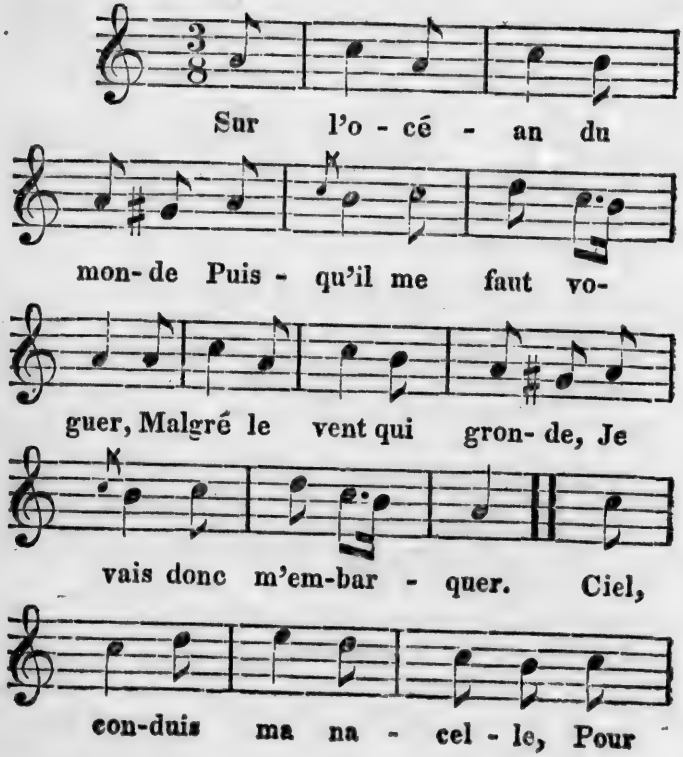


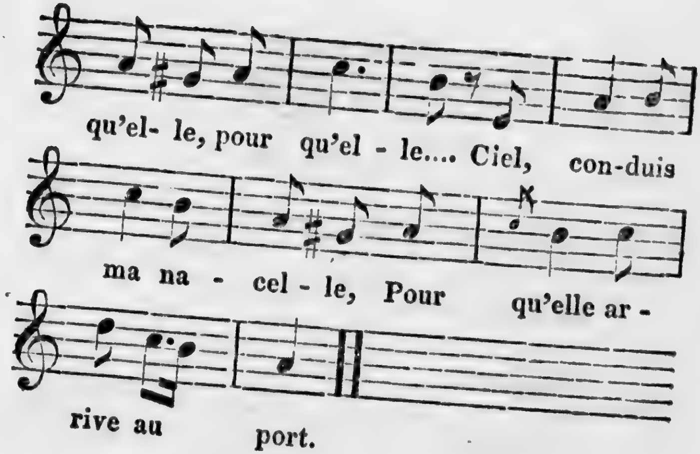
C'est ma ville ; voilà ses falaises, ses grèves,
Son église, son port avec ses vieux murs gris.
Dieu ! j'entends, comme dans mes rêves,
Ma mère appeler à grands cris.
Apaise-toi, &c.

Je vais donc la revoir, ô bonheur sans mélange !
Voir ma mère ! Une mère, est-il rien de plus doux ?
C'est l'étoile, c'est le bon ange
Que le Seigneur nous donne à tous.
Apaise-toi, &c.

SUR L'OCÉAN DU MONDE.

Andante.





Vers le céleste pôle
Tend toute mon ardeur.
La grâce est ma boussole ;
Le pilote est mon cœur.
Ciel, conduis, &c.

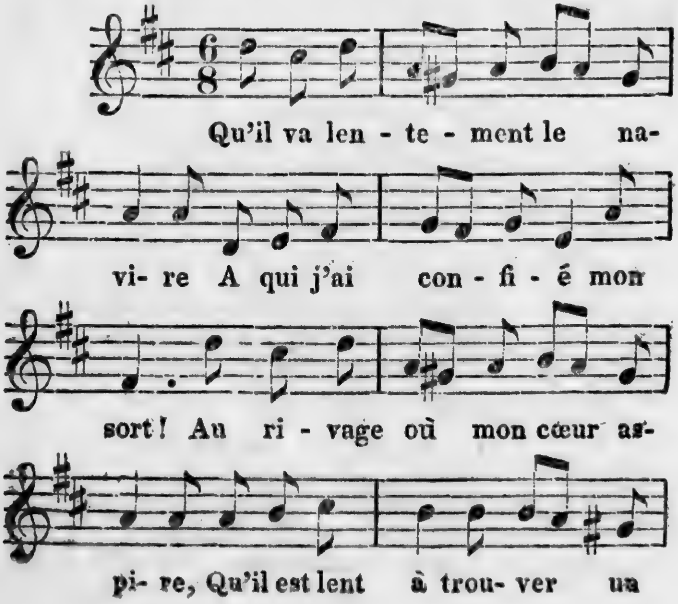
Dans le triste passage
De la vie à la mort,
Mon corps, par son naufrage,
Mettra mon âme au port.
Ciel, conduis, &c.

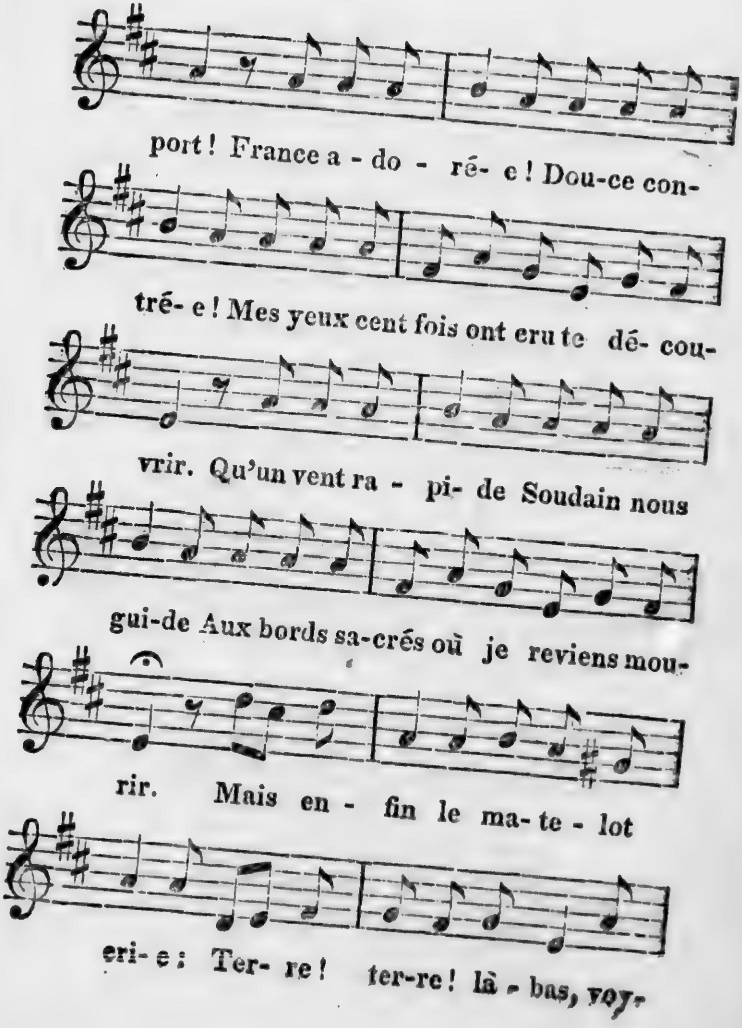
Là, les saints et les anges
M'attendent chaque jour,
Pour chanter les louanges
D'un dieu rempli d'amour.
Ciel, conduis, &c.

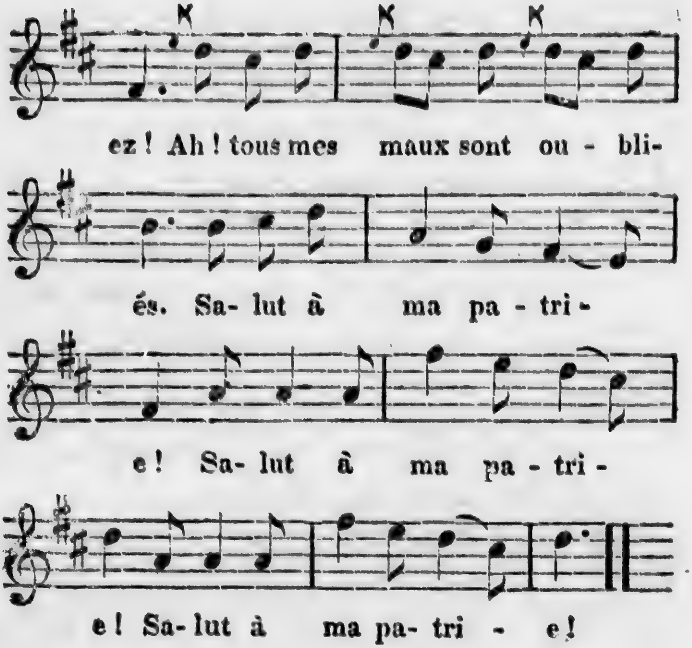
Dans l'éternel asile,
Mon âme, en sûreté,
Aura un sort tranquille
Pour une éternité.
  Ciel, conduis, &c.

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Allegretto.




port ! France a - do - ré- e ! Dou-ce con-
tré- e ! Mes yeux cent fois ont cru te dé- cou-
vrir. Qu'un vent ra - pi- de Soudain nous
gui-de Aux bords sa-crés où je reviens mou-
rir. Mais en - fin le ma- te - lot
cri- e : Ter- re ! ter-re ! là - bas, voy-



Oui, voilà les rives de France ;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée !
Douce contrée !
Après vingt ans, enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage ;
Je vois fumer la cime de nos toits.

Combien mon âme est attendrie !
Là furent mes premiers amours ;
Là, ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie !

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas,
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée !
Douce contrée !
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.
Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie,
Rêvait à des climats plus chers ;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie !

Poussé chez des peuples sauvages,
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée !
Douce contrée !
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie :
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie !

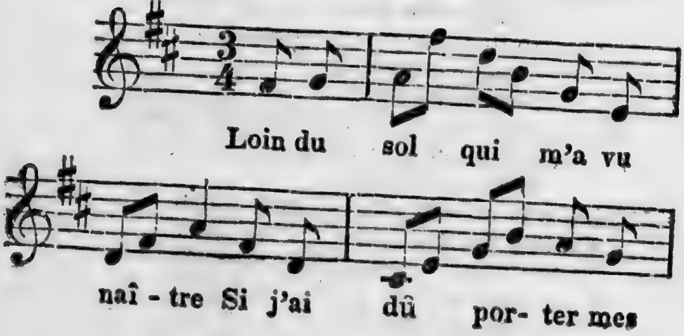
Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée !
Douce contrée !
Puissent tes fils te revoir ainsi tous !
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux ;
Je t'embrasse, ô terre chérie !
Dieu ! qu'un exilé doit souffrir !
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie !

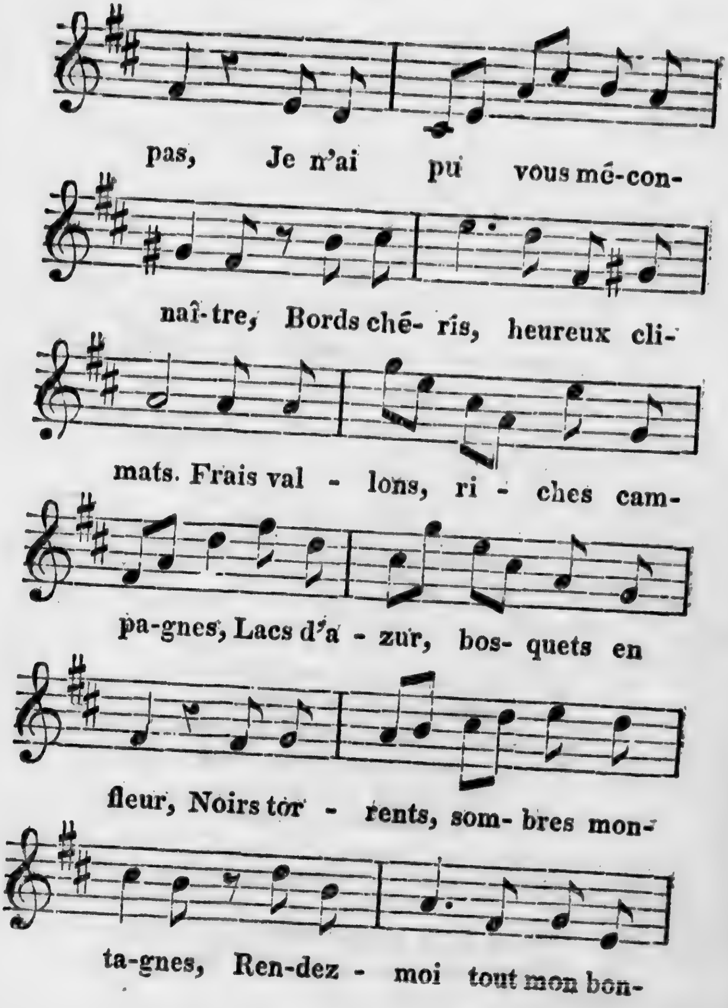
BÉRANGER.

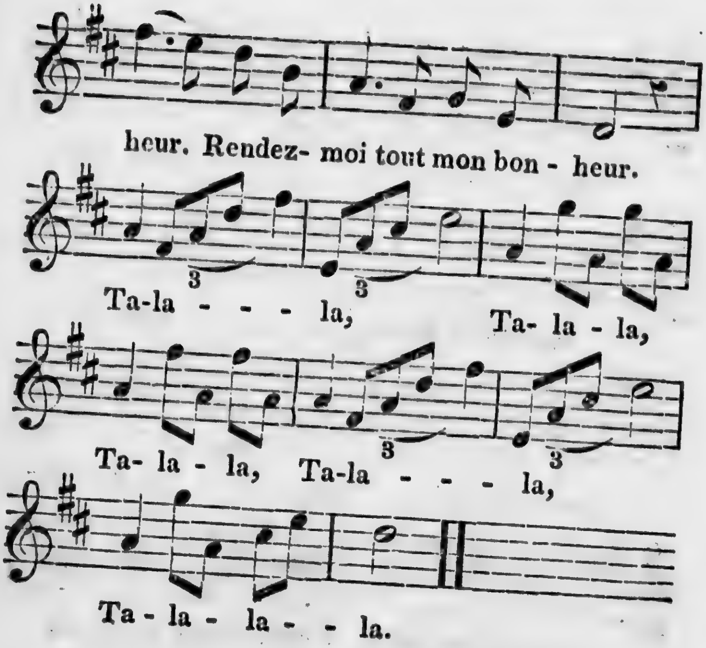
LE RETOUR EN HELVÉTIE.

Thème suisse arrangé par F. MASINI.

Allegretto.




pas, Je n'ai pu vous mé-con-
naî-tre, Bords ché- ris, heureux cli-
mats. Frais val - lons, ri - ches cam-
pa-gnes, Lacs d'a - zur, bos- quets en
fleur, Noirs tor - rents, som- bres mon-
ta-gnes, Ren-dez - moi tout mon bon-



Que j'aimais sur la verdure
A chanter de gais refrains,
Quand, au bruit de l'onde pure,
Résonnaient les tambourins !
Aux accents de l'allégresse,
Je sentais battre mon cœur.
Je tressaille encor d'ivresse,
Quand je songe à mon bonheur.

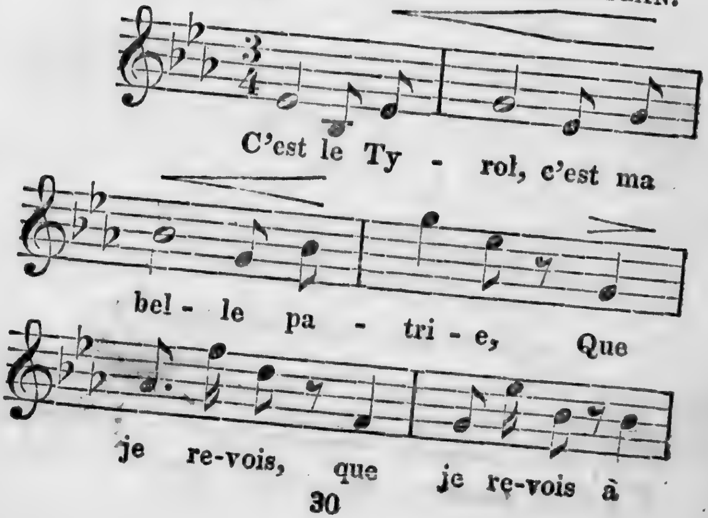
Mais, de la verte bruyère,
On accourt, on vient vers moi ;

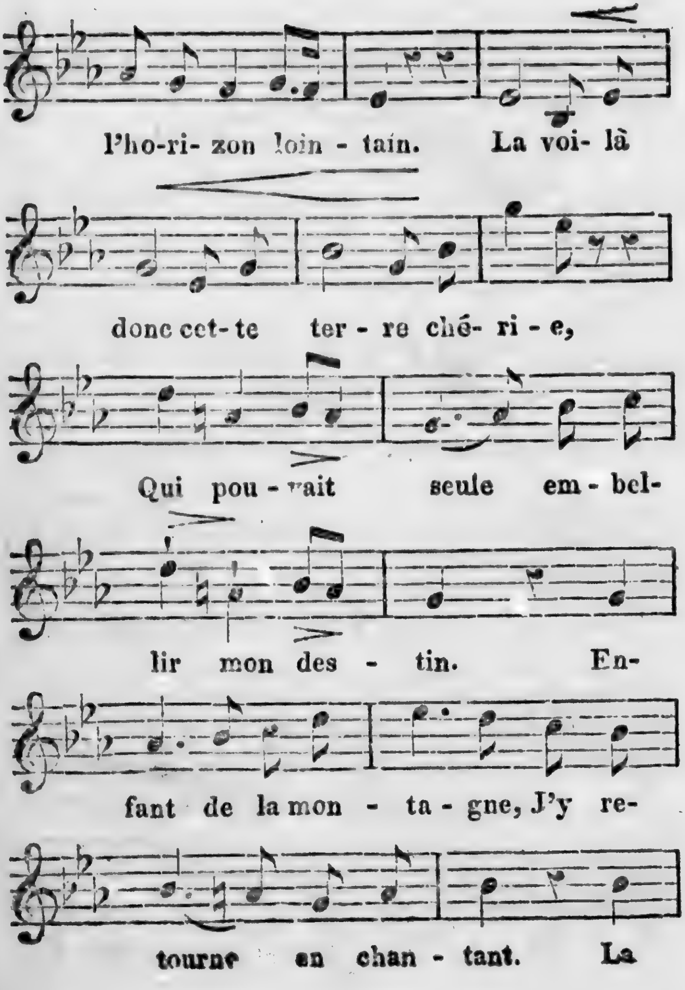
C'est ma sœur, c'est mon vieux père,
Ma mère, que je revois !
O chalets de l'Helvétie,
Pardonnez un jour d'erreur.
Désormais, à vous ma vie :
Près de vous est le bonheur.

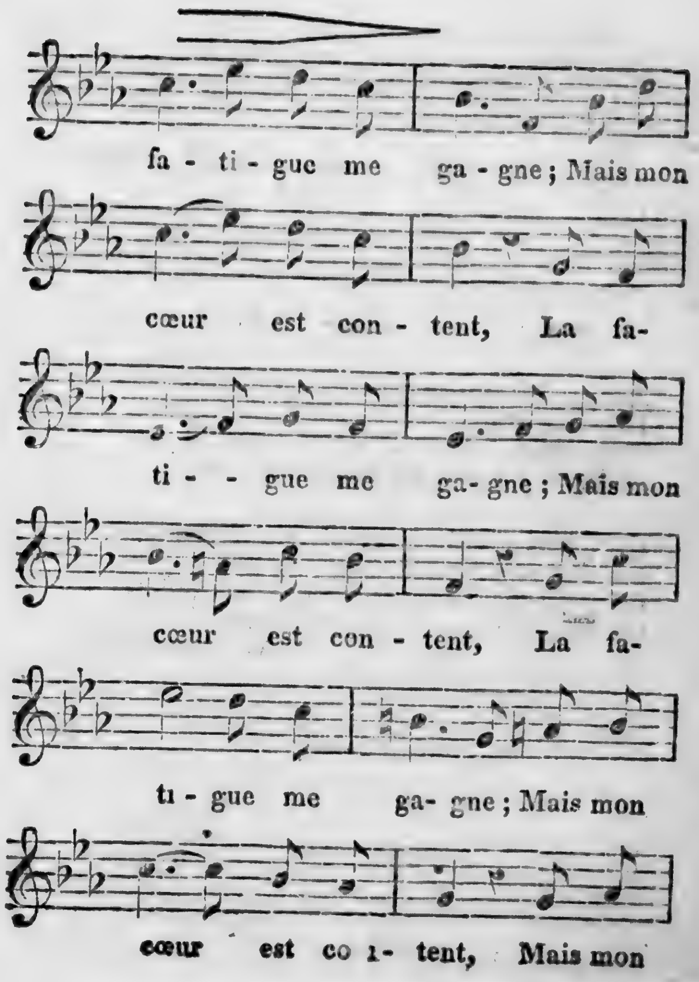
Mme. Amable Tastu.

LE RETOUR DU MONTAGNARD.

Allegro vivace. Amédée de Beauplan.




l'ho-ri- zon loin - tain. La voi- là
donc cet- te ter - re ché- ri - e,
Qui pou - vait seule em - bel-
lir mon des - tin. En-
fant de la mon - ta - gne, J'y re-
tourne en chan - tant. La


fa - ti - gue me ga - gne ; Mais mon
cœur est con - tent, La fa-
ti - - gue me ga- gne ; Mais mon
cœur est con - tent, La fa-
ti - gue me ga- gne ; Mais mon
cœur est con - tent, Mais mon

cœur est con - tent, Oui ! mon

cœur est con - tent.

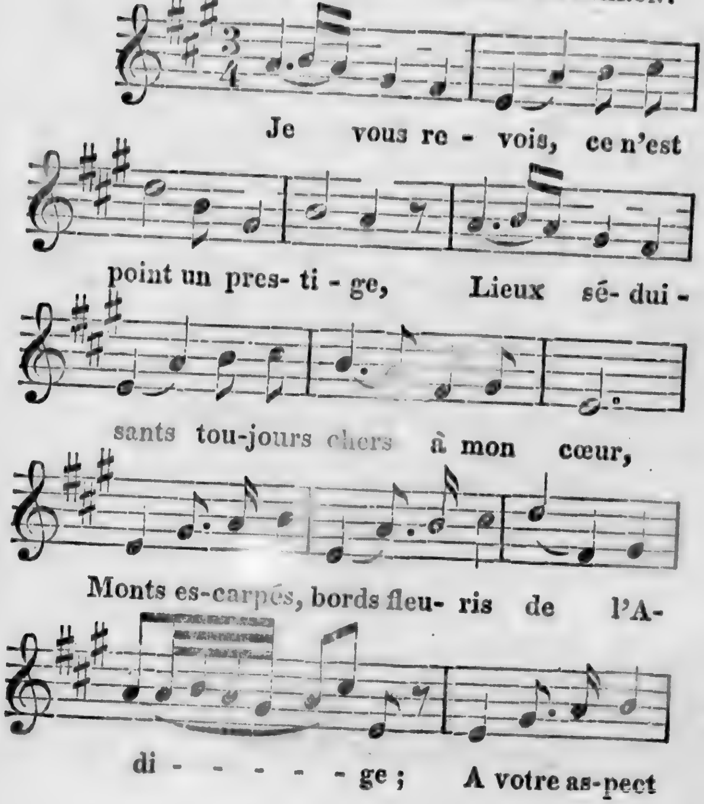
Adieu, fortune, aujourd'hui tes largesses
Dans les cités n'arrêtent plus mes pas ;
Mon cœur préfère à l'éclat des richesses
La liberté qui règne en nos climats.

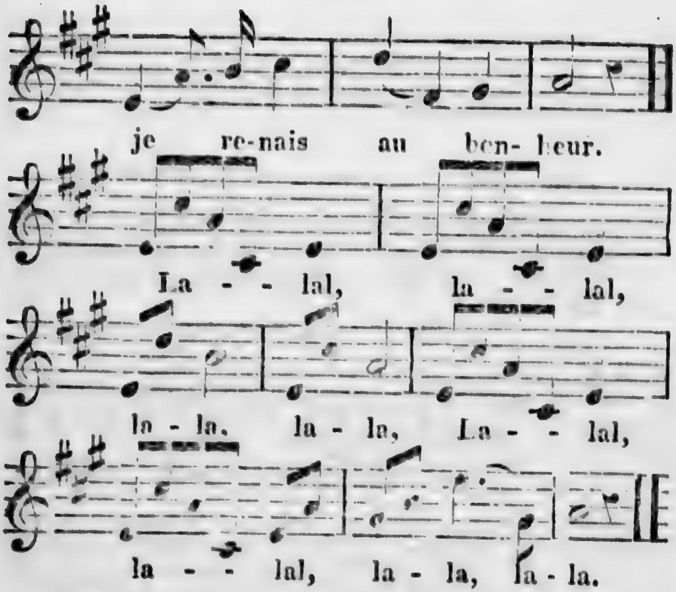
Oh ! quel plaisir de revoir ma chaumière,
Où mes regards ont essayé le jour,
Où j'ai grandi sous les yeux d'une mère,
Où je reçus tant de gages d'amour !

A. Bétourné.

LE RETOUR AU TYROL.

Andantino graziozo. AUG. PANSERON.





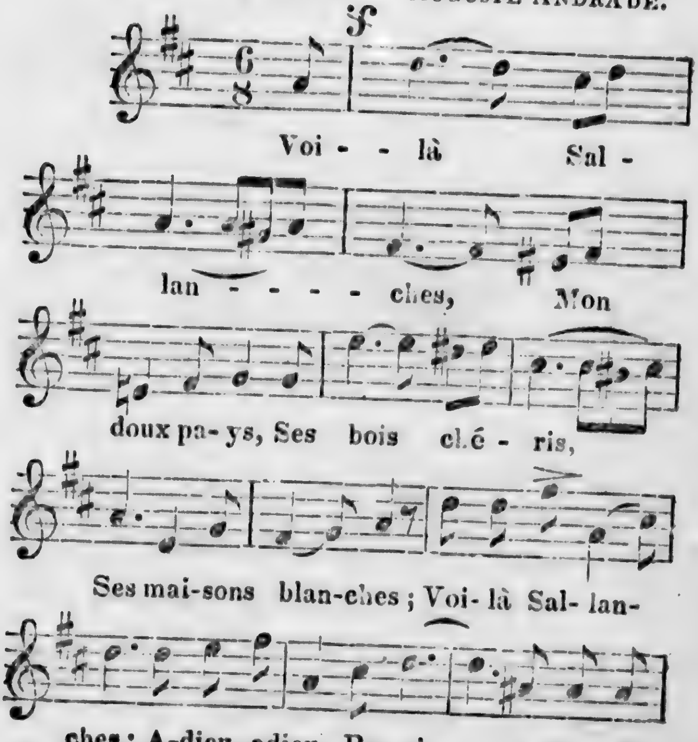
D'un pied léger j'effleurais la bruyère,
Et, devançant le timide chamois,
Tout en cherchant une fleur printannière,
Je faisais dire aux échos de ces bois :
  La-lal, la-lal, la-la, la-la ;
  La-lal la-lal, la-la, la-la.

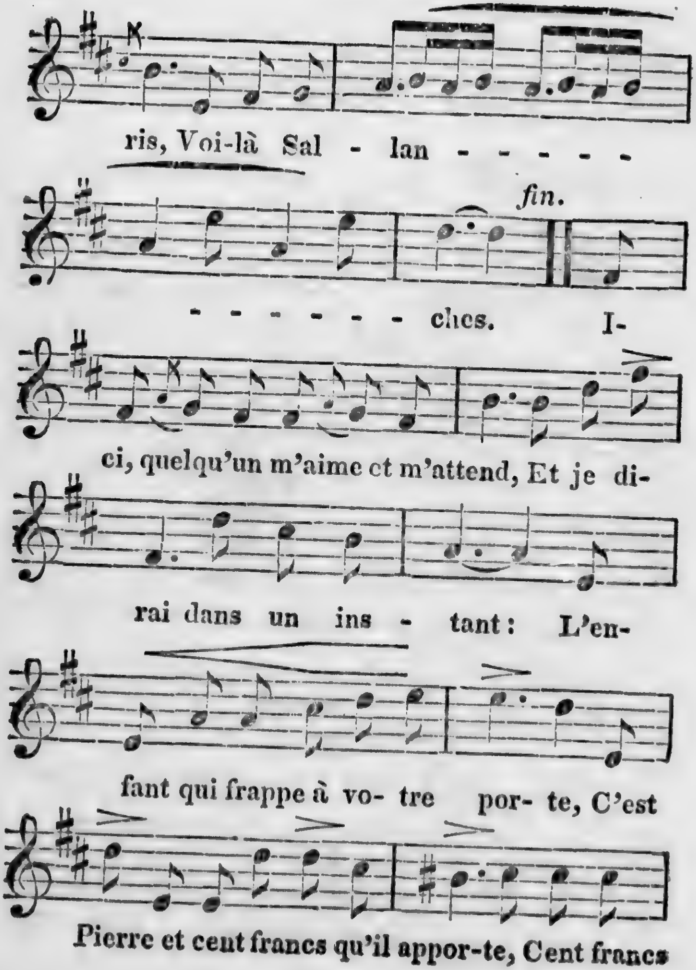
Venez à moi, venez jeunes compagnes :
De l'amitié je connais la douceur ;
Je sais encor le refrain des montagnes.
Accueillez-moi, je serai votre sœur.
  La-lal, la-lal, la-la, la-la ;
  La-lal, la-lal, la-la, la-la.

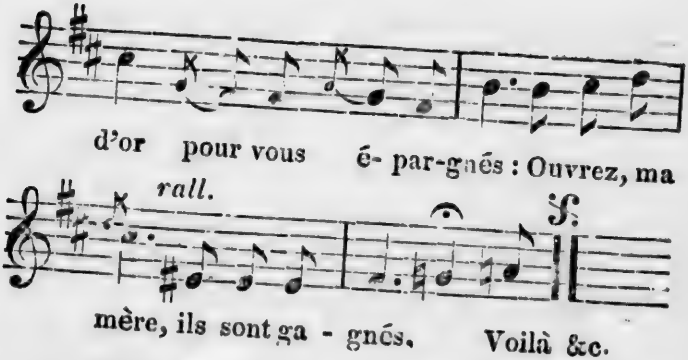
MR. PAULIN.

L'ENFANT DE SALLANCHES.

Poco allegretto. AUGUSTE ANDRADE.




ris, Voi-là Sal - lan - - - - - -
fin.
- - - - - - - ches. I-
ci, quelqu'un m'aime et m'attend, Et je di-
rai dans un ins - tant: L'en-
fant qui frappe à vo- tre por- te, C'est
Pierre et cent francs qu'il appor-te, Cent francs



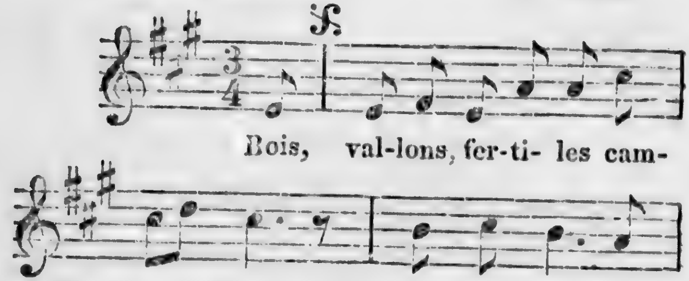
Allons [illegible]te, une vache à lait,
Un cl[illegible] à l'entour du châlet,
Un pain blanc par chaque journée
A vous, la vieille, et par année
Une messe à la Saint-Julien,
Pour celui que vous savez bien.
Voilà Sallanches, &c.

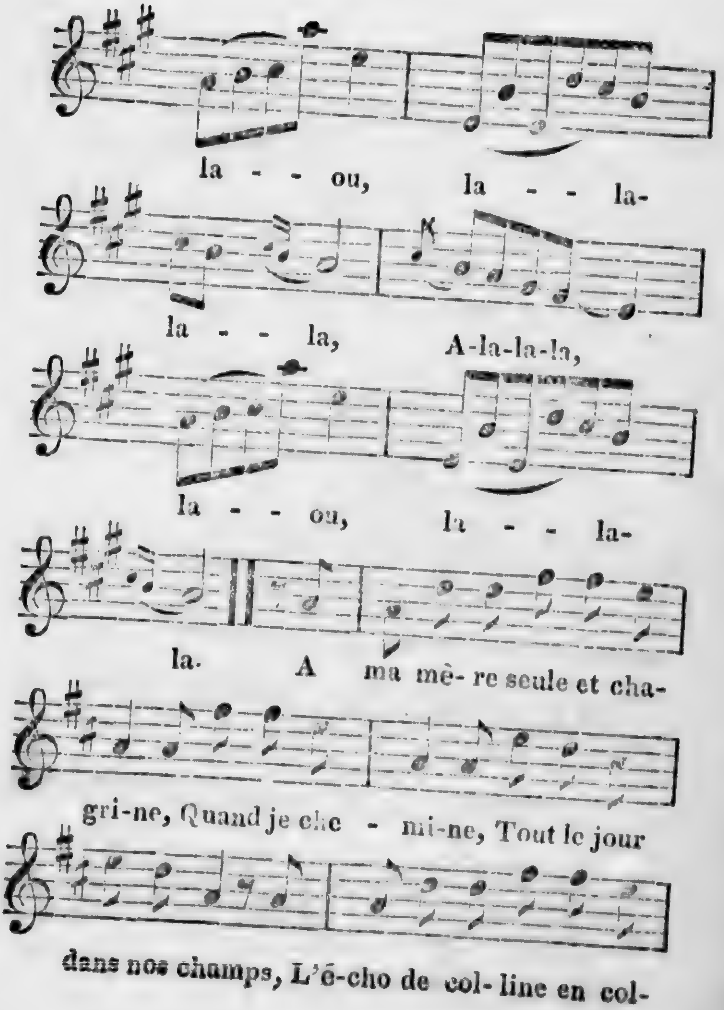
Et puis lorsque viendra le soir,
Devant vous heureux de m'asseoir
Au coin de notre feu paisible,
Je vous lirai tout haut la bible :
Car je sais lire, et comme il faut.
Tenez, mère, écoutez plutôt.
Voilà Sallanches, &c.

H. L. Guérin.

LE PATRE DU TYROL.

Allegro moderato. F. Bérat.




la - - ou, la - - la-
la - - la, A-la-la-la,
la - - ou, la - - la-
la. A ma mè- re seule et cha-
gri-ne, Quand je che - mi-ne, Tout le jour
dans nos champs, L'é-cho de col- line en col-

li- ne Vers la chau - mi- ne Por-te mes

chants. Bois, &c.

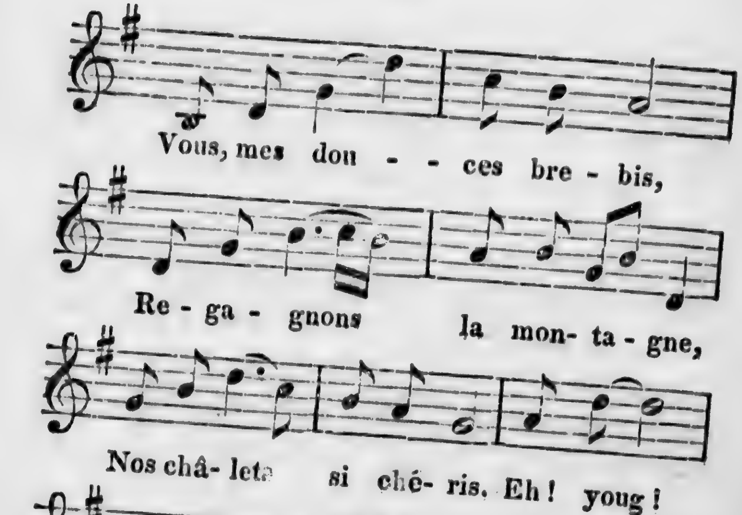
Hélas ! combien je plains mon frère !
Lui qui préfère
Loin de nous s'enrichir :
Pour moi, toujours pâtre, j'espère
Sur cette terre
Vivre et mourir.
Bois, vallons, &c.

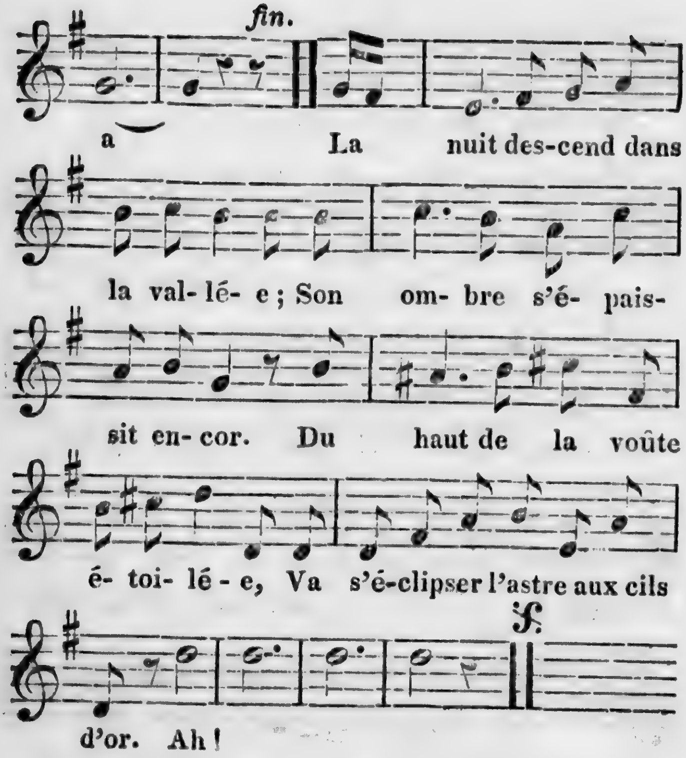
F. Bérat.

LE CHEVRIER DE LA MONTAGNE.

Allegretto. Aug. Panseron.

Troupeau que j'ac-com-pa- gne,


Vous, mes dou - - ces bre - bis,
Re - ga - gnons la mon- ta - gne,
Nos châ- lets si ché- ris. Eh ! youg !
tra- la- la ; Vi- te, çà ! Sui - vez mes pas.
Eh ! youg ! tra- la- la, Nos cha-lets sont là-
bas. A-a-a-a-a-a - a-a-a-a-a-a-



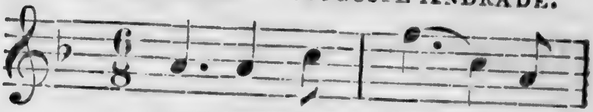
Les ténèbres gagnent nos plaines;
Les bois, les côteaux d'alentour,
Et le front des roches lointaines
Ne reçoit plus les feux du jour.
Ah !....
Troupeau que j'accompagne, &c.

La lune aux longs reflets magiques
Rayonne au travers du glacier,
Et l'écho de nos monts antiques
Redit les chants du chevrier.
Ah !....
Troupeau que j'accompagne, &c.

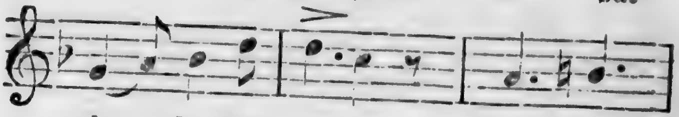
ADOLPHE FABRE.

LE MOUSSE NAPOLITAIN.

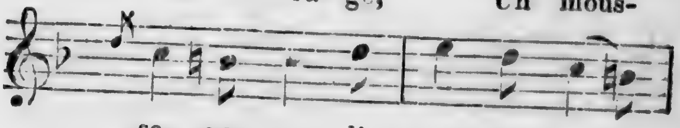
Un poco animato. AUGUSTE ANDRADE.



Longtemps bat - tu bat-

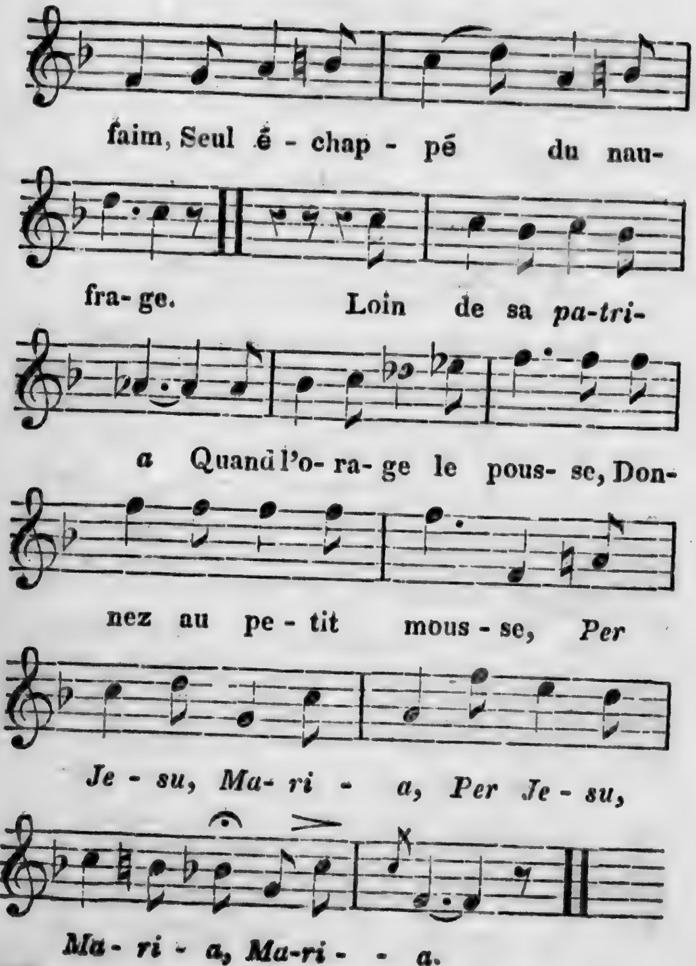


tu de l'o - ra - ge, Un mous-



se na - po - li - tain Ar - ri -

ve mou-rant de faim, mou-rant de


faim, Seul é - chap - pé du nau-
fra- ge. Loin de sa pa-tri-
a Quand l'o- ra- ge le pous- se, Don-
nez au pe - tit mous - se, Per
Je - su, Ma- ri - a, Per Je - su,
Ma- ri - a, Ma-ri - - a.

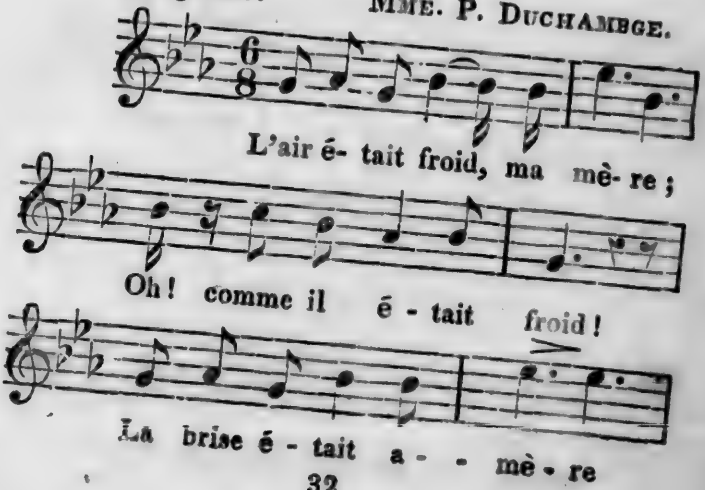
Malgré la vague en furie,
Ces bras l'ont sauvé des mers.
Tout mouillé des flots amers,
Il va cherchant qui l'essuie.
Loin de sa *patria*, &c.

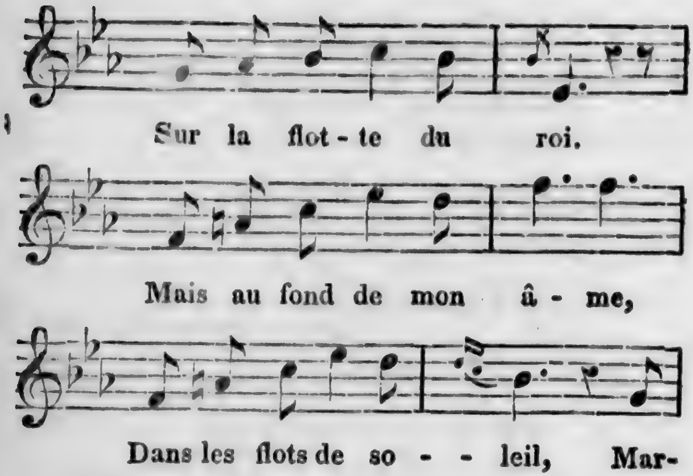
Hélas ! il n'a plus de mère,
Pour l'aimer et le nourrir :
A douze ans, il va périr
Sur une terre étrangère !
Loin de sa *patria*, &c.

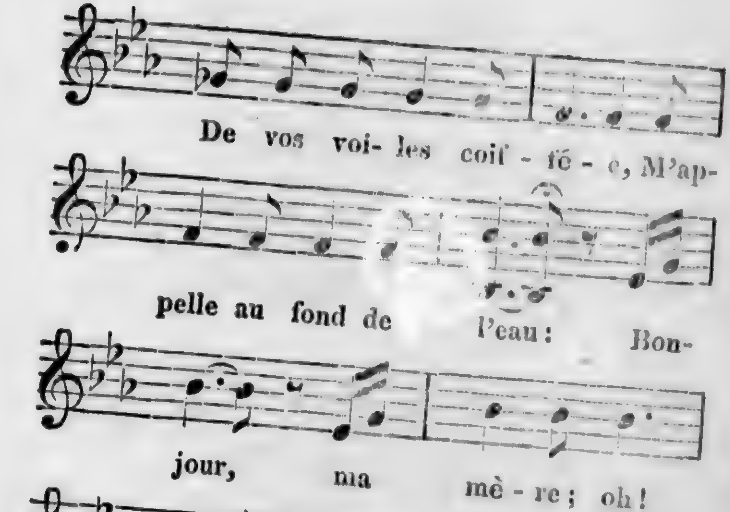
HENRI LEDUCQ.

LE RÊVE DU MOUSSE.

Allegretto. MME. P. DUCHAMBGE.




Sur la flot - te du roi.
Mais au fond de mon â - me,
Dans les flots de so - - leil, Mar-
seille aux yeux de flam- me
Ré- chauf-fait mon som - meil ;
Lors- qu'u- ne blan-che fé - e,


De vos voi- les coif - fé - e, M'ap-
pelle au fond de l'eau : Bon-
jour, ma mè - re ; oh !
que mon rêve é - tait beau ! Bon-
jour, ma mè-re ; oh ! oh !
oh ! que mon rêve é- tait beau !

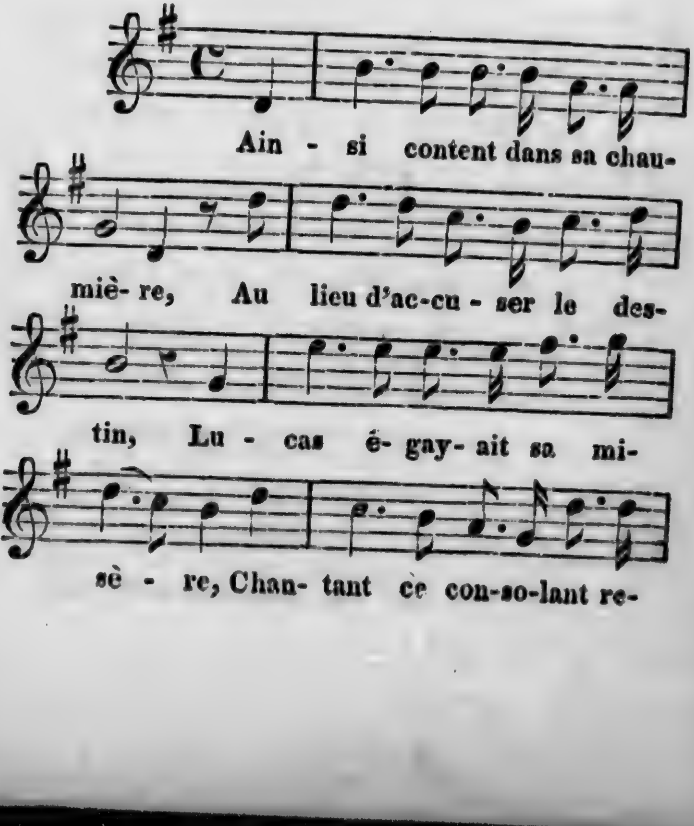
“ — Viens, disait votre image :
L’eau seule est entre nous.
Trop vite ton jeune âge,
A quitté mes genoux ;
Viens, que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps !....
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l’eau.
Bonjour, &c.

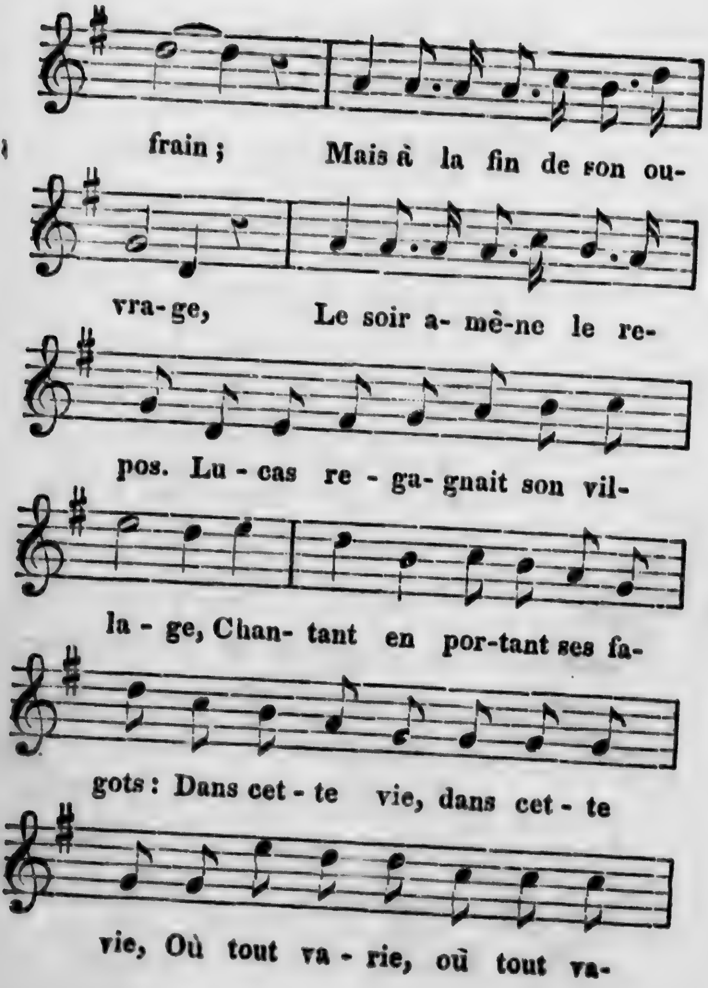
La flotte dans les ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s’effaça...
Sous sa lampe pieuse,
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir.
Je n’avais plus de plainte ;
Trois fois ma voix éteinte
S’évanouit dans l’eau....
Bonjour, &c.

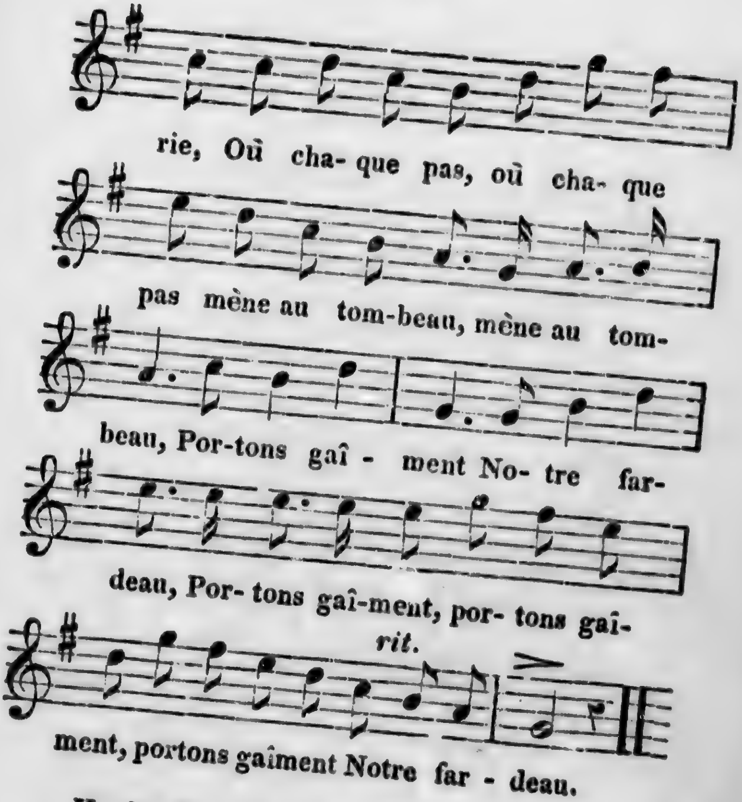
C’en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort :
Vos deux bras sur les ondes

Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau.
Ronjour, &c.
MME. DESBORDES-VALMORE.

LE PAYSAN LUCAS.




frain ; Mais à la fin de son ou-
vra-ge, Le soir a-mè-ne le re-
pos. Lu-cas re-ga-gnait son vil-
la-ge, Chan-tant en por-tant ses fa-
gots : Dans cet-te vie, dans cet-te
vie, Où tout va-rie, où tout va-



Un des fils qui faisait sa gloire
Voulait défendre son pays ;
Mais, hélas ! bientôt la victoire
A maltraité ses favoris.
Du sort méprisant les injures,
En route, le jeune héros

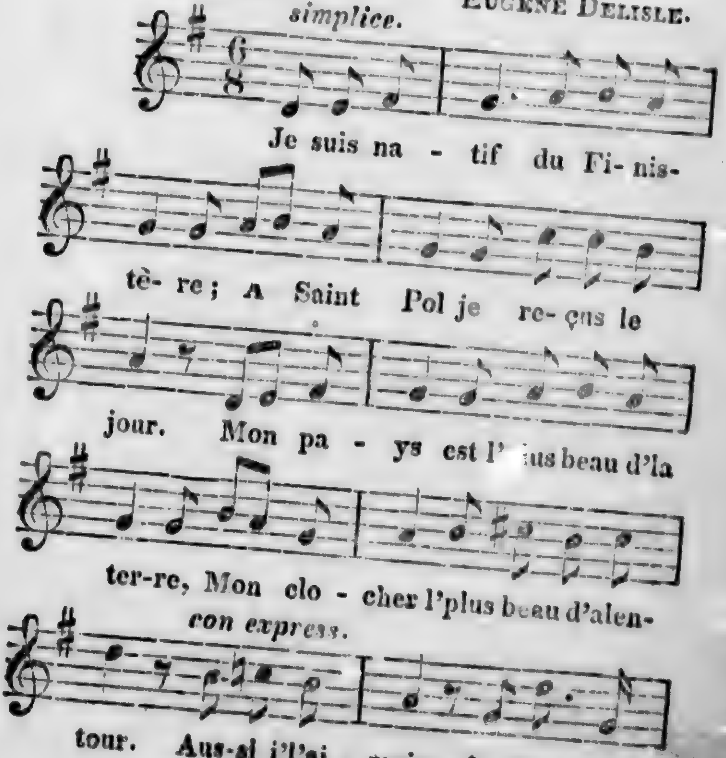
De lauriers couvrait ses blessures,
Fredonnant, le sac sur le dos :
Dans cette vie, &c.

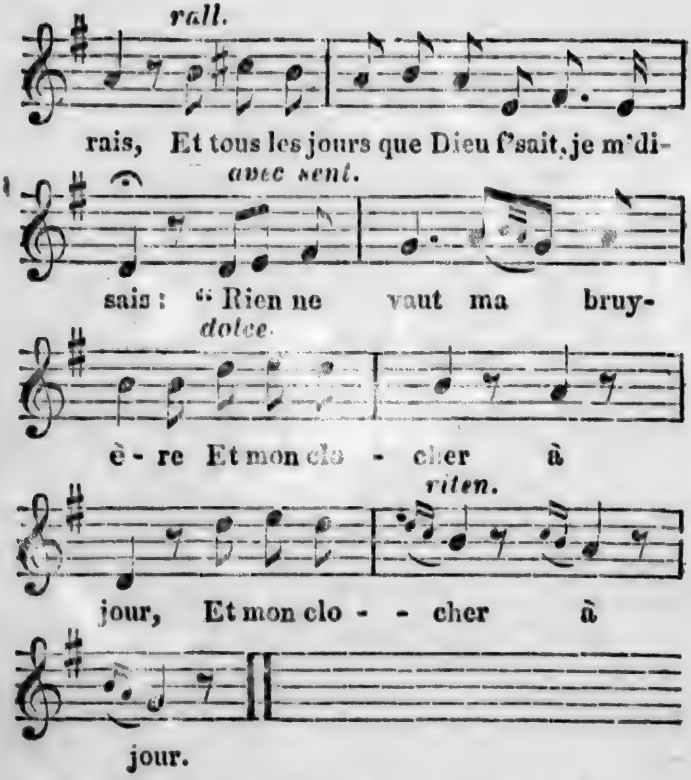
Pauvres, qui guettez l'espérance,
Et n'obtenez que la pitié ;
Martyrs d'une noble vaillance,
Qu'elle n'a nourris qu'à moitié ;
Vieillards, que la tombe muette
Avec effroi repousse encor ;
Bergers, qui portez la houlette,
Rois, qui portez le sceptre d'or ;
Dans cette vie, &c.

Tout nous prouve que sur la terre
Chacun a son lot de douleur ;
Tout n'est pas peine à la chaumière ;
Au palais tout n'est pas bonheur ;
La crainte assiége la richesse,
Le pauvre y trouve maint écueil ;
La joie a ses jours de tristesse,
Et la gloire a ses jours de deuil.
Dans cette vie, &c.

MON CLOCHER A JOUR.

Andantino. *simplice.* EUGÈNE DELISLE.





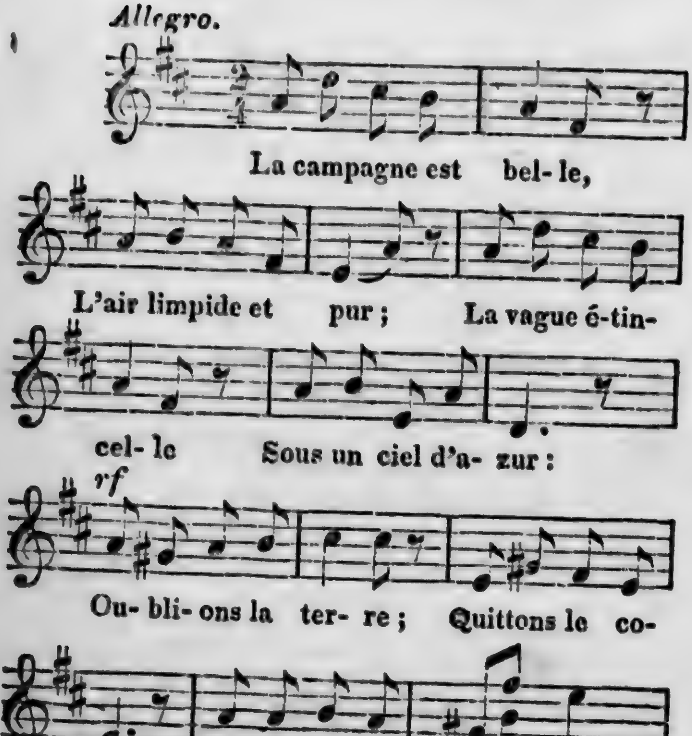
Mais, quand on m'dit que pour la guerre
Il fallait quitter mes amours,
Ma métairie et mon vieux père,
Et partir au son du tambour,
Je répondis,
Comme j'vous l'dis,

Je répondis aussi vrai que j'vous l'dis :
« J'aime mieux ma bruyère
Et mon clocher à jour. »

La gamell' ne m'profitait guère ;
J'dépérissais de jour en jour.
En marchant, j'restais en arrière,
M'arrêtant à chaque détour,
Et puis j'pleurais,
Et je m'disais :
« Qui'c'qu'aurait dit, mon garçon, qu'tu mourrais
Sans revoir ta bruyère
Et ton clocher à jour ? »

— « A c'garçon-là n'ya rien à faire,
Qu'un bon congé, c'est le plus court,
Dit le méd'cin : car au cim'tière
A grands pas il va chaque jour. »
Aussitôt fait,
Comme il disait :
« V'là ton congé » Moi. j'faisais mon paquet ;
Et je r'vis ma bruyère
Et mon clocher à jour.

LOIN DU BRUIT DES VILLES.



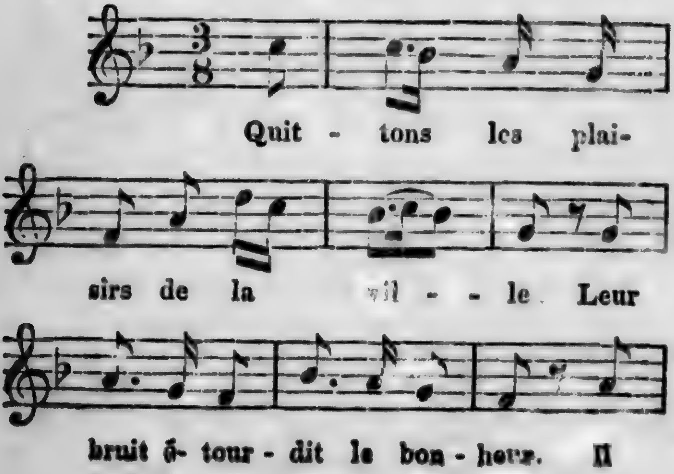
Tout dans la nature
Semble s'animer ;
Parfum,doux murmure,
Tout vient nous charmer.
Dans notre nacelle,
Oublions Paris ;
Viens, ma sœur fidèle,
Sur ces bords fleuris.
Loin du bruit, &c.

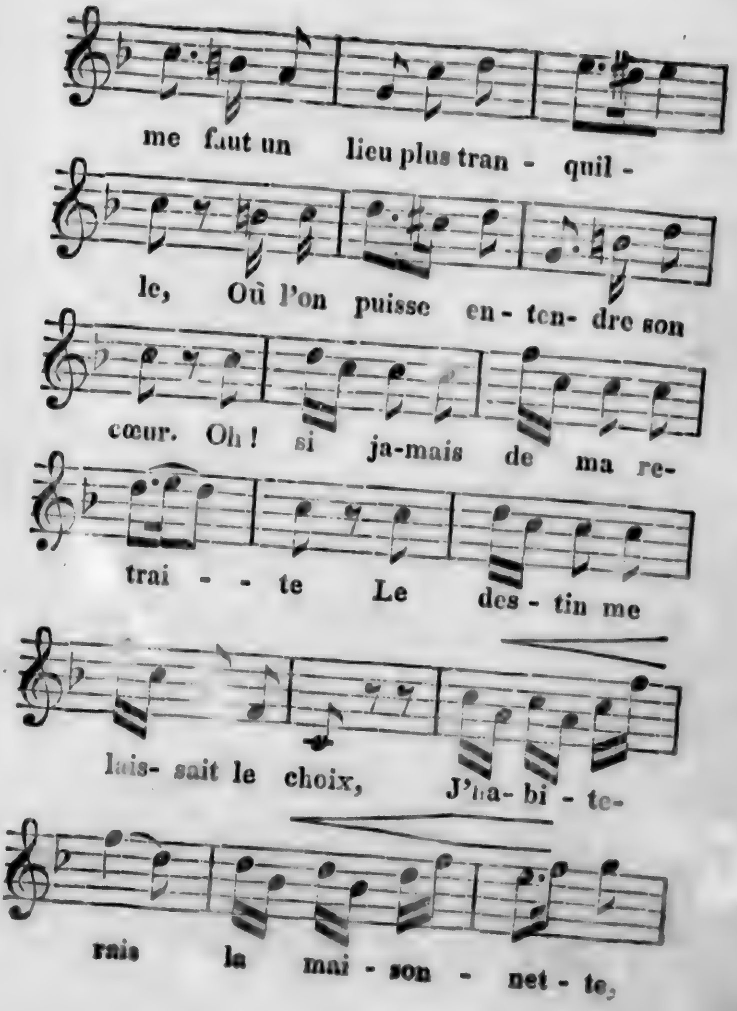
Vois ces frais ombrages
D'un séjour charmant;
Suivons ces rivages;
Voguons doucement.
Nos voix se marient,
Chants mélodieux,
Et deux anges prient
Pour nous dans les cieux
Loin du bruit, &c.

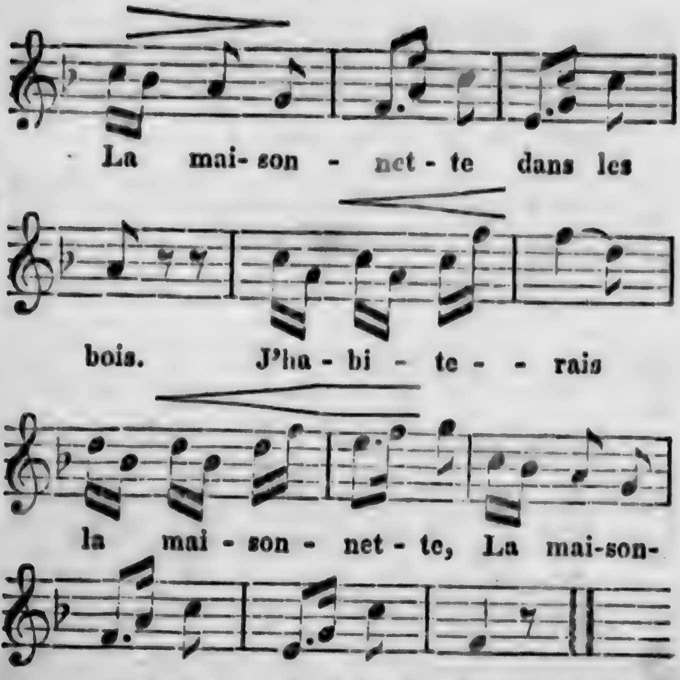
ADOLPHE PORTE.

LA CAMPAGNE.

Allegretto.




me faut un lieu plus tran - quil -
le, Où l'on puisse en - ten- dre son
cœur. Oh ! si ja-mais de ma re-
trai - - te Le des - tin me
lais- sait le choix, J'ha- bi - te-
rais la mai - son - net - te,

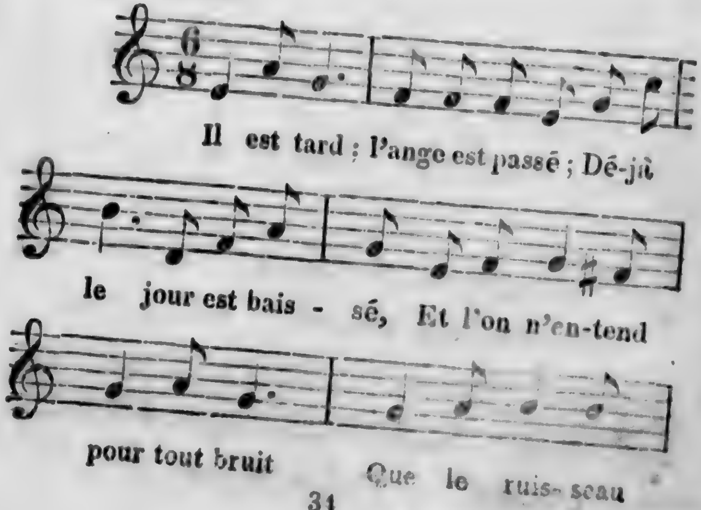


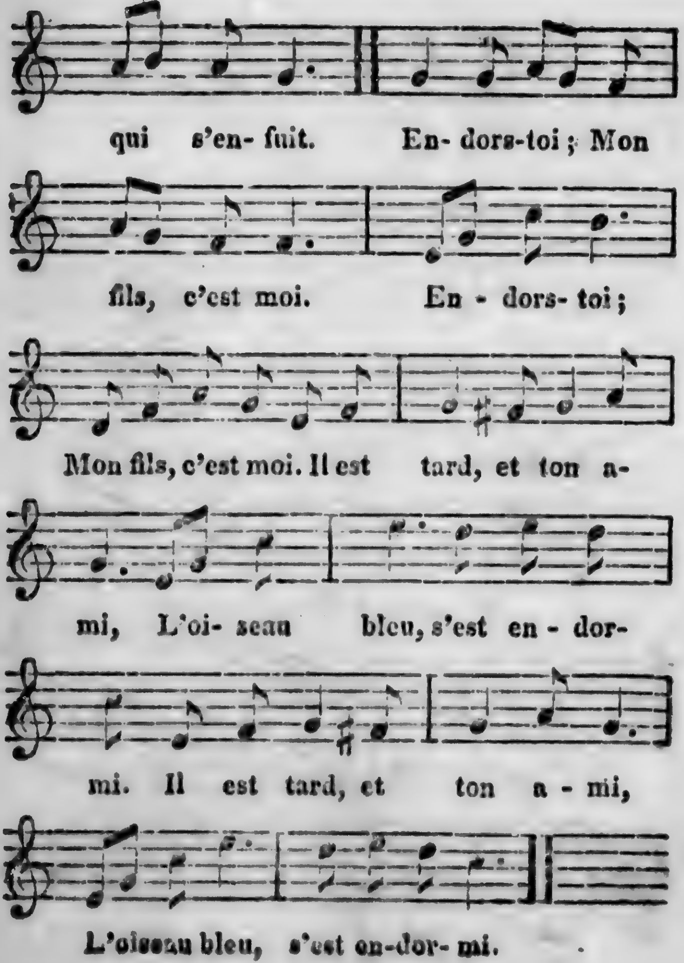
J'y voudrais un épais ombrage,
Des gazons, des fleurs, un ruisseau,
Un vieux tilleul dont le feuillage
Sur un banc tombât en berceau ;
Et mon ami, dans ma retraite,
De tous ses charmes à la fois
Embellirait la maisonnette.
La maisonnette dans les bois.

Ta douce joie avec l'aurore
Viendrait sourire à mon réveil ;
Le soir, la joie viendrait encore
Me conduire aux bras du sommeil ;
Et là, caché dans ma retraite,
Un bonheur inconnu des rois
Habiterait la maisonnette,
La maisonnette dans les bois.

L'OISEAU BLEU.

Andante.




qui s'en- fuit. En- dors-toi ; Mon
fils, c'est moi. En - dors- toi ;
Mon fils, c'est moi. Il est tard, et ton a-
mi, L'oi- seau bleu, s'est en - dor-
mi. Il est tard, et ton a - mi,
L'oiseau bleu, s'est en-dor- mi.

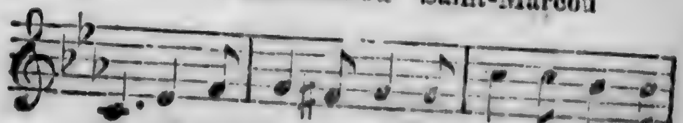
Dors : la fée arrivera ;
Puis elle t'apportera,
Pendant que tu dormiras,
Tous les fruits que tu voudras.
Endors-toi ; &c.

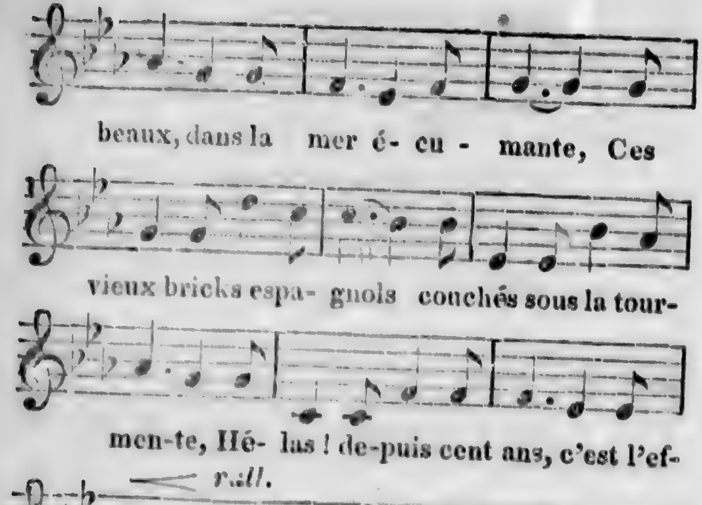
Je vois se fermer tes yeux,
Tes yeux bleus comme les cieux :
Tu vas dormir, n'est-ce pas ?
Il s'endort.... chantons bien bas.
Endors-toi ; &c.

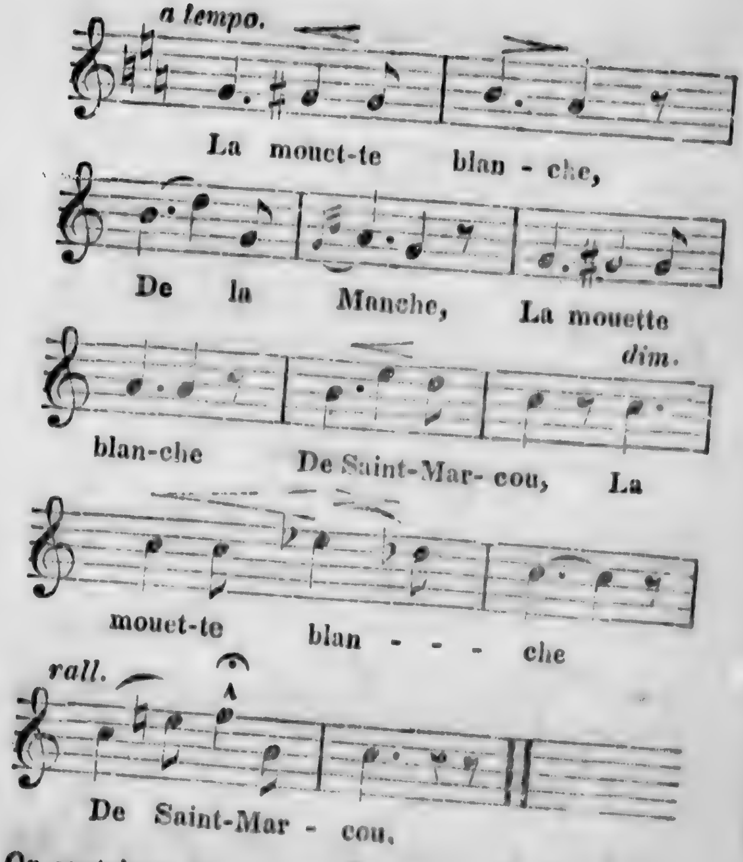
LA MOUETTE DE SAINT-MARCOU.

Légende de Normandie.

Largo. PAUL HENRION.




beaux, dans la mer é- cu - mante, Ces
vieux bricks espa- gnols couchés sous la tour-
men-te, Hé- las ! de-puis cent ans, c'est l'ef-
rall.
froi des no - chers. Mais a- lca-
p
tour, vole et se penche, Son pe-
rall.
tit col- lier noir au cou,



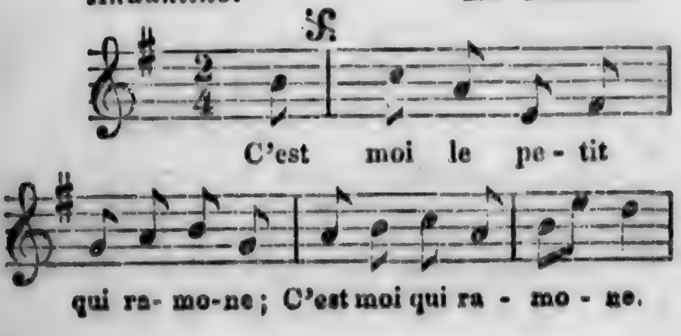
On contait en Espagne, alors comme aujourd'hui,
Qu'une veuve expirante avait dit, pauvre femme :
Donnez, donnez, Seigneur, des ailes à mon âme,
Pour qu'en adieu suprême elle aille un peu vers lui ;

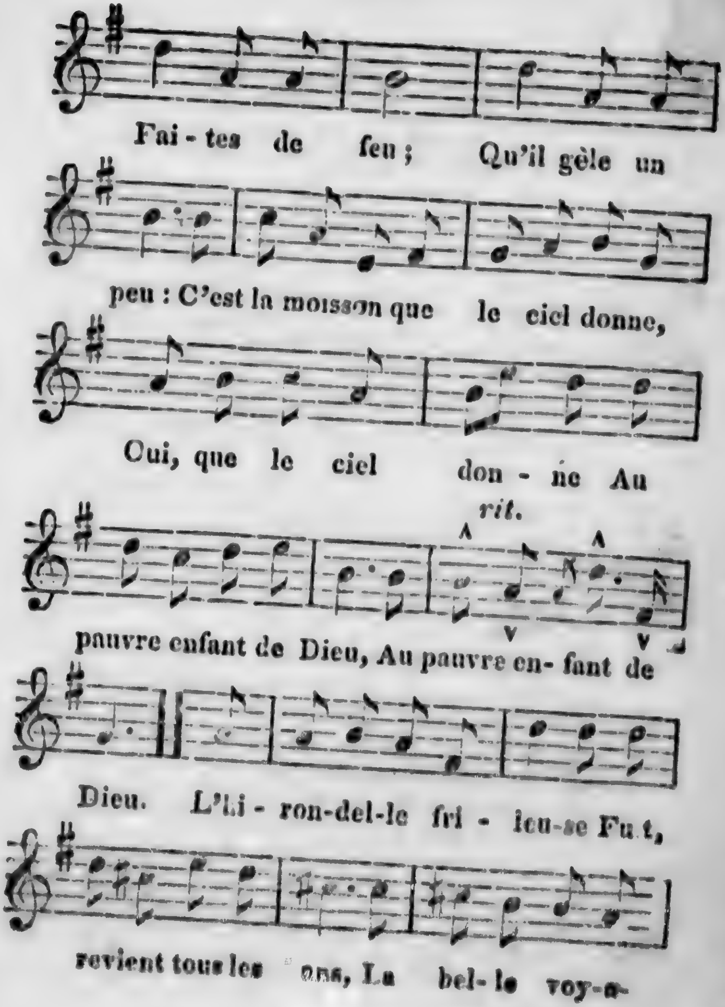
Et, chaque jour, vers lui se penche,
Son petit collier noir au cou,
La mouette blanche
De la Manche,
La mouette blanche
De Saint-Marcou.

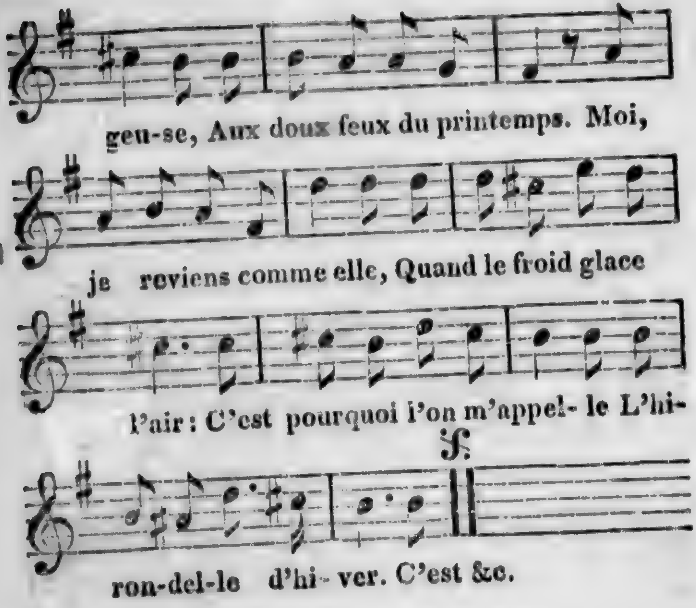
Car cet oiseau des mers, pleurant sous notre ciel,
Oui, c'est la pauvre veuve, enfants, il faut y croire :
Parmi ses blanches sœurs, voyez la plume noire
Qu'elle seule à son cou porte en deuil éternel ;
Et sur l'écueil toujours se penche,
Son petit collier noir au cou,
La mouette blanche
De la Manche,
La mouette blanche
De Saint-Marcou.

L'HIRONDELLE D'HIVER.

Andantino. Et. Arnaud.




Fai - tes de feu ; Qu'il gèle un
peu : C'est la moisson que le ciel donne,
Oui, que le ciel don - ne Au
rit.
pauvre enfant de Dieu, Au pauvre en- fant de
Dieu. L'Hi - ron-del-le fri - leu-se Fut,
revient tous les ans, La bel- le voy-a-



Chauffez-vous, grande dame ;
Oh ! oui, chauffez-vous bien :
Ce feu que je réclame,
C'est là mon gagne-pain.
Au foyer prenez place ;
Dans ma mansarde, hélas !
Quand la bise me glace,
Je ne me chauffe pas.
C'est moi, &c.

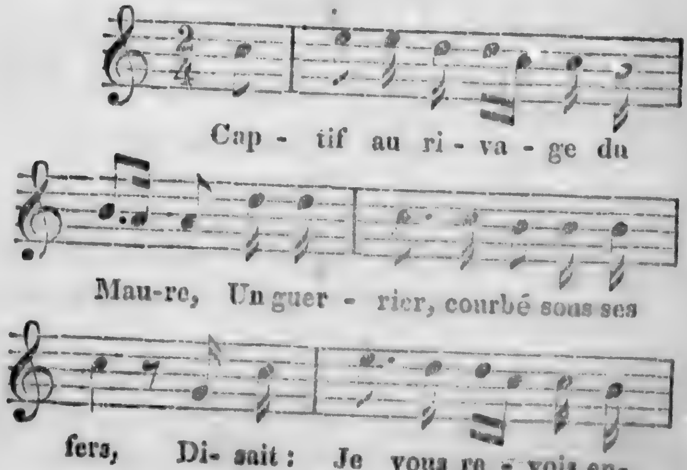
Habitants de la ville,
Vous attendez toujours

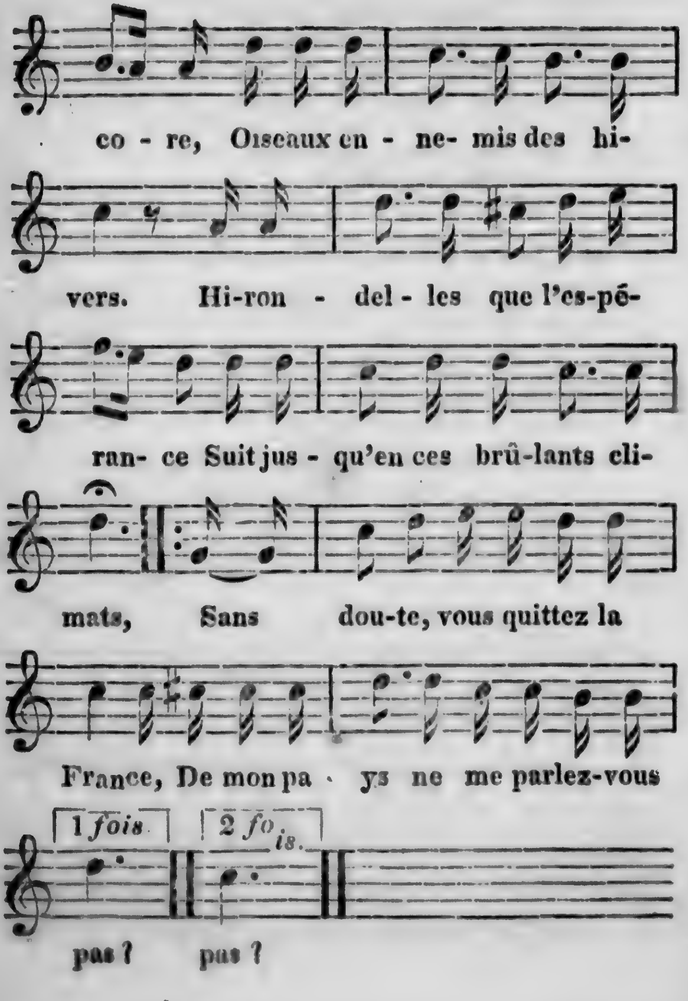
Votre hirondelle agile
Ramenant les beaux jours ;
En pleurant mon absence,
Ma mère attend ainsi,
Le cœur plein d'espérance,
Son hirondelle aussi.
C'est moi, &c.

FRANCIS TOURTE.

LES HIRONDELLES.

Andante.




co - re, Oiseaux en - ne- mis des hi-
vers. Hi-ron - del - les que l'es-pé-
ran- ce Suit jus - qu'en ces brû-lants cli-
mats, Sans dou-te, vous quittez la
France, De mon pa - ys ne me parlez-vous
1 fois
2 fois
pas ? pas ?

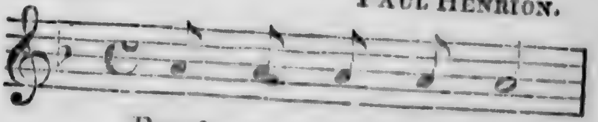
Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine,
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

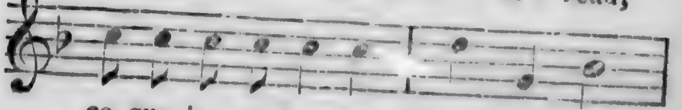
L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit a toute heure
Entendre le bruit de mes pas :
Elle écoute et puis elle pleure :
De son amour ne me parlez-vous pas ?

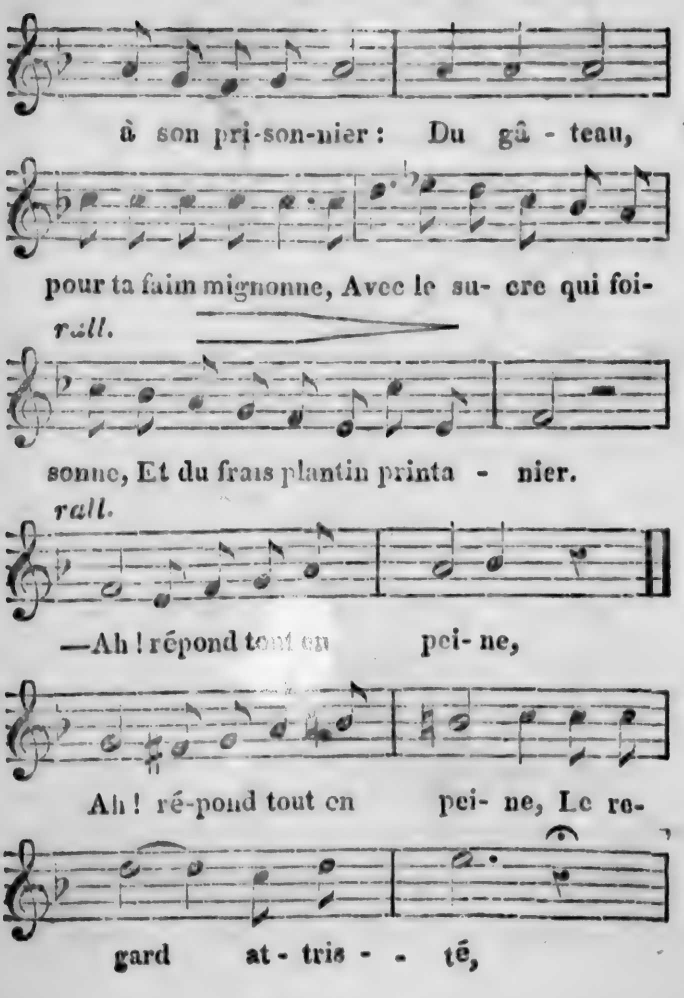
BÉRANGER.

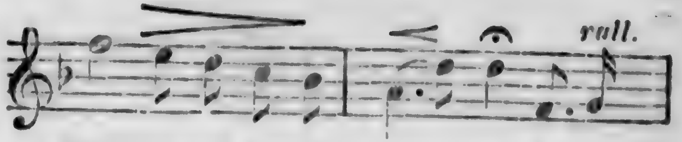
CAPTIVITÉ.

Andante. PAUL HENRION.






à son pri-son-nier : Du gâ - teau,
pour ta faim mignonne, Avec le su- cre qui foi-
rall.
sonne, Et du frais plantin printa - nier.
rall.
—Ah ! répond tout en pei- ne,
Ah ! ré-pond tout en pei- ne, Le re-
gard at - tris - - té,



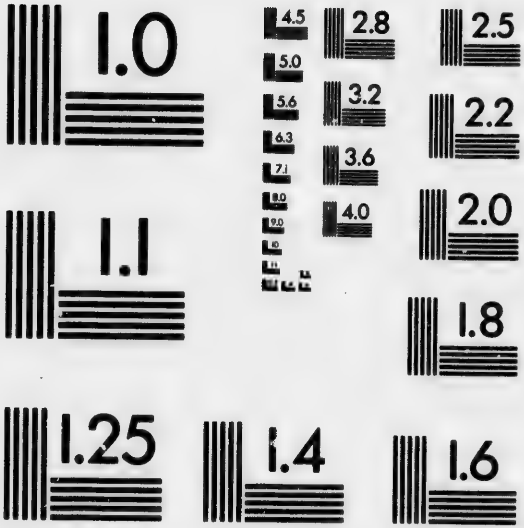
Je sais des chansons qu'il te faut apprendre,
Dit l'enfant à son prisonnier ;
Des chansons que par ta voix tendre
Il me sera si doux d'entendre,
Sous l'azur du ciel printanier !
— Ah ! répond tout en peine,
Le regard attristé :
J'ai mes airs dans la plaine :
Rendez-moi, ah ! rendez-moi ma liberté.

Tes jours seront beaux, tes nuits seront belles,
Dit l'enfant à son prisonnier :
J'apporte au sommeil de tes ailes
Des fleurs et des mousses nouvelles,
Qu'embaume un parfum printanier,
—Ah ! répond tout en peine,
Le regard attristé :
J'ai mon nid dans la plaine :
Rendez-moi, ah ! rendez-moi ma liberté.

HIPPOLYTE GUÉRIN.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

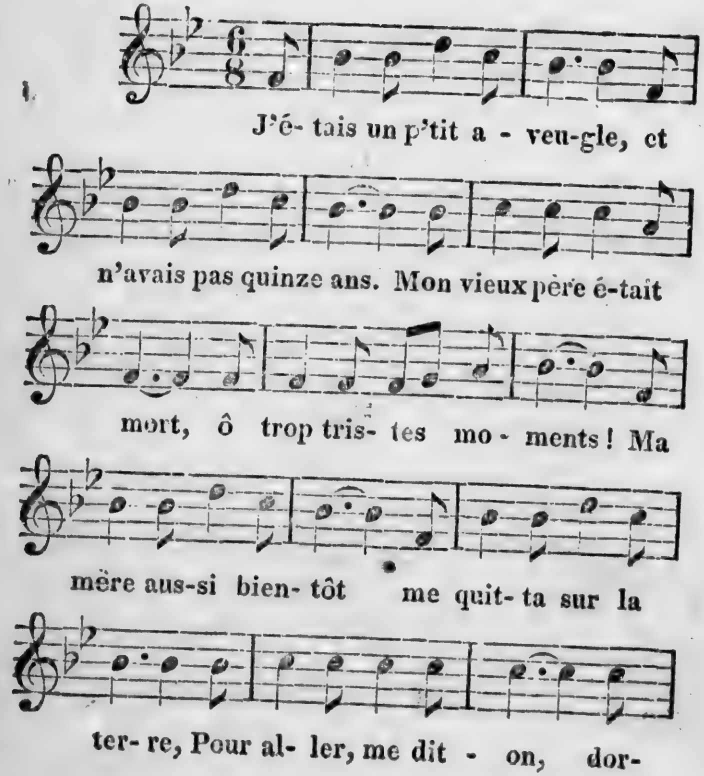
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)

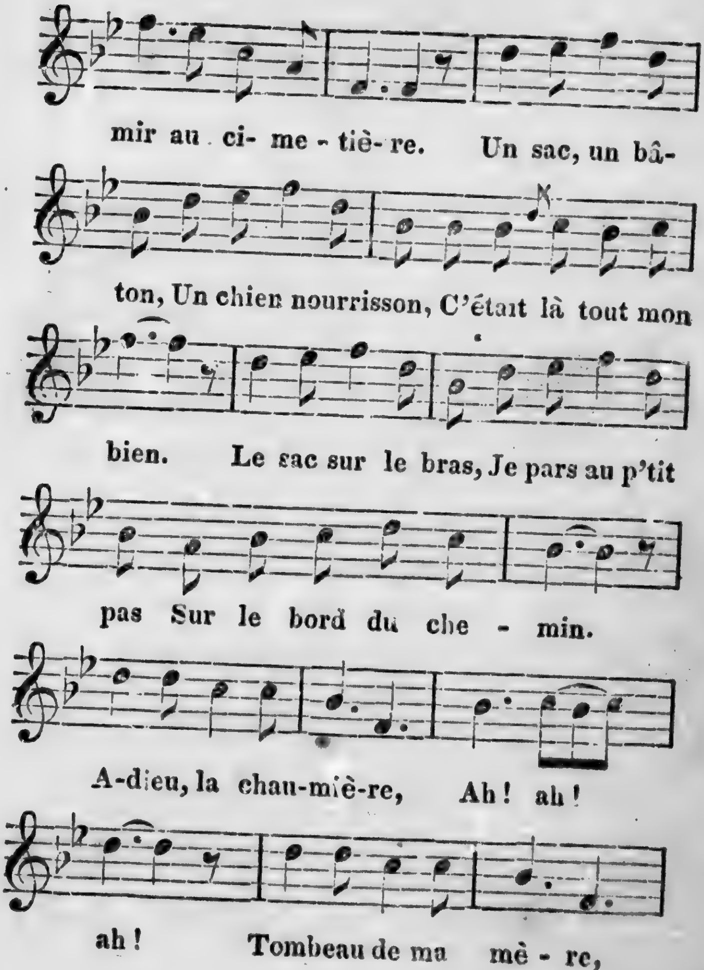


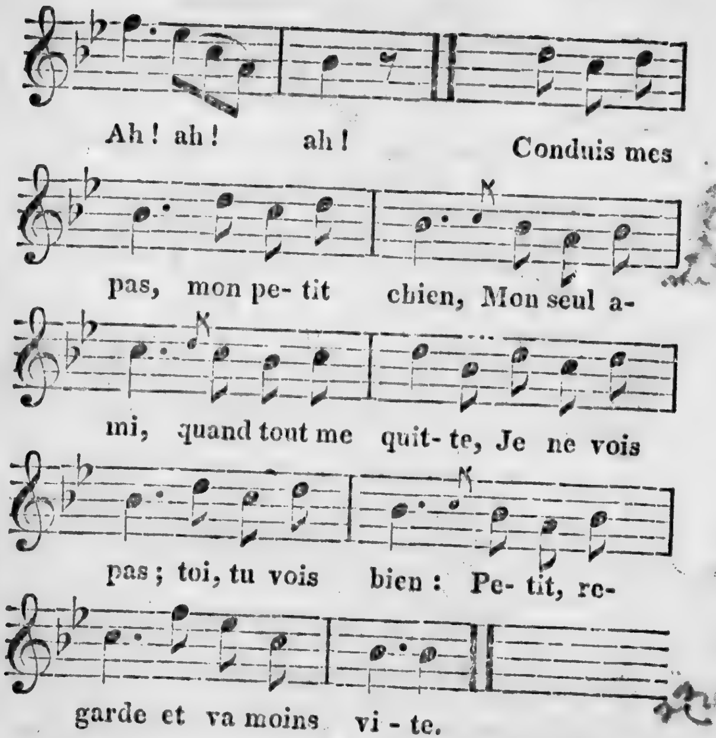
APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

LE PETIT AVEUGLE.

Andante.




mir au ci- me - tiè- re. Un sac, un bâ-
ton, Un chien nourrisson, C'était là tout mon
bien. Le sac sur le bras, Je pars au p'tit
pas Sur le bord du che - min.
A-dieu, la chau-miè-re, Ah! ah!
ah! Tombeau de ma mè - re,



J'allais tout chancelant, suivant mon p'tit ami,
Et tenant à la main le cordon si chéri ;
J'allais clopin-clopant sur la route trop dure ;
Mes deux pieds étaient nus, mon front sans couverture.
Je tendais tremblant
Mes mains au passant,
Pour mendier mon pain.

« Donnez-moi, messieurs
« Je suis malheureux ;
« Je vais mourir de faim.
Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Je frappai très-souvent le seuil des grands seigneurs :
Mais, en voyant mes maux, ils ont ri de mes pleurs.
Que leurs cœurs étaient durs ! Ils n'ont pas eu de mère
Ceux qui du p'tit aveugl' méprisent la misère.
Ils disaient furieux :
« Va-t'en, petit gueux :
« Nous n'avons rien pour toi. »
Puis, prenant mon bras,
Me m'naient à grands pas
Sur le chemin du roi.
Loin de ma chaumière,
Ah ! ah ! ah !
Toi, dans ma misère,
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite.

Quand la pauvre bergère, épanchant dans mon cœur
Des paroles d'esprit, des mots pleins de douceur,
Et que sa douce main me donnait en silence
Ce qu'un chrétien réserve à la pauvre indigence ;

J'offrais à mon chien
Moitié de mon bien ;
Le reste était pour moi.
Pendant le repas,
Je m'disais tout bas,
Non sans un grand émoi :
" Vive la chaumière,
Ah ! ah ! ah !
" Où vécut ma mère !
Ah ! ah ! ah !
Conduis mes pas, mon petit chien,
Mon seul ami, quand tout me quitte.
Je ne vois pas ; toi, tu vois bien :
Petit, regarde et va moins vite. .

Je trottai bien longtemps, toujours versant des pleurs,
Sur la route inconnue, où tant cueillaient des fleurs,
Et voilà que soudain la triste maladie
Enlève à mon p'tit chien le reste de sa vie.
Viens à mon secours,
Maître de mes jours :
Je suis seul en ce lieu ;
En perdant mon chien,
Je perds tout mon bien,
A la grâce de Dieu !
Loin de ma chaumière !....
Ah ! ah ! ah !
Et mourir sans mère !
Ah ! ah ! ah !
Quoi ! tu me laisses, mon petit chien !
Ah ! quel malheur ! ah ! tout me quitte.
Seul ici-bas tu m'aimais bien ;
Que ne suis-je encore à ta suite !

TABLE ALPHABÉTIQUE

Indiquant le titre, le premier vers et ordinairement le refrain de toutes les chansons contenues dans ce recueil.

Adieu, France cherie	39
Adieu, ma bonne mère	215
Adieu, moments d'ivresse	39
Adieux (les)	191
Adieux à Châteaubriand	205
Adieux de Bertrand	93
Ainsi content dans sa chaumière	253
Ainsi la vieille Marguerite *refr.*	146
Ami fidèle, écho du bois sauvage	63
Ange (l') et l'enfant	126
Apaise-toi, vague fatale	241
A tout je préfère	151
Au rivage bon ménage	166
Aux flots où Saint-Marcou	257
Avant de quitter le rivage	93
Avant tout je suis Canadien	7
Bel arbre centénaire	146
Bois, vallons, fertiles campagnes,	242
Bon ouvrier, voici l'aurore	111
Cabane (la) de mon père	184
Campagne (la)	252
Canadien exilé (le)	20
Captif au rivage du Maure	273
Captivité	275
C'est moi le petit qui ramone	270
C'est le Tyrol, c'est ma belle patrie	233

Chanson de Roland 74
Chant canadien 15
Chant de départ des écoliers 43
Chant de l'ouvrier 111
Chant de mort des Spartiates 49
Chant des moissonneurs 116
Chant de victoire de l'Espagnol 81
Chant du berceau 124
Chant du contrebandier 119
Chant du matelot 121
Chant du vieux soldat canadien 26
Chanteur (le) 3
Chantons, chantons dans chaque métier 113
Cher petit oreiller 140
Chevrier (le) de la montagne 244
Chez nous il est un monastere 193
Citoyen (le) 108
Clocher (le) de mon village 193
Cloches (les) du monastère 196
Clos ta blonde paupière 124
Combien j'ai douce souvenance 142
Combien je te regrette 179
Comme il sourit ! comme il sommeille ! 130
Comme le dit un vieil adage 10
Craintes maternelles (les) 149
Dans cette vie, *refrain,* 253
Demain va retentir la voix claire et sonore 43
Départ des recrues 54
Départ du jeune soldat 50
Départ du marinier 52
Des Mauros les hordes impies 81
Dindon, dindon, *refrain,* 196
Dormez, petit frère, *refrain,* 130
Dors au bruit de la mer profonde 205
Dors, mon enfant 129

Drapeau de Carillon (le)
Elle se lève, elle appelle à la vie 17
En avant, partez, camarades 84
Enfant de la montagne, *refrain* 65
Enfant (l') de Sallanches 253
Enfants, de chaque gerbe, *refrain,* 239
Enfants, soyez sages 116
Enfin je connais l'Amérique 138
Entendez-vous la trompette qui sonne 12
France adorée 54
France, doux pays de nos pères 226
Gardien de la citadelle 33
Guidé la nuit par ma pâle lumière 71
Haut (le) et le Bas Canada 87
Hélas ! dans ma prison 12
Hirondelle d'hiver (l') 199
Hirondelle (l') et le proscrit 270
Hirondelles (les) 97
Hommage à la France 2 3
Horloge de la nourrice 33
Humble cabane de mon père 132
Humble toit (l') de mon père 184
Il dort, ce héros dont la gloire 158
Il est dans nos villages 99
Il est tard ; l'ange est passé 163
Ils vont courant la terre 205
J'ai sur l'océan, *refrain,* 172
J'aurai bientôt quatre-vingts ans 68
Je suis natif du Finistère 91
J'étais un p'tit aveugle 257
Je vous revois, ce n'est point un prestige 278
La campagne est belle 237
La France est belle 260
L'air était froid, ma mère 37
La maisonnette dans les bois, *refrain,* 262

La mer m'attend, je veux partir demain	155
Le doux printemps se lève	207
Loin de sa *patrie, refrain*	247
Loin du bruit des villes	260
Loin du sol qui m'a vu naître	230
Longtemps battu de l'orage	247
L'on m'avait dit : Sur un autre rivage	186
Lorsque la brise est assoupie	121
Louis XVI aux Français	101
Ma cabane au bord de l'eau	186
Ma chaumière	174
Ma chaumière et mon troupeau	181
Ma Normandie	202
Moi pourtant, je préfère, *refrain,*	188
Mon clocher à jour	257
Mon enfant, tu voudrais comprendre	108
Mon pauvre Pierre	2[illegible]5
Mon rocher de Saint-Malo	151
Mon village	179
Monette (la) de Saint-Marcou	267
Mousse napolitain (le)	247
Musique (la)	5
Naples	207
Napoléon, la patrie et l'honneur	90
Noble patron dont on chôme la fête	15
O Canada ! mon pays, mes amours !	10
O Carillon ! je te revois encore	17
Oh ! rendez-moi mon léger bateau, *refrain,*	186
Oiseau bleu (l')	2[illegible]5
O mon peuple que vous ai-je donc fait ?	101
On parlera de sa gloire	22
On vante ces palais	1[illegible]8
Oreiller (l') de l'enfant	140
Où vont tous ces preux chevaliers	74
Pâtre (le) du Tyrol	242

Pauvre soldat, aux jours de ma jeunesse 26
Paysan Lucas (le) 253
Petit aveugle (le) 274
Petite maman (la) 130
Petit enfant, bonsoir 135
Petit enfant, de dormir voici l'heure 135
Petit enfant, petit enfant 132
Petit enfant, que j'ai l'âme attendrie 149
Petit Pierre le marin 218
Plaintes du captif 212
Plan-plan. plan-plan, plan-plan, *refrain* 50
Pour aller venger la patrie 181
Pourquoi me fuir, passagère hirondelle 97
Pourquoi sur le rivage 52
Pour se mettre en route 50
Pour trouver le parfait bonheur 174
Pour un Français serait-il des entraves 90
Prends, petit oiseau, ce que je te donne 275
Purgeons nos desserts 5
Quand tout renaît à l'espérance 202
Que mon sort est funeste 212
Que serait notre vie 3
Qu'il pleuve, qu'il vente 119
Qu'il va lentement le navire 216
Quittons les plaisirs de la ville 262
Recevez notre encens 49
Reconnaissance (la) 178
Refrain des ouvriers 113
Reste avec ta mère 143
Retour (le) 221
Retour (le) au Tyrol 237
Retour (le) dans la patrie 226
Retour (le) du montagnard 233
Retour (le) en Helvétie 230
Rêve (le) du mousse 249

Réveil (le) de la Pologne 84
Rocher (mon) de Saint-Malo 151
Sallanches (l'enfant de) 239
Silvio Pellico 199
Sol canadien, terre chérie 30
Soldats français, chantons Roland, *refrain,* 74
Soleil (le) de ma Bretagne 155
Sommeil (le) du grand homme 99
Souvenirs (les) 142
Souvenirs (les) du foyer 146
Souvenirs du jeune âge 161
Souvenirs (les) d'un vieux militaire 60
Souvenirs (les) du peuple 22
Souvent de la Grande Bretagne 7
Sur ce rivage où t'attendait ma mère 153
Sur les flots quand la brise est fraîche 166
Sur l'océan du monde 224
Sur mon rocher 172
Sur nos grands blés déjà le soleil brille 116
Te souviens-tu 60
Troupeau que j'accompagne 244
Tu veux quitter nos grèves 143
Un ange au radieux visage 126
Un Canadien errant 20
Un vieux marin 68
Usages (les) bretons 163
Va droit à lui, *refrain,* 87
Vaine attente 158
Vengeance corse (la) 87
Vieux caporal (le) 65
Vieux marin (le) 63
Vieux soldat (le) 63
Vogue, ma balancelle, *refrain,* 207
Voilà Sallanches 239
Vous qui de prêcher la raison 173

84
151
239
199
30
refrain, 74
155
99
142
146
161
60
22
7
158
ne 166
224
172
le 116
60
214
143
126
20
68
163
87
158
87
65
63
63
207
239
173